

ANNALES DE L'UNIVERSITE OMAR BONGO, N° 17

**Espace, temps, transculturalité**

**Afrique, Amérique, Monde**

# Annales de l'Université Omar Bongo, n° 17

Décembre 2012

**Directeur de publication** : Pierre Nzinsi,  
Recteur de l'UOB  
**Directeur scientifique** : Patick Daouda  
Mouguiama

## COMITE SCIENTIFIQUE :

Jean-Aimé Boussougou  
Alexandre Barro Chambrier  
Jean-Jacques Ekomié  
Jérôme Kwenzi-Mikala  
Raymond Mayer  
Charles Mba Owono  
Jean-Emile Mbot  
Nicolas Métégué N'Nah  
John Joseph Nambo  
Hervé Ndoume Essingone  
Pierre Ndombi  
Fidèle Pierre Nzé Nguéma

## COMITES DE LECTURE :

### Lettres et langues :

Daniel Akendengué  
Bernard Ekome Ossouma  
Frédéric Mambenga Ylagou  
Blandine Mouendou  
Nicolas Ngou Mvé

Steeve Robert Renombo  
Pierre Tchalou  
André Tolofon

## Sciences humaines :

Guy Serge Bignoumba  
Jean-Aimé Boussougou  
Jules Djèki  
Thierry Ekogha  
Manon Levesque ép. Kombila  
Théodore Koumba  
Michel Loko  
Roger Mickala  
Bernardin Minko Mvé  
Placide Mowangué  
Jean Bernard Mombo  
Jean-François Owaye  
Noël Mesmin Soumahou  
Joseph Tondo  
Gilbert Zué Nguéma

ISSN : 2-912603-18-8  
ISBN : 978-2-912603-30-2  
EAN : 9782912603302

© Presses Universitaires du Gabon  
B.P. 13.131, Libreville Gabon

[www.pug-uob.org](http://www.pug-uob.org)

## **SCIENCES HUMAINES**

### **MBIR NDING**

LA GEOGRAPHIE, UNE SCIENCE FONDAMENTALEMENT INSCRITE  
DANS L'AIR DU TEMPS

5

### **ADAMA COULIBALY**

CRITIQUE TRANSCULTURELLE DANS LE ROMAN AFRICAIN FRANCOPHONE :  
ASPECTS ET PERSPECTIVE D'UNE THEORIE

22

### **ABIB SENE**

LA MORT DES HEROS : DE LA DISCONTINUITÉ A LA CONTINUITÉ DE LA VIE.  
LES EXEMPLES DE *A GRAIN OF WHEAT* DE NGUGI WA THIONG'O ET *LA VIE*  
*ET DEMIE* DE SONY LABOU TANSI

38

## **LETTRES ET LANGUES**

### **ANGE GAËL PAMBO PAMBO N'DIAYE**

THE LANGUAGE OF SLAVERY IN TONI MORRISON'S *BELOVED*:  
WRITING THE UNSPEAKABLE

50

### **CAMILLE AMBASSA Y ZITA MVOUNDZI**

DE LA TEORIA A LA PRACTICA: ANALISIS DE UNA CLASE PLANIFICADA DESDE LA PERSPECTIVA  
DE LAS INTELIGENCIAS MULTIPLES

59

**SCIENCES HUMAINES**

# LA GEOGRAPHIE, UNE SCIENCE FONDAMENTALEMENT INSCRITE DANS L'AIR DU TEMPS

NDING MUKANYI MBIR,  
Ecole Normale Supérieure  
Gabon

## RESUME

*La géographie, comme toutes les disciplines, est profondément marquée par l'évolution de la société. Justement, cette recherche a pour objectif d'examiner, comment, en fonction de certains temps forts de l'Histoire, la géographie modifie sa démarche, ses méthodes et son axiomatique. Il ressort de l'analyse que, dans sa première grande période, la géographie a été une science de l'observation, de la description et de la nomenclature. Après s'être donc intéressée aux paysages et aux genres de vie, elle est passée du déterminisme dévastateur de la seconde guerre mondiale au possibilisme restrictif de l'après-conflit. Le passage de ces différentes démarches géographiques, regroupées sous le terme générique de géographie classique, à la géographie dite nouvelle va être favorisé par l'urbanisation galopante des sociétés occidentales et par les débuts de la mondialisation des échanges. Ainsi, en réponse à une géographie déterministe puis possibiliste, s'était mise en place une géographie probabiliste, privilégiant une approche quantitativiste et théorique. La chute du mur de Berlin, à travers le regain d'intérêt pour la géopolitique, permettra, par la suite, à la géographie d'adopter une démarche plus dialectique, politique et sociale.*

## ABSTRACT

*Geography, like every subject, is deeply involved in Society evolution. Indeed, this research aims at examining, commenting, according to some high time of History, geography modifies its approach, its first methods and its axiomatics. The analysis brings out that in its first great period, geography was a science of observation, description and nomenclature. So, after being attracted by landscapes and types of lives, it moved from devastating determinism of the Second World War to post conflict restrictive possibilism. The conversion of those different geographical approaches, collected within the generic phrase known as classical geography, to the so-called new geography is going to be favored by Western societies increasing urbanization and early worldwide exchanges. Thus, to respond to a determinism geography then a possibilist one, a probabilist geography was settled, it preferred a quantitativist and theoretical approach. The collapse of Berlin wall through a revival of interest in geopolitics, will then permit geography to adopt a more dialectic, political and social approach.*

**Mots-clés :** géographie, science, temps, évolution, démarche, méthodes, axiomatique.

**Keywords:** geography, science, time, evolution, approach, methods, axiomatics.

**V**oici un titre particulièrement équivoque : la géographie, une science fondamentalement inscrite dans l'air du temps. L'ambiguïté de cette assertion tient ici au fait que, de prime abord, il est difficile d'admettre qu'une science, discipline par excellence de l'exactitude des données et des savoirs, soit en même temps une matière marquée profondément dans ses paradigmes par l'air du temps. Pour une meilleure clarification de cette problématique aux paradoxes apparents à première vue, nous allons d'abord tenter de nous mettre d'accord sur ce que nous entendons par science. Pour le *Dictionnaire Universel*, la science est « l'ensemble du système de connaissances sur une matière précise, constituées et articulées par déduction logique et susceptibles d'être vérifiées par l'expérience »<sup>1</sup>. Partant de cette définition, peut-on admettre qu'un ensemble de connaissances structurées par déduction logique et validée par une communauté scientifique puisse être remis en cause par l'évolution du monde ?

Pour pouvoir répondre à cette question sur les fondements de la science et son évolution, il est impérieux de se demander si la géographie, qui est au centre de notre réflexion, est, elle-même, une science. Avant de répondre à cette préoccupation, interrogeons-nous d'abord sur ce qu'on entend communément par géographie. Dans cet esprit, servons-nous encore une fois du *Dictionnaire Universel*, selon lequel la géographie est « la science qui a pour objet l'observation, la description et l'explication des phénomènes physiques, biologiques et humains à la surface

*du globe* »<sup>2</sup>. Comment le temps fait-il donc pour impacter la discipline géographique ? Nous savons que la géographie se nourrit de l'évolution du climat, des problématiques en rapport avec la surexploitation progressive et anarchique des sols et des enjeux de gestion des ressources naturelles. Toutes ces questions sont intimement liées aux exigences de la modernité et du développement qui chaque jour deviennent plus nombreuses et imposent au géographe une conscience aiguë de son rapport au monde et à l'humanité. L'homme, par ses rapports à l'espace, par les enjeux économiques, sociaux, politiques, géopolitiques et culturels auquel il est confronté, est donc naturellement au cœur de la réflexion de la géographie qui lui doit de plus en plus sa raison d'être.

Si l'on admet dès lors que la géographie est par nature, comme toutes les sciences, évolutive et que l'air du temps correspond aux préoccupations et aux valeurs qui sont dominantes dans la société, l'aggiornamento de la géographie ou encore son adaptation à l'évolution du monde apparaît donc naturelle et inéluctable. D'ailleurs, la liste des thèmes faisant partie des champs d'intérêt de la géographie a varié d'une époque à une autre, en fonction des grands événements de l'évolution humaine. En fait, au regard de l'intérêt que la géographie porte à la cohabitation dialectique entre l'homme et la planète terre, elle subit, elle-même, des mutations paradigmatiques profondes.

Mais une question reste pendante : comment est-on passé d'une géographie science de la description des espaces à la géographie dite nouvelle ? Quelles axiomatiques ont fondé les changements progressifs

---

<sup>1</sup> CECILE BRAUCOUT-SAHLAS, LAURENT LORIC (DIR.), *Dictionnaire Universel*, Paris, Hachette/Edicef, 2002, p. 1095.

---

<sup>2</sup> CECILE BRAUCOUT-SAHLAS, LAURENT LORIC (DIR.), *Dictionnaire Universel*, op. cit., p. 530.

d'orientation du champ conceptuel ? Combien d'axes épistémologiques peut-on identifier et relier à des grands moments de l'histoire humaine ? C'est tout l'enjeu de cette étude qui doit nous permettre de voir que la communauté des géographes questionne régulièrement ses savoirs pour les mettre en correspondance avec les besoins et les enjeux majeurs de la société. L'intérêt de cette étude est donc de permettre à la géographie de s'interroger, comme elle doit le faire constamment, sur son histoire, ses fondements épistémologiques, ses idéologies évolutives et sur les concepts qu'elle a progressivement adoptés et qui guident ses choix méthodologiques.

## 1. L'ÈRE DE LA GÉOGRAPHIE CLASSIQUE : LES PREMICES DE LA CONSTRUCTION D'UNE SCIENCE GÉOGRAPHIQUE

### 1.1. UNE SCIENCE DE LA DESCRIPTION ET DE LA TAXINOMIE DES PAYSAGES ET DE L'HOMME VIVANT DANS CES MILIEUX

L'épistémologie de la géographie s'écrit à travers l'évolution des sociétés et les problématiques qui guident leurs actions et motivent leurs fonctions. La géographie, comme toutes les sciences, tente de répondre à des ambitions et à des curiosités de l'homme. Ainsi, l'envie de transmettre une image du monde ou d'un fragment du monde, la volonté de représentation de ses terres ou de son royaume, la préparation de campagnes militaires nécessitant naturellement la connaissance du terrain, le dessein de s'emparer de nouvelles terres et d'y installer des comptoirs et des colonies, l'espoir de trouver, pour les uns, des richesses naturelles ou des esclaves et, pour les autres, le projet d'évangéliser de nouveaux territoires, ont été à l'origine des premières études géographiques.

Par la suite, les preuves apportées par Aristote de la rotondité de la terre ont rendu possible la définition de la latitude et la détermination astronomique des localisations. Hipparque, astronome et géographe inventa, au II<sup>e</sup> siècle avant Jésus Christ, le système de projection cartographique qui respecte les angles entre les points répertoriés. Déjà, au I<sup>er</sup> siècle après Jésus Christ, Strabon, historien et explorateur, réalisa la première des géographies universelles en rassemblant en 17 volumes, consacrés aux contrées et aux peuples, les connaissances acquises par les Grecs et les Romains. Un siècle après, Ptolémée exposa les connaissances astronomiques dans un traité qui fit autorité jusqu'à Copernic et composa une géographie qui localisait les régions et les peuples du monde connu des Romains, des îles britanniques au Haut Nil et du Maroc à la Chine.

Mais ce sont surtout les Grecs qui ont fait progresser la connaissance des lieux et la cartographie dans le monde hellénique et ses confins. Hérodote, historien et géographe, au V<sup>e</sup> siècle, Pythéas, géographe et astronome au IV<sup>e</sup> siècle, Eratosthène d'Alexandrie au III<sup>e</sup> siècle avant Jésus Christ, géographe et mathématicien, apportèrent une connaissance précise du littoral méditerranéen et, au-delà, des côtes atlantiques du Maroc aux îles britanniques. Evidemment, les progrès de l'astronomie accompagnèrent ce savoir empirique.

De l'Antiquité à l'ère moderne, l'histoire de la géographie se déroula sans discontinuité majeure. Les pouvoirs politiques dressaient des inventaires de territoires qu'ils contrôlaient. Les empires sécrétaient de grands voyageurs qui exploraient les terres conquises. Il en fut ainsi au XIII<sup>e</sup> siècle, avec les voyages de Guillaume de Rubrouk et de Marco Polo dans l'empire du Grand Khan, en Chine du Sud et en Inde. Dans le monde arabe on voyageait beaucoup de l'Andalousie à la Chine et du Soudan à la Russie. Ibn Kaldoun et Ibn Batuta, firent le récit de ces voyages homériques. Durant cette période, l'un des premiers buts, de ce qu'on n'appelait pas encore la géographie, était donc bien, selon l'expression de Pierre Giolitto : « *d'effacer les blancs de la carte, en précisant les contours des mers, puis en remontant les fleuves, en explorant l'intérieur des continents, afin de percer les mystères de la terra incognita* »<sup>3</sup>. Du Moyen Âge à la Renaissance et aux grandes découvertes, l'inventaire du globe continua. On sait que ce sont, par exemple, les erreurs de calcul de Ptolémée qui incitèrent Christophe Colomb à chercher la route des Indes par l'Ouest parce qu'il croyait la distance beaucoup plus grande que dans la réalité.

D'un mot, on peut affirmer que les périple maritimes témoignaient des progrès dans les connaissances astronomiques qui, en retour, rendirent possibles de nouvelles découvertes. Les Portugais, par exemple, témoignèrent de l'essor de la cartographie, par exemple, mais ils se cantonnèrent aux littoraux. Les récits de voyages de découverte des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, qui firent la gloire des Vasco de Gama, Magellan et autre Christophe Colomb, se multiplièrent en même temps que les explorations maritimes. Pour Jean Gottman,

---

<sup>3</sup> Pierre GIOLITTO, *Enseigner la géographie à l'école*, Paris, Hachette Education, 1992, p. 15.

*La connaissance géographique du monde se développe rapidement au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le terme de géographie est encore peu usité et la plus grande partie du travail d'observation et de classification régionale est faite par les naturalistes. Le recensement du monde commence de se faire systématiquement, région par région, et aux observations sur les conditions physiques et biologiques viennent s'ajouter des observations sur les modes de vie, les régimes, les mœurs et les coutumes<sup>4</sup>.*

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les incursions d'aventuriers furent suivies par la pénétration systématique des masses continentales d'Afrique, d'Asie, d'Amérique et d'Australie, qui aboutirent souvent à la création d'empires coloniaux. En fait, derrière ces multiples expéditions, il y avait les souverains, les bourgeoisies marchandes et les grandes puissances de l'époque. C'est du reste pour cette raison que Philippe Pinchemel écrit que : « *l'histoire de la géographie est le plus souvent liée à l'histoire politique, à la succession chronologique des grandes puissances qui avaient la possibilité mais aussi le besoin d'investir dans ces entreprises* »<sup>5</sup>.

Il transparait donc que la géographie comportait une dimension exploratoire et offrait la représentation la plus rigoureuse possible des localisations des faits répertoriés et donc cartographiés. Il est vrai que la connaissance des nouveaux espaces passait naturellement par le repérage des lieux, la définition de leurs coordonnées géographiques, la constitution d'une nomenclature ou la cartographie du milieu qui était au centre de l'intérêt du géographe. Voilà ce que tente de rendre Philippe Pinchemel, lorsqu'il affirme qu'

*A l'intérieur des terres, sur les océans qu'ils parcouraient mais aussi autour de leurs demeures et de leurs villes les hommes n'ont cessé de rencontrer des phénomènes, d'observer des faits, d'assister à des manifestations hydrologiques, climatiques, volcaniques, séismiques, régulières ou irrégulières, familières ou surprenantes. Ils étaient engagés dans une double entreprise*

*d'identification et de dénomination d'une part et d'explication d'autre part<sup>6</sup>.*

On le voit, l'approche descriptive, due à l'intérêt grandissant des sociétés occidentales pour les voyages, pour la découverte et la colonisation influença donc fortement l'orientation axiologique de la géographie.

Mais une fois les contours, les tracés et les étendues de la surface terrestre explorés, ce sont les lieux naturels comme les formes du relief, les cours d'eau, les différents types de végétation et lieux humanisés comme les maisons, les champs, les routes, les villes ou les ports qu'on se préoccupa d'inventorier, de localiser, de nommer et de décrire. C'est ce processus que nous rend si bien Jacques Scheibling :

*Cette connaissance extensive de la terre, de ses mers et de ces continents, de ses reliefs et de ses climats, de sa faune animale ou humaine, entraîne les progrès de la géographie et des autres sciences humaines : classification des minéraux, des végétaux, des animaux, toutes les sciences taxinomiques enregistrent, au XVIII<sup>e</sup> siècle, un développement sans précédent. Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'exploration de la planète s'achève en même temps que le partage du monde. Les explorations se poursuivent et pénètrent au plus profond des continents. On atteint les pôles. On s'intéresse aux « sociétés primitives ». Les sociétés de géographie qui prolifèrent consacrent leur temps et leurs revues aux récits de voyages, à l'exotisme des milieux, aux extravagances de la nature, aux sociétés perdues, au genre de vie<sup>7</sup>.*

Ainsi, jusqu'aux années 1950, la géographie accordait une place considérable à l'étude des paysages et des genres de vie. Il faut toutefois préciser que les chercheurs en géographie physique plaçaient l'étude des paysages au cœur de la géographie, tandis que les chercheurs en géographie humaine avaient pour centre d'intérêt les genres de vie. Pour les géographes naturalistes, il s'agissait de décrire et de justifier les formes de la terre, sa composition, sa structuration, ainsi que de présenter et d'analyser la diversité des climats et des végétations qui la

<sup>4</sup> JEAN GOTTMAN, *La politique des Etats et leur géographie*, Paris, Armand Colin, 1952, p. 28.

<sup>5</sup> ANTOINE BAILLY, ROBERT FERRAS, DENISE PUMAIN (DIR.), *Encyclopédie de géographie*, Paris, Economica, 1995, p. 8.

<sup>6</sup> ANTOINE BAILLY, ROBERT FERRAS, DENISE PUMAIN, *Encyclopédie de géographie*, op. cit., p. 9.

<sup>7</sup> JACQUES SCHEIBLING, *Qu'est-ce que la géographie ?*, Paris, Hachette Supérieur, 1998, p. 9.



parcourent. Du côté des géographes humanistes, la démarche était sous-tendue par l'idée fondamentale que la répartition du peuplement et les localisations des activités humaines s'expliquaient par les données du milieu physique. Les travaux des géographes portèrent, dès lors, surtout sur des sociétés démunies du point de vue de l'outillage, qui tiraient leur subsistance du travail de la terre ou de l'élevage. Les chercheurs accordaient donc une large place à l'étude de l'agriculture, des paysages ruraux, de l'habitat rural, des systèmes agraires qui révélaient, pensait-on, les capacités des hommes à aménager le milieu physique.

L'acceptation de cette axiomatique avait, dans les travaux didactiques que sont les leçons et les devoirs, des conséquences sur les choix d'orientation. Au point que le milieu naturel était considéré comme une entité indépendante de la société qui l'occupe. Cette approche qui peut paraître invraisemblable aujourd'hui, trouvait sa justification dans l'axiomatique de la primauté du milieu physique, contraignant ou favorable à l'action et aux activités des hommes. C'est ce que confirment Lucien Tirone et Michèle Joannon, lorsqu'ils précisent :

*Il faut cependant dire que les vices de cette approche étaient plus sensibles dans les devoirs et les leçons dits de géographie régionale. Etudier un territoire ou une portion d'espace revenait à examiner dans une première partie "les données naturelles" ou les "facteurs physiques" et dans une seconde partie les "données humaines et économiques". Compte tenu que les faits naturels étaient jugés à priori comme fondamentaux et "tout bon géographe devait montrer une grande compétence en géographie physique (Robert Meynier), la place accordée aux développements sur le relief, le sol, le sous-sol, le climat, l'hydrologie et la végétation était beaucoup plus importante que celle laissée à la géographie de l'homme. Plus grave était l'erreur de méthode qui consistait à juxtaposer les deux grandes parties de l'analyse sans jamais trop tenter, si ce n'est par allusion, de mettre en évidence les relations entre faits de nature et faits de société"<sup>8</sup>.*

<sup>8</sup> LUCIEN TIRONE, MICHELE JOANNON, « Pour une approche didactique de la géographie », *Méditerranée*, Hors-série, Institut de géographie de l'université d'Aix-Marseille, 1994, p. 10.

Précisons, pour une meilleure compréhension de notre problématique que les grandes découvertes scientifiques impactèrent considérablement la géographie. C'est ainsi que, science de synthèse entre les sciences de la nature et les sciences de l'homme, la géographie a dû son évolution scientifique aux progrès de la cartographie qui permit de dresser progressivement l'image du monde. A l'évidence, l'évolution axiologique de la géographie est indissociable de celle de la cartographie. L'approche monographique de la géographie de cette période est encore plus perceptible dans le fait que les deux termes, géographie /cartographie étaient synonymes, jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, comme le rappelle très opportunément Philippe Pinchemel<sup>9</sup>.

L'autre grand progrès du XIX<sup>e</sup> qui eut une grande influence sur la géographie fut celui des sciences de la terre, de la nature et plus largement des statistiques et des mesures renouvelant le regard porté sur la terre. De sorte que la connaissance de plus en plus approfondie des formations géologiques, des végétations, des climats ou de l'hydrographie renforça l'approche descriptive et explicative de la géographie. Dans le même temps, cette appropriation progressive des données physiques augmenta l'attrait des géographes pour l'étude des milieux et confirma l'ancrage naturaliste de la géographie. Assurément, pour les tenants de cette géographie, le milieu physique, qui était considéré comme le facteur majeur, fut essentiellement perçu comme favorable ou contraignant pour les activités humaines.

## 1.2. Du déterminisme au possibilisme comme mode de représentation géographique.

Au moment où l'exploration du globe s'achevait, où la nomenclature et la définition des coordonnées des lieux étaient presque complètes, une nouvelle ère commença pour une géographie enracinée dans la philosophie des lumières et dans la philosophie allemande. Les deux plus grands représentants de la philosophie allemande, Emmanuel Kant et Hegel s'intéressèrent, en effet, de près à la géographie. Kant (1724-1804), enseigna longtemps la géographie à l'université allemande de Königsberg. Dans ses recherches, il s'interrogea sur les relations entre les conditions climatiques et la répartition des races à la surface du globe. Parlant de Kant et de son œuvre

<sup>9</sup> ANTOINE BAILLY, ROBERT FERRAS, DENISE PUMAIN (DIR.), *Encyclopédie de géographie, op. cit.*, p. 5.

géographique, Jacques Scheibling indique que « *Dans sa Géographie physique (1757), il déclare qu' « on ne peut connaître l'homme si l'on ignore son milieu »*<sup>10</sup>. Dans le même mouvement, l'idéalisme dialectique de Hegel (1770-1831) fit du temps et de l'espace, des catégories philosophiques. Pour la géographie, la problématique des rapports de l'homme et de la nature qui n'est pas explicite dans la géographie antérieure, le devient à partir de Kant et Hegel, avec son corollaire, le déterminisme, paradigme de cette nouvelle géographie. A l'évidence, l'ambiance philosophique de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup> siècle, empreinte de rationalisme, fut pour beaucoup dans l'essor de la géographie allemande.

Le baron Alexander Von Humbolt (1769-1859), le naturaliste allemand, considéré par de nombreux géographes comme le fondateur de la géographie moderne et plus précisément de la géopolitique, étudia l'influence des facteurs naturels sur la constitution et la vie des végétaux, des animaux ou des hommes. Karl Ritter (1779-1859), autre Allemand, contemporain et disciple de Humboldt s'intéressa au devenir des peuples, déterminé, pour lui, par les conditions et les contraintes du milieu. En effet, pour Karl Ritter, l'objet de la géographie est d'étudier « *l'influence fatale de la nature* »<sup>11</sup>. C'est lui qui mit d'ailleurs en place la doctrine déterministe.

En dehors de ces chercheurs allemands, en 1859, un autre naturaliste, l'anglais Charles Darwin (1809-1882), propagateur du darwinisme en Allemagne, développa l'idée selon laquelle tout, y compris la pensée humaine, dépend du milieu. Elisée Reclus (1830-1905), géographe français, avait, lui, une conception de la géographie très proche de celle de Karl Ritter (1779-1859). Pour lui, « *tous les faits primitifs de l'histoire s'expliquent par la disposition du théâtre géographique sur lequel ils se sont produits : on peut dire que le développement de l'humanité était inscrit d'avance en caractères grandioses sur les plateaux, les vallées, les rivages de nos continents* »<sup>12</sup>.

Le naturaliste allemand Ernst Haeckel (1834-1919) créa, dans la même période, une discipline scientifique qu'il baptisa écologie et qui était destinée à étudier l'influence du milieu sur les êtres vivants, en mêlant la réflexion

géographique à l'engagement politique. Friedrich Ratzel, universitaire allemand (1844-1904), biologiste de formation et influencé par les thèses de Darwin, souligna l'influence de la biologie et de la zoologie sur la géographie. Dans ses travaux, il parla de biogéographie pour qualifier une géographie de la vie. Pour lui, l'unité de la vie fonde la nécessité d'une discipline qui regrouperait dans un même mouvement toutes les formes du vivant. Selon lui, on aurait ainsi une géographie botanique (plantes), une géographie zoologique (les animaux) et une anthropogéographie (les hommes). Très intéressé par l'action politique, Friedrich Ratzel, créateur de la notion de genre de vie et l'un des précurseurs de la géopolitique, s'engagea dans les rangs du parti national-libéral allemand et fut par ailleurs un ardent défenseur du colonialisme. Son souci de l'organicité fit élaborer à Friedrich Ratzel une géopolitique souvent qualifiée de déterministe, et dont l'ambiguïté consista dans la légitimation qu'elle pouvait accorder aux politiques de puissance et d'expansion territoriale. Ces quelques mots sont révélateurs de son ancrage déterministe :

*La propagation des hommes et de leurs œuvres à la surface de la terre présente toutes les caractéristiques d'un corps mobile qui, au gré de ses avancées et de ses reculs, s'étend ou se contracte, noue des liens nouveaux, rompt des liens anciens et, ce faisant, revêt des formes qui offrent la plus grande ressemblance avec d'autres êtres sociables apparaissant sur terre....Les transformations incessantes, internes et externes, témoignent précisément de leur vitalité*<sup>13</sup>.

Mais cette science au service de desseins allemands, construite autour de la volonté de puissance, refuse l'idée même de statu quo des frontières. Les défenseurs de cette approche estimaient que les Etats que l'on ne saurait scientifiquement appréhender comme autre chose qu'une expression du mouvement tant inorganique qu'organique, ressemblent avec évidence à un tissu cellulaire.

Dans son approche, Friedrich Ratzel, concepteur également de la notion d'espace vital, ne disait pas que le sol était une condition suffisante, ce qui fonderait un déterminisme élémentaire, mais qu'il est plutôt une condition nécessaire : « *L'espace en soi, est à mettre en rapport avec la force que sa maîtrise requiert, et c'est en fonction de lui que cette force doit être évaluée. Elle doit, au*

<sup>10</sup> JACQUES SCHEIBLING, *Qu'est-ce que la géographie ?*, op. cit., p. 10.

<sup>11</sup> PIERRE GIOLITTO, *Enseigner la géographie à l'école*, Hachette Education, op. cit., p. 16.

<sup>12</sup> JACQUES SCHEIBLING, *Qu'est-ce que la géographie ?*, ibidem, p. 9.

<sup>13</sup> FRIEDRICH RATZEL, *Géographie politique*, Paris, Economica, 1988, p. 11-12.

*fil du temps, croître avec lui* »<sup>14</sup>. Karl Haushofer (1869-1946) géographe et général allemand, défenseur, lui aussi, de la pensée articulée autour de la relation organique entre le territoire et la population vivant dessus. Dans son ouvrage, *De la géopolitique*, il parlait, lui aussi, « *d'espace vital allemand* »<sup>15</sup>, concernant les ambitions expansionnistes de l'Allemagne de 1921. De fait, le déterminisme scientifique avait conduit à assimiler les Etats et notamment l'Allemagne à un organisme vivant dont la faculté d'expansion ne pouvait pas être limitée et qui était en droit de revendiquer un espace à la mesure de ses besoins<sup>16</sup>. A la fin de la Seconde Guerre Mondiale, Karl Haushofer fut d'ailleurs accusé par les vainqueurs d'être l'inspirateur idéologique de la politique hégémonique du III<sup>e</sup> Reich.

Une analyse de cette science, mise au service de desseins allemands, construite autour de la volonté de puissance et qui refusait l'idée même de statu quo des frontières, fut aussitôt l'objet d'âpres débats. Les défenseurs de cette approche estimèrent que les Etats étant des êtres dynamiques, il est naturel qu'ils soient donc naturellement en lutte pour un espace vital et qu'ils ont vocation, par conséquent, à s'étendre. Toutefois, pour Richard Kleinschmager, « *cette approche de la géographie, aussi contestable soit-elle, pose les bases d'une manière nomothétique d'envisager la géographie, en lieu et place d'une science descriptive et empirique* »<sup>17</sup>.

Revenons sur l'approche géopolitique de Pierre Vidal de la Blache (1845-1918), historien de formation, car il n'existait pas à l'époque d'enseignement de la géographie à l'université. Premier géographe français, il opta plutôt pour le possibilisme que Pierre Giolitto qualifia de « *déterminisme assagi* »<sup>18</sup>. La position vidalienne privilégiait l'unicité de la géographie tout en faisant la distinction entre géographie physique et géographie humaine. Selon Vidal de la Blache, le milieu est un complexe dans lequel interviennent le relief, le climat, le sol, la végétation et qui suggère des possibilités que l'homme utilise. Pour lui, chantre du possibilisme, il n'y a pas d'adéquation absolue et obligatoire entre les conditions naturelles et la vie des peuples. Il défendait l'idée selon laquelle, parmi toutes les possibilités offertes par le milieu, les peuples choisissent

celles qu'il est intéressant pour eux d'exploiter : « *la nature permet, l'homme dispose* »<sup>19</sup>. Précisons toutefois que la géographie vidalienne demeurerait, avant tout, une science des lieux, et non des hommes. En somme, on peut considérer que la géographie classique éprouvait de grandes difficultés à abandonner l'idée qu'au point de départ de toute géographie, il y a la nature dans laquelle l'homme se contente de se couler.

Toutefois, Vidal de la Blache, conscient des limites de cette géographie générale, fondamentalement physique mais à finalité humaine, avait toujours montré sa préférence pour la géographie régionale. Avec des nuances, certes, la pensée et l'approche régionaliste de Vidal de la Blache était celle de tous les géographes français de cette période. Malgré la forte présence de la géographie physique, l'approche donnée par Vidal de la Blache à la production géographique légitima le maintien de la discipline dans les facultés de lettres. C'est à peu près au même moment que le géologue américain William Morris David (1850-1933), astronome devenu géographe, introduisit les théories génétiques au cycle d'érosion, en faisant référence à la jeunesse, à la maturité ou à la vieillesse. A la suite des travaux de William Morris David, Emmanuel de Martonne publia en 1909, le *Traité de Géographie physique* qui devait faire autorité plus d'un demi-siècle durant. Mais il importe de préciser qu'à la différence de la géographie physique, la géographie humaine avait donc du mal à se constituer en science.

Ce ne fut pas l'avis d'Albert Demangeon (1872-1940), professeur à la Sorbonne, qui forma toute une génération, à laquelle il transmit le flambeau de Pierre Vidal de la Blache. Il fit un réquisitoire sans complaisance de l'ensemble de l'œuvre géographique allemande et de ses répercussions mondiales. Aymeric Chauprade et François Thuail rappellent, en parlant d'Albert Demangeon qu'« *Il s'opposa d'ailleurs violemment à l'idée même de géopolitique qu'il considérait être une idée purement allemande, « un coup monté, une machine de guerre* » »<sup>20</sup>.

<sup>14</sup> FRIEDRICH RATZEL, *Géographie politique, op. cit.*, p. 289.

<sup>15</sup> KARL HAUSOFER, *De la géopolitique*, Paris, Fayard, 1986.

<sup>16</sup> KARL HAUSOFER, *De la géopolitique, op. cit.*, p. 17.

<sup>17</sup> RICHARD KLEINSCHMAGER, *Éléments de géographie politique, op. cit.*, p. 13.

<sup>18</sup> PIERRE GIOLITTO, *Enseigner la géographie à l'école, op. cit.*, p. 18.

<sup>19</sup> PIERRE GIOLITTO, *Enseigner la géographie à l'école, op. cit.*, p. 19.

<sup>20</sup> AYMERIC CHAUPRADE, FRANÇOIS THUAIL, *Dictionnaire de géopolitique, op. cit.*, p. 594.

## 2. L'avènement de la nouvelle géographie: l'heure du dualisme et de la maturation scientifique de la géographie

### 2.1. Naissance d'une géographie nomothétique et de l'étude quantitativiste

Après près d'un siècle d'hégémonie, la situation de monopole dont jouissait la géographie classique allait commencer à s'atténuer. Les réactions anti-déterministes de l'après-guerre favorisèrent l'avènement du probabilisme<sup>21</sup> et la scission entre la géographie physique et la géographie humaine. Franck Debie rend bien compte de cette évolution :

*Dans l'immédiat après-guerre, la géographie humaine est encore considérée, aussi surprenant que cela puisse paraître aujourd'hui, comme une science naturelle, étrangère aux grands débats théoriques des sciences de l'homme et de la société. Sa vocation apparaît comme essentiellement descriptive. L'observation de terrain, l'importance accordée à la description des formes et à la classification des phénomènes en grandes catégories apparentent d'ailleurs le travail des géographes à celui des botanistes ou des géologues<sup>22</sup>.*

Progressivement, les sociétés occidentales passèrent de la prédominance de l'activité agricole à une civilisation urbaine. La géographie fut, là encore, obligée de prendre en compte cette évolution majeure qui allait progressivement la faire passer d'une science de la nature à une science de l'homme. En plus, nous savons aujourd'hui que la géographie vidalienne qui était en vogue peu de temps avant, avait biaisé la spatialité différentielle. Or, chaque type de phénomène géographique possède une échelle spatiale propre. En outre, il paraît évident qu'on ne peut faire coïncider les aires d'extension de tous les phénomènes. Autrement dit, le changement d'échelle transforme de façon radicale la problématique que l'on peut établir sur un espace. L'urbanisation galopante d'une partie importante du monde et la mondialisation des échanges, à partir des années 1950, contraignirent la géographie à prendre en compte ces évolutions et

renforcèrent l'approche urbaine et économique de la discipline. Cette orientation nouvelle de la géographie fut renforcée par le fait que l'approche organiciste de la géographie allemande avait fait la preuve de ses limites à travers les relents hégémoniques du III<sup>e</sup> Reich et la seconde guerre mondiale. Avec une démarche théorique, systémique et quantitative, utilisant les statistiques, les mathématiques et les chorèmes, dès les années 1960, la géographie s'inscrivit dans une dynamique théorique et quantitative qui favorisa la prédominance de la géographie économique.

A l'échelle des villes, la poussée urbaine qui se produisit aux Etats-Unis au début du XX<sup>e</sup> siècle, singulièrement à Chicago qui connut un doublement de la population entre 1900 et 1930, produisit également un espace urbain très différent de celui profondément historicisé de l'Europe. Cette accélération de la croissance urbaine fut l'occasion pour les sociologues américains de lancer une réflexion approfondie sur le phénomène urbain, dans le cadre de l'école de sociologie de Chicago qui réunissait, dans une ambiance pluridisciplinaire, des sociologues, des urbanistes et des géographes et dont le fondateur était le journaliste, devenu sociologue, Ezra Park. Toutefois, la problématique de l'Ecole de Chicago était fondamentalement sociologique. Mais naturellement, ces chercheurs parlèrent d'espace urbain car le fonctionnement d'une ville se traduit évidemment dans l'espace.

L'intérêt progressif pour la géographie économique va grandir à la suite de la crise de 1930 qui montra que les ressources et la production ne suffisaient pas à assurer la réussite économique<sup>23</sup>. Dans le même temps, l'aptitude à théoriser des philosophes et des économistes allemands fut à l'origine d'un puissant courant de réflexion sur l'impact économique des localisations. Le précurseur des modèles économiques appliqués à l'espace fut le prussien J.H. Von Thünen. Il analysa le circuit économique, les distances entre les lieux de production et les marchés et avait comme postulat que l'espace est concentrique. Alfred Weber (1868-1958) s'interrogea, lui, dès le début du XX<sup>e</sup> siècle sur l'impact des problématiques de transport sur la localisation des industries. Il fit remarquer que si le coût du transport est le même partout, la dépense sera fonction du tonnage et de la distance. Dans le prolongement de cette réflexion,

<sup>21</sup> ANTOINE BAILLY, HUBERT BEGUIN, *Introduction à la géographie humaine*, Paris, Armand Colin, 1998, p. 47.

<sup>22</sup> FRANCK DEBIE, *Géographie économique et humaine*, Paris, PUF, 1995, p. 13.

<sup>23</sup> Cf. ISABELLE GENEAU DE LAMARLIERE, JEAN-FRANÇOIS STASZAK, *Principes de géographie économique*, Paris, Bréal, 2000, p. 28.

Alfred Weber posa comme hypothèse que l'entrepreneur cherche toujours à minimiser ses coûts de production.

Un autre Américain, Christaller, économiste et géographe, défendit, lui, l'idée selon laquelle l'espace géographique est hexagonal et se hiérarchise en fonction des services et du commerce. Ainsi, entre une région et la ville-centre, des liens de complémentarité s'établissent. En fait, entre les habitants dispersés et le lieu central, le jeu de la « distance économique », c'est-à-dire la somme des coûts engendrés par la distance est primordiale. Sur la base de démonstrations mathématiques et de modélisations, Christaller affirma que la loi du marché est le facteur premier de l'organisation des places centrales. August Lösch qui se rattachait à l'école économique de Keynes, proche des idées de Christaller, ne considérait pas, par contre, l'organisation spatiale du territoire comme relevant d'une stricte géométrie circulaire ou hexagonale. Au lieu de conserver l'hypothèse d'un milieu isotrope et isomorphe, il disséqua, au contraire, tous les facteurs de différenciation : variation des prix, variation des prix de transports, différence de productivité, interférence entre les places centrales voisines. Il consacra de longs développements aux facteurs humains, aux comportements des individus qui sont les producteurs ou les consommateurs.

Le besoin de sortir de l'empirisme, dans les années 1950, donna une impulsion à la recherche de théories. Mais exclusivement économiques, les modèles circulaires de Christaller et de Lösch ne prenaient en compte ni l'histoire, ni les conditions naturelles. Le besoin de théorie fit que chaque piste ouverte par Christaller ou Lösch, fit l'objet d'approfondissements qui s'inscrivirent dans la problématique initiale. George Zipf, dans la logique des postulats de Christaller, démontra l'existence d'une relation mathématique entre le rang des villes et leur taille, puisque, selon lui, la hiérarchie urbaine se développe de façon géopolitique. Par la suite, ces théories furent reprises par d'autres chercheurs américains et se répandirent également dans le reste de l'Europe à partir des années 1960.

Un des premiers géographes français à s'intéresser aux problèmes des villes et à leur insertion dans le tissu régional fut Philippe Pinchemel qui participa en 1959 à une étude qui proposait un classement quantitatif et qualitatif des villes françaises en fonction de leur taille, de leur structure socioprofessionnelle, de leurs fonctions et de leurs équipements. Pour Michel Rochefort, autre géographe français, les villes étaient des centres qui coordonnaient et dirigeaient les activités de production, qui assuraient aux autres agglomérations de leur région la

distribution des objets ou du crédit dont elles avaient besoin. Etudiant la région de l'Alsace, il ne se borna pas à constater que le semis des villages était régulier ni que la hiérarchie s'ordonnait conformément au schéma christallien, mais chercha aussi dans l'histoire commerciale, bancaire, industrielle et politique, les raisons d'un tel réseau et d'une telle hiérarchie.

En Europe, face à l'urbanisation galopante, les vérifications du modèle christallérien se multiplièrent à l'échelle des régions. En moins d'une décennie on vit une profusion d'atlas régionaux. Mais la polarisation et la régionalisation qui sont des notions très proches, étaient d'abord et avant tout des notions utilisées dans le cadre de la géographie économique. Comme on peut le constater, la géographie a donc tenté de faire face aux mutations urbaines, économiques et sociales des années de croissance économique en complétant son champ d'étude et en l'ouvrant à la géographie urbaine. C'est ce que confirme Jacques Scheibling en parlant de l'évolution de la géographie :

*Sans rien perdre de ses caractéristiques originales de la période précédente, ni de ses tendances à l'encyclopédisme, elle a réussi une modernisation dans ses méthodes et dans ses applications puisque la géographie paraissait désormais en mesure de peser sur les choix d'aménagement du territoire<sup>24</sup>.*

Il faut en outre préciser que l'espérance d'avoir une autre utilité que celle de l'enseignement amena de nombreux géographes à intégrer de nouveaux concepts, comme « la géographie active », « la géographie volontaire », « la géographie appliquée » ou « l'aménagement du territoire ». La commande sociale, par le biais de l'Etat ou des collectivités locales, en direction de la géographie, a joué un rôle favorable dans cette évolution, apportant à la fois des moyens financiers et une finalité motivante à la recherche. Pourtant, les géographes n'eurent qu'un rôle mineur dans les grandes opérations d'aménagement du territoire. Il est vrai qu'avec la stagnation économique et la chute des emplois industriels dans les pays industrialisés, à la fin des années 1970 à 1980, l'aménagement du territoire entra dans une décennie de sommeil.

---

<sup>24</sup> JACQUES SCHEIBLING, *Qu'est-ce que la géographie ?*, op. cit., p. 59.

Cette approche géographique novatrice, baptisée d'ailleurs nouvelle géographie par Peter Gould, fera fortune après qu'elle fut reprise par Paul Claval dans un ouvrage publié en 1977. La nouvelle géographie se veut systémique, en tentant de rendre intelligible la dynamique des systèmes spatiaux organisés par les hommes. C'est dans ce sens qu'est étudiée la ville, présentée comme un élément d'un réseau urbain hiérarchisé, inséré dans un système complexe de relations avec son environnement proche ou lointain. Alors que la géographie classique empruntait ses références aux sciences naturelles, la géographie nouvelle tire, dans un premier temps, ses principaux concepts à l'économie.

C'est ainsi que les années 1970 ont été aussi celles du développement de la géographie quantitative. Précisons que la géographie quantitative qui a cherché à s'imposer en s'opposant à la géographie traditionnelle, empirique et descriptive, va de pair avec la géographie déductive qui a conduit à la modélisation et dont elle n'est qu'un prolongement. L'analyse statistique étant compatible avec la géographie descriptive, c'est dans l'utilisation des mathématiques et de l'outil informatique, qui manquait à la géographie déductive, que se jouait la différence entre géographie « empirique » ou classique et géographie « scientifique » ou nouvelle. Sur le plan international, des courants analogues à ceux qui traversaient les autres sciences s'affrontaient dans de vifs débats. On distinguait en particulier le courant positiviste qui regroupait la géographie des modèles de Christaller, Von Thünen à Lösch, et qui considérait que l'espace est ordonné par des lois qu'il suffit de découvrir. Les hypothèses avaient pour objet de mettre à jour les principes fondamentaux de l'organisation : espace homogène, espace polarisé, espace de diffusion, comportements du moindre effort, minimisation des coûts et maximisation des intérêts. On tend là, vers une géographie nomothétique, celle qui, par la démarche déductive, entend découvrir les lois de l'espace.

Le courant behavioriste critiqua cette approche qu'il considérait comme réductrice. Les behavioristes proposèrent de partir des individus, de leurs itinéraires, de leurs choix, pour expliquer l'organisation de l'espace. C'est aussi l'approche dite idiographique. Dans le même ordre d'idée, se situaient les conceptions qui accordèrent à la subjectivité et aux représentations des individus une place importante. Le courant radical, souvent associé au marxisme, fut, par contre, en opposition avec les uns et les autres. Il considérait l'espace comme étant le fait des modes de production dans un rapport de domination à la

nature et dans le cadre des rapports sociaux déterminés par la structure de classe de la société.

Mais depuis les événements de 1968 en France, la géographie française fut à nouveau reprise par le doute sur son identité. Jacques Scheibling l'explique bien :

*Déjà ébranlée par ses propres divisions internes, elle le fut plus encore par les coups de boutoir des remises en cause de Mai 1968. La contestation estudiantine et lycéenne a, en effet, été violente à l'encontre d'une discipline, réputée ennuyeuse parce que faite de nomenclature des lieux et des chiffres, sans grande portée pour comprendre le monde ni pour agir sur les inégalités et les injustices. La question : « A quoi ça sert ? » date de 1968, et la réponse de Yves Lacoste, en 1976 : « ça sert d'abord à faire la guerre » est, dans sa forme et dans son contenu, directement tributaire des interrogations de 1968<sup>25</sup>.*

Indéniablement, après 1968, la géographie française entra donc dans une longue période de crise identitaire.

A la suite des « Trente Glorieuses », de la guerre froide et de la bipolarisation du monde, du sous-développement, de la construction européenne, de l'explosion urbaine dans le monde, une réactualisation de la géographie devenait impérieuse. L'approche vidalienne était ainsi teintée d'économisme : « On ouvrait les élèves au monde à travers l'analyse de la puissance économique américaine et du système socio-économique de l'Union soviétique. La mondialisation de l'économie était vue à travers le prisme du marché des grands produits (blé, pétrole, etc.). Le sous-développement était étudié comme un retard de croissance du tiers monde par rapport aux pays industrialisés »<sup>26</sup>. Avec Pierre George, chef de file des géographes français privilégiant l'économique, la géographie passa du concept de l'homme-habitant à celui de l'homme-consommateur et de l'homme-producteur. Toutefois, il se montra très féroce à l'égard du mythe du nombre et de la théorisation qu'il qualifia de nouveau déterminisme<sup>27</sup>. Pour Jean-Bernard Racine,

*Non seulement l'homme ne subit plus la nature ; il ne se contente pas non plus d'utiliser en termes*

<sup>25</sup> JACQUES SCHEIBLING, *Qu'est-ce que la géographie ?*, op. cit., p. 60.

<sup>26</sup> *Ibidem*, p. 60.

<sup>27</sup> PIERRE GEORGES, « Difficultés et incertitudes de la géographie », in *Annales de géographie*, n° 467, 1976, p. 28.

*possibilistes ses potentialités latentes. Il est lui-même un initiateur potentiel, par ses techniques de production, certes, mais aussi ses techniques d'encadrement et de domination. C'est pour en avoir pris conscience que le géographe peut aujourd'hui se lancer dans des recherches d'aménagement du territoire et, à cette fin, chercher à faire la théorie de la structuration spatiale de la croissance*<sup>28</sup>.

La géographie n'était plus définie comme la science qui étudie l'adaptation des hommes au milieu naturel, mais comme celle qui examine la manière dont ils le peuplent et l'habitent, la manière dont ils circulent, la manière dont ils produisent les biens agricoles et les produits industriels dont ils ont besoin. La géographie fut dès lors science de l'organisation de l'espace par des hommes vivant en société. Cette révolution épistémologique vit la géographie changer de statut : de science de synthèse entre les sciences de l'homme et de la nature, elle se constitua comme une des disciplines des sciences de l'homme. La formule semble contenir deux propositions principales :

1. la géographie étudie un espace tout à la fois naturel, construit et aménagé ;
2. la géographie étudie les projets et les actions d'une société dans un territoire (région, Etat, grand espace)<sup>29</sup>.

Le primat de l'économie était total et l'organisation de l'espace s'expliquait par des mécanismes socio-économiques. L'accent était mis sur les modes d'appropriation du sol, sur les techniques et les outillages dans l'agriculture et dans l'industrie, sur les transports, les circulations et les échanges, sur les énergies et les matières premières, sur la quantité et la qualité de la main d'œuvre, sur les capitaux et les investissements financiers, sur la répartition et la structure de la population active (primaire, secondaire, tertiaire), sur les hiérarchies sociales et socioprofessionnelles ou sur le rôle économique des villes.

## **2.2. Une géographie duale et à ancrage social : la prééminence de l'approche sociale et écologique de l'espace**

C'est de la réappropriation de la géopolitique, tant décriée à la fin de la seconde guerre mondiale, que viendra

la révolution épistémologique qui va inscrire la géographie dans une démarche sociale et dialectique. A partir de la période allant de 1985 à 1990, alors que la mondialisation des économies est, dit-on, acquise, il apparaît évident que l'attitude des Etats n'est pas guidée uniquement par la recherche de profit ou la conquête de terres fertiles. Dans de nombreux conflits qui interviennent depuis la chute du mur de Berlin, les Etats combattent aussi pour d'autres valeurs, parfois plus compliquées à discerner : des territoires historiques ou des territoires symboles qui sont au cœur des conflits. C'est d'ailleurs de toutes ces problématiques qu'il est, entre autres, question lorsqu'on aborde les questions géopolitiques.

Ce propos d'Yves Lacoste, en 1993, sur la géopolitique, en dit long sur la révolution épistémologique que l'approche géopolitique impose aux géographes :

*Parce que ce terme est nouveau, mal défini et très utilisé par les journalistes, on l'utilise encore avec précaution dans les milieux universitaires et notamment dans celui des sciences sociales. En revanche, pour un certain nombre de spécialistes des relations internationales, pour les historiens et surtout pour les géographes, la géopolitique désigne un nouveau domaine de recherches, où il y a maintenant fort à faire, et une démarche scientifique nouvelle*<sup>30</sup>.

Dans une interview concernant la sortie de cet ouvrage, il précisa son propos en parlant de son approche scientifique: « *J'affirme que je suis un géographe, pas un géopoliticien, mais un géographe qui réintroduit ce qu'elle a chassé, à tort me semble-t-il, la politique* »<sup>31</sup>. Déjà, en 1976, à la sortie de l'ouvrage intitulé *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre* du même Yves Lacoste, André-Louis SANGUIN rappelait qu'« *Il fut considéré par beaucoup comme une véritable grenade incendiaire catapultée sur les plates-bandes bien ratissées de la géographie universitaire. Ce fut un tollé quasi unanime dans la communauté des géographes français. Le pamphlet de Lacoste fit s'étouffer d'indignation une bonne partie des « mandarins »* »<sup>32</sup>. En fait, pour Yves Lacoste, la géographie qui a d'abord servi

<sup>28</sup> HILDEBERT ISNARD, JEAN-BERNARD RACINE, HENRI REYMOND, *Problématiques de la géographie*, Paris, PUF, 1981, p. 93.

<sup>29</sup> YVES LACOSTE, « La géopolitique c'est la géographie plus la démocratie », in *Croissance*, n° 366, décembre 1993, p 6.

<sup>30</sup> YVES LACOSTE, « La géopolitique c'est la géographie plus la démocratie », *op. cit.*, p. 40.

<sup>31</sup> *Ibidem*, p. 41.

<sup>32</sup> ANDRE-LOUIS SANGUIN, « La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre », in *Cahiers de géographie du Québec*, vol 27, n° 72, décembre 1983, p. 467.

aux princes doit désormais être fournie aux peuples. Autrement dit, dans sa vision, la géographie a toujours été stratégique. Il faut juste en démocratiser l'usage.

Comme l'ensemble de ces propos le laisse clairement transparaître, après une éclipse de plusieurs décennies, la géopolitique retient de nouveau l'attention dans le monde occidental. Comment s'est produit ce changement d'orientation idéologique de la géographie ? A l'heure du nucléaire, les grandes puissances mondiales avaient tendance à négliger le facteur géographique dans la définition et la mise en œuvre des stratégies de sécurité et, dans la période allant de 1960 à 1970, la préoccupation principale était de stabiliser l'équilibre sur lequel reposait la dissuasion réciproque. Mais avec la chute du mur de Berlin et la fin de la bipolarisation des conflits, d'autres types de confrontations et d'oppositions, qui modifient l'échiquier stratégique des Etats, sont au cœur des enjeux internationaux : les guerres tribales, ethniques ou nationales du Rwanda ou de l'ex-Yougoslavie, le sempiternel conflit du Proche-Orient, la montée de l'islamisme radical, les problèmes de frontières, les révoltes des peuples qui subissent des dictatures, la décentralisation des pouvoirs, la dynamique des regroupements sous-régionaux ou la prégnance de la mondialisation. Cette prolifération des zones conflictuelles et de nouveaux enjeux fait qu'aujourd'hui, la géographie politique tente, de plus en plus, de dénouer les nœuds de problématiques politico-spatiales dont la complexité nécessite le regard singulier du géographe.

A partir de ce moment, le regain d'intérêt pour la géopolitique fut tel que les géographies classiques et néo-positivistes furent « accusées d'avoir châté la géographie, en l'expurgeant du politique, sous prétexte de lui assurer on ne sait quelle fallacieuse objectivité scientifique »<sup>33</sup>. Il est vrai que, tout en se référant au matérialisme historique, les chercheurs en géopolitique estiment qu'on ne peut accéder à la compréhension de l'espace, si on ne prend pas en compte les structures sociales et les antagonismes qu'elles génèrent. Pour les tenants de cette approche, la géographie doit dénoncer les mécanismes de domination ou d'asservissement qui aliènent les hommes dans l'espace. Cette géographie sociale a donc également pour objet d'accomplir une œuvre de justice sociale.

Cette approche critique va aboutir à un approfondissement de l'orientation épistémologique de la

géographie. Pour Roger Brunet, chef de file de plusieurs générations de géographes et initiateur des chorèmes, l'espace géographique est une œuvre humaine dont on peut dégager des types dénommés « chorotypes ». La chorématique est à la fois une analyse et une représentation. A l'instar de la géographie théorique, Roger Brunet accorde beaucoup d'importance au systémisme des problématiques humaines ou sociales dans l'espace. L'approche de Roger Brunet consiste à croiser structure et système pour identifier des unités géographiques. Le plaidoyer d'Henri Reymond qui paraphrase Karl Popper, à ce sujet, renforce cette orientation :

*Penser qu'une géographie expérimentale soit possible implique la conviction qu'une théorie de cette discipline doit être construite ; cela implique aussi qu'on se sépare d'abord de l'attitude empirique qui demande d'observer simplement les faits sans formuler d'hypothèses. Or, on sait qu'il n'est guère possible d'observer simplement les faits<sup>34</sup>.*

Mieux encore, on sait que toute société produit un espace organisé sous les formes visibles et matérielles. Mais cet espace ne se réduit évidemment pas au visible. L'espace géographique n'est donc pas l'espace naturel, dès l'instant où on admet que cet espace est produit et organisé par des hommes vivant en société. L'espace géographique est donc par essence sociopolitique : L'Etat, les communautés, l'individu, la famille, les groupes informels, contribuent tous autant qu'ils sont, à façonner l'espace par l'habitat, la mobilité, le travail ou même les croyances.

Or si l'on admet que le lot commun de toutes les sociétés est d'agir dans et avec leur espace et d'en avoir leur propre représentation faite de savoir et de sentiments, l'espace vécu ne peut plus être considéré comme le même pour tous et est de surcroît différent de l'espace perçu. Même les peuples dits démunis ont un sens aigu de leur espace. En plus, selon la position sociale, selon le lieu où l'on se trouve, la perception de l'espace change. Pour Roger Brunet, le travail du géographe consiste donc à étudier à la fois, les espaces concrets et les espaces géographiques. Autrement dit, alors que la géographie classique s'était intéressée surtout aux espaces concrets, il faut préciser que dans la géographie nouvelle, l'espace géographique est

<sup>33</sup> PIERRE GIOLITTO, *Enseigner la géographie à l'école, op.cit.*, p. 32.

<sup>34</sup> HILDEBERT ISNARD, JEAN-BERNARD RACINE, HENRI REYMOND, *Problématiques de la géographie, op.cit.*, p. 164.



aussi celui de l'abstraction et de la conceptualisation. Avec la nouvelle géographie, les chercheurs défendent l'idée selon laquelle l'abstrait n'est ni l'espace mathématique ni l'espace géométrique, ni l'espace physique de la nature ; il est celui des formes et des structures qui ordonne l'espace des sociétés humaines.

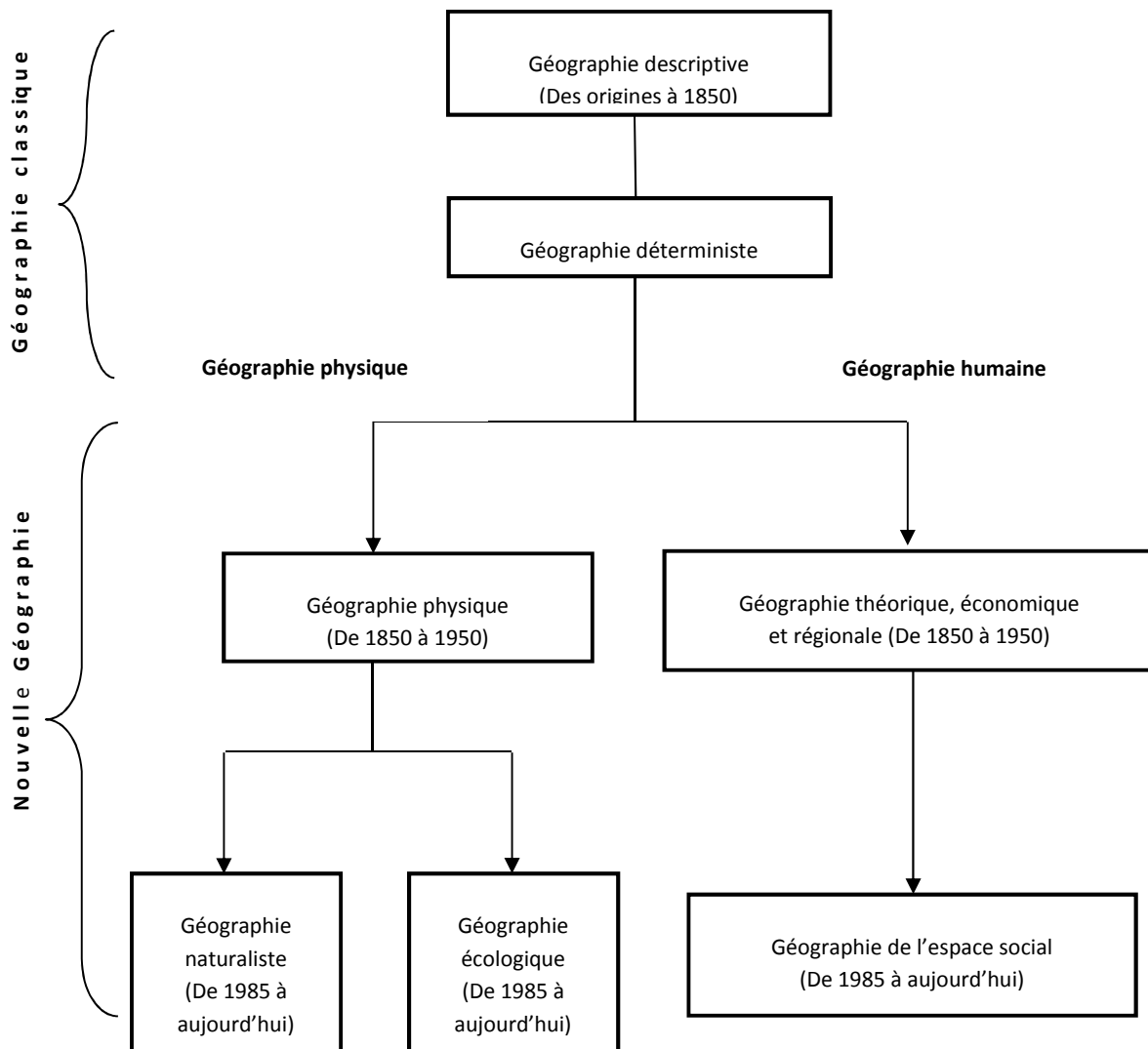
Pour nous résumer, nous pouvons dire que depuis 1985, de plus en plus de chercheurs en géographie humaine placent la géographie au cœur des sciences humaines. Pour eux, ce sont les interactions dialectiques entre le système social et le système spatial qui sont l'objet de la géographie. L'évolution épistémologique de la géographie (voir schéma ci-dessous pour l'évolution complète) s'est faite, selon leurs analyses, sous trois séries d'influences :

1. celle de la théorie des systèmes ;
2. celle de l'élargissement du concept de société ;
3. celle de la sémiologie et de l'étude de la perception de l'espace.

Ici, le concept d'espace social se comprend mieux si l'on admet que la société et l'espace sont dialectiquement liés par des fonctions, dites sociales: fonction de production, fonction d'échange et de consommation, fonction de loisirs, fonction de communication, fonction culturelle, fonction de pratiques sociales, fonction de pouvoir ou fonction symbolique. Naturellement, toutes ces fonctions sont interdépendantes et constituent donc, dans le même temps, une structure dynamique.

Avec cet ancrage social de la géographie, l'éclatement de la communauté des géographes qui est une conséquence de la rupture épistémologique de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, devient effectif. Une séparation s'affirme entre les spécialistes de la géographie humaine, mais en plus deux camps naissent en géographie physique : les uns continuent d'étudier les données naturalistes dans la perspective des sciences naturelles et les autres ont comme axe de réflexion, l'étude des écosystèmes. Au point que dans les années 1960 à 1970, la géographie redécouvre l'écologie sous l'effet des atteintes portées à l'environnement par une urbanisation et une industrialisation outrancières, les pollutions diverses ou les pénuries de matières énergiques et minières. Ainsi, la géo-écologie se propose, de plus en plus, d'étudier les rapports que les sociétés entretiennent avec les milieux et les conséquences de ce rapport dialectique pour la survie de l'ensemble de l'écosystème.

EVOLUTION AXIOLOGIQUE DE LA GEOGRAPHIE



Source : Nding Mukanyi Mbir, GRESHS, ENS, 2012.

## CONCLUSION

La géographie, avant d'être un savoir scientifique, académique, est d'abord une connaissance populaire de l'environnement immédiat ou proche. Les besoins d'une compréhension du monde ont fait qu'au début, l'histoire de la géographie s'est confondue avec celle des explorations. La géographie s'est donc longtemps présentée comme une discipline statique et énumérative, privilégiant la trame du paysage et de la nomenclature.

Mais cette science à la fois physique et humaine, s'est ainsi perfectionnée constamment au cours des millénaires, en élargissant ses champs d'investigation. De science de l'observation et de la description de la nature au service des explorations du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, la géographie dite classique, est devenue, entre les deux guerres mondiales et à cause de la prépondérance de l'activité agricole, une science de l'étude des régions naturelles et des genres de vie.

On le voit, la géographie a changé d'objet et de définition plusieurs fois au cours de son histoire. Ainsi, de science idiographique, elle est devenue une science nomothétique tentant de découvrir les lois de l'organisation humaine de l'espace. Avec la chute du mur de Berlin, la géographie s'est à nouveau intéressée aux imbrications spatiales des faits politiques. La géographie vit donc aujourd'hui la coexistence conflictuelle de plusieurs définitions, interférant tantôt avec les sciences de la nature, tantôt avec les sciences de l'homme, ce qui explique que la géographie physique oscille entre l'autonomie et l'intégration dans le vaste ensemble de la géographie. La nouvelle géographie, parce que science humaine, a, elle, comme centre d'intérêt un espace organisé par une société. Son objet est l'étude des conditions naturelles de la vie humaine et des enjeux sociaux, culturels et politiques des territoires.

De notre étude, il ressort que la géographie évolue constamment<sup>35</sup>. D'où l'importance de cette réflexion de Christian Daudel : « *L'approfondissement de la réflexion épistémologique, porteur d'une meilleure conceptualisation de la discipline, doit être poursuivi* »<sup>36</sup>. Pour l'heure, nous retiendrons comme définition de la géographie que c'est

une science qui étudie le cadre physique ou naturel, l'organisation de l'espace et les interactions entre les sociétés et leurs milieux.

---

<sup>35</sup> ROGER BRUNET, « La géographie », in *Dialogues*, n°44, mars 1995, p. 12.

<sup>36</sup> CHRISTIAN DAUDEL, « La géographie », in *Dialogues*, op. cit., p. 17.

**FIGURE 1 : L'INFLUENCE DU TEMPS SUR L'EVOLUTION AXIOMATIQUE DE LA GEOGRAPHIE**

Géographie classique	Des origines à 1850	Géographie descriptive	Description des milieux et des hommes vivant dans ces milieux	<ul style="list-style-type: none"> <li>- découverte et conquête de nouveaux espaces</li> <li>- l'exploitation des richesses des nouveaux territoires</li> <li>- les projets d'évangélisation</li> <li>- la colonisation</li> </ul>	Une meilleure connaissance du monde	Inductive : observation-description-explication
	De 1850 à 1950	Géographie déterministe	Etude des paysages et des genres de vie : domaine empirique, milieu rural	<ul style="list-style-type: none"> <li>- progrès de la cartographie</li> <li>- progrès des techniques et des sciences</li> <li>- prédominance de l'agriculture</li> </ul>	La recherche de causalités hommes-milieux	Inductive : observation-description-explication
Géographie nouvelle	De 1950 à 1985	Géographie théorique, quantitatif et nomothétique ou positiviste	Etude de l'organisation urbaine et économique d'un espace démarche scientifique <ul style="list-style-type: none"> <li>- industrialisation</li> <li>- urbanisation galopante</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- fin de la seconde guerre mondiale et le rejet des thèses anthropogéographiques, rendues en partie responsables de cette guerre</li> <li>- recherche d'une démarche scientifique</li> <li>- industrialisation</li> <li>- urbanisation galopante</li> </ul>	Enjeux urbains et économiques	Déductive : théorisation-démonstration
	De 1985 à nos jours	Géographie sociale et behavioriste ou idiographique	Science de l'étude de l'écosystème et de l'organisation de l'espace social	<ul style="list-style-type: none"> <li>- mondialisation</li> <li>- la chute du mur de Berlin</li> <li>- la résurgence des conflits identitaires et séparatistes</li> <li>- apparition de nouvelles formes de conflits</li> </ul>	Enjeux sociaux, culturels, économiques et politiques	Dialectique : contradictoire

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

### OUVRAGES

ANTOINE BAILLY, ROBERT FERRAS, DENISE PUMAIN (DIR.), *Encyclopédie de géographie*, Paris, Economica, 1995.

ANTOINE BAILLY ET HUBERT BEGUIN, *Introduction à la géographie humaine*, Paris, Armand Colin, 1998.

CECILE BRAUCOUT-SAHLAS, LAURENT LORIC (DIR.), *Dictionnaire Universel*, Paris, Hacette/Edicef, 2002.

AYMERIC CHAUPRADE ET FRANÇOIS THUAL, *Dictionnaire de géopolitique*, Paris, Ellipses, 1999.

FRANCK DEBIE, *Géographie économique et humaine*, Paris, PUF, 1995.

PIERRE GIOLITTO, *Enseigner la géographie à l'école*, Paris, Hachette Education, 1992.

JEAN GOTTMAN, *La politique des Etats et leur géographie*, Paris, Armand Colin, 1952.

KARL HAUSOFER, *De la géopolitique*, Paris, Fayard, 1986.

HILDEBERT ISNARD, JEAN-BERNARD RACINE, HENRI REYMOND, *Problématiques de la géographie*, Paris, PUF, 1981.

RICHARD KLEINSCHMAGER, *Eléments de géographie politique*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1993.

YVES LACOSTE (dir.), *Dictionnaire de géopolitique*, Paris, Flammarion, 1993.

ISABELLE GENEAU DE LAMARLIERE, JEAN-FRANÇOIS STASZAK, *Principes de géographie économique*, Paris, Bréal, 2000.

FRIEDRICH RATZEL, *Géographie politique*, Paris, Economica, 1988.

JACQUES SCHEIBLING, *Qu'est-ce que la géographie ?*, Paris, Hachette Supérieur, 1998.

### REVUES

J. DAVID, « Représentations spatiales et recherches didactiques », in *Bulletin de l'association des géographes français*, septembre 1997, p. 246-250.

*Dialogues*, « La géographie », n° 44, mars 1995.

PIERRE GEORGES, « Difficultés et incertitudes de la géographie », in *Annales de géographie*, n° 467, 1976, p. 81-93.

JEAN PIERRE GUERIN, « Géographie et représentation », in *Représenter l'espace*, Paris, Anthropos-Economica, 1989, p. 3-10.

YVES LACOSTE, « La géopolitique c'est la géographie plus la démocratie », in *Croissance*, n° 366, Décembre 1993, p. 40-42.

ANDRE-LOUIS SANGUIN, « La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre », in *Cahiers de géographie du Québec*, vol 27, n° 72, décembre 1983, p. 467-474.

LUCIEN TIRONE, MICHELE JOANNON, « Pour une approche didactique de la géographie », in *Méditerranée*, Hors-série, Marseille, Institut de géographie de l'université d'Aix-Marseille, 1994.

# CRITIQUE TRANSCULTURELLE DANS LE ROMAN AFRICAIN FRANCOPHONE: ASPECTS ET PERSPECTIVES D'UNE THEORIE

ADAMA COULIBALY

Université de Cocody-Abidjan  
République de Côte d'Ivoire

## RESUME

*Quels sont les contours théoriques d'une transculturalité critique et quelles perspectives ouvre-t-elle pour la critique littéraire africaine? Cet article interroge les fondements théoriques et les perspectives qu'ouvre la critique transculturelle qui traverse le champ critique du roman africain depuis peut-être Les nouvelles écritures africaines (L'Harmattan, 1986) de Sewanou Dabla. Au-delà de ce texte fondamental pour une distinction entre des générations d'écrivains africains, une critique émergente propose, de façon plus consciente, le prolongement et la formalisation plus systématique d'une critique transculturelle dont le chef de file semble être Josias Semujanga. Et en 2004, un numéro spécial de Tangence consacré aux "formes transculturelles du roman francophone" a peut-être consacré définitivement l'existence de cette critique qui convoque la culture comme « étalon critique ».*

*Cette contribution, théorique, rappelle les traits définitoires de cette nouvelle critique, notamment telle qu'elle se déploie dans les travaux de Semujanga et autres, les perspectives qu'elle ouvre mais peut-être aussi, les problèmes que ne manque pas de susciter un positionnement de la culture comme noyau critique textuel.*

## ABSTRACT

*What are the theoretical outlines of a transcultural criticism and its perspectives ahead for the African literary novels criticism? This paper questions the theoretical foundations and the perspectives ahead for the transcultural criticism which has been dominating the critical field of the African novel probably since Sewanou Dabla's Les nouvelles écritures africaines (Harmattan, 1986). Beyond this seminal work, helpful in singling out among generations of African writers, an emerging criticism propounds, more consciously, the systematic development and formalization of a transcultural criticism whose leading figure seems to be Josias Semujanga. The special issue of Tangence in 2004, devoted the "transcultural forms of the francophone novel" may be legitimated the existence of this criticism that views cultural as "critical yard stick".*

*The present theoretical contribution recalls the distinctive features of this new criticism precisely as it appears in the Work of Josias Semujanga and others, the perspectives ahead but perhaps the inevitable problems engendered by a method that views culture as quintessential textual criticism.*

**Mots clés :** Critique, culture, transculturalité, roman africain postcolonial, mobilité.

**Key words:** criticism, culture, transculturality, African novel postco.

**L**es nouvelles écritures africaines<sup>37</sup> de Sewanou Dabla marque un tournant dans la critique du roman africain. Ce texte propose une démarche qui se permet des rapprochements entre l'écriture de Sony Labou Tansi et celle de Marquez. Ainsi, « *La vie et demie* apparaît bien comme une suite « d'agrammaticalités » qui laissent transparaître souvent *Cent ans de solitude* et *l'Automne du patriarche* »<sup>38</sup>. Et DABLA justifie le rapprochement entre les deux auteurs à partir d'éléments textuels et thématiques parmi lesquels "le réalisme magique, dominante des écritures de l'Amérique latine". L'intérêt de la démarche est moins dans un postulat de l'inexistence d'un réalisme magique africain que dans la hardiesse de l'ouverture à une culture de l'altérité. La portée heuristique d'une telle lecture relève de la critique transculturelle cependant que le prolongement de l'analyse de Dabla dans une problématique du « copiage » ou du « collage » fausse

---

<sup>37</sup> SEWANOU DABLA, *Les nouvelles écritures africaines, les romanciers de la seconde génération*, Paris, L'Harmattan, 1986.

<sup>38</sup> *Les nouvelles écritures africaines, les romanciers de la seconde génération, op. cit.*, p. 227.

la portée de ce qui aurait pu être une approche nouvelle et dans l'air du temps.

En 1999, la publication de *Dynamique des genres dans le roman africain*<sup>39</sup> par Josias Semujanga franchit un pas avec le sous-titre explicite de ses enjeux (*éléments de poétique transculturelle*), et dès les propos introductifs, il pose la nécessité de « penser l'écriture littéraire comme un phénomène transculturel ». En 2004, la publication d'un numéro spécial de la revue *Tangence* portant sur "les formes transculturelles du roman francophone" fait aussi une bonne place au roman africain et, nous même, dans l'analyse d'un postmodernisme littéraire du roman africain postcolonial<sup>40</sup>, faisons de l'appareillage

---

<sup>39</sup> JOSIAS SEMUJANGA, *Dynamique des genres dans le roman africain : éléments de poétique transculturelle*, Paris, L'Harmattan, 1999.

<sup>40</sup> ADAMA COULIBALY, *Le postmodernisme et sa pratique dans la création romanesque de quelques écrivains d'Afrique noire francophone*, Thèse de Doctorat d'État, Université de Cocody Abidjan, UFR LLC, Lettres modernes, Mai 2007. Cette étude a été menée à partir de quatre appareillages conceptuels : « L'incrédulité des métarécits » de Jean-François Lyotard, « l'impureté » de Guy Scarpetta, « le simulacre » de Jean Baudrillard et « la transculturalité

conceptuel de la transculture (tel qu'élaboré par les travaux de Semujanga) un outil de base pour lire le roman africain contemporain.

De toute évidence, un nouveau paradigme est en train de se former dans le champ critique africain et si la notion de critique transculturelle a connu des fortunes diverses ailleurs, il convient de l'interroger dans ses fondements, ses contours et ses motivations et ses enjeux dans le contexte spécifique de la littérature africaine. En effet, quel contenu cognitif conférer à la notion ? Comment la comprendre dans le roman africain ? Quelle en est l'opérationnalité et quel éclairage jette-t-elle sur la compréhension de ce roman. En d'autres termes, quel défi pratique et épistémologique introduit-elle ?

De la sorte, cette contribution n'est pas un catalogue de prescriptions critiques (elle évite le schéma du « bourreau qui condamne »<sup>41</sup>) mais bien une démarche descriptive et synthétique de ce qu'est une critique transculturelle du roman africain. Elle s'inscrit dans la tendance générale de l'accession des discours critiques au rang d'objet d'étude : « À courte vue, tout semble entériner cette élection : disparition de l'autorité de dogmes de plus en plus décanonisés, ironisés et recatégorisés comme simples positions de discours ; attention accrue accordée au « sujet », qui a déplacé les analyses depuis les énoncés jusqu'aux instances d'énonciation ; apparition, dans le champ sociologique, de notions telle l'institution, qui dévoilent l'action des instances de formalisation sur les objets formalisés ; plus globalement, avènement de postures postmodernes qui ont aboli la distance rassurante qui détachait les discours savants des discours esthétiques. Sans oublier le narcissisme d'une

*critique éblouie par sa propre image qu'elle reconstruit »*<sup>42</sup>.

L'extrême jeunesse du champ ainsi délimité conduit à poser le regard sur un corpus critique relativement restreint (essentiellement les travaux de Semujanga) mais riche et plein de promesses qui peut-être n'échappe pas aux limites de la lecture d'un « stade du miroir » de la critique africaine. Au demeurant, le postulat de base de cette communication est l'existence d'une critique transculturelle qui s'inscrit bien dans une rupture épistémologique importante et qui accompagne les œuvres de la deuxième génération.

### 1. HISTORIQUE DU TRANSCULTUREL

Les fondements de la notion de « transculture » chez Fernando Ortiz ou ses balbutiements au Québec sont liés au milieu médical, notamment celui de la psychiatrie. Ainsi si une archéologie du mot le fait remonter jusqu'à 1936 dans le débat entre Fernando Ortiz et Malinowski, (Ortiz aurait utilisé ce mot dans *Contrapunteo*), cette prégnance de l'univers médical apparaît chez Nepveu qui rappelle le premier usage en 1952 au Québec dans la revue scientifique *Transculturality Psychiatry Research Review*, où l'on se demandait si la transculture est une maladie. « C'est d'abord un Cubain, Fernando Ortiz, qui a proposé ce concept [...] pour décrire le métissage particulièrement propre à la culture de Cuba. [...] La transculture est un ensemble de transmutations constantes : elle est créatrice et jamais achevée. Elle est toujours un processus dans lequel on donne quelque chose en même temps qu'on reçoit »<sup>43</sup>.

L'on est dans le débat identitaire, dans le débat culturel. Dans cet article de Pierre Nepveu, désormais devenu un passage obligé de l'archéologie du

---

critique » telle que conceptualisée par Josias Semujanga dans *Dynamique des genres dans le roman africain*.

<sup>41</sup> Expression pour caractériser le statut législatif et prescriptif d'une critique qui juge au lieu d'analyser le fonctionnement textuel.

---

<sup>42</sup>Propos liminaire de Nicole Fortin, « Paradigmes critiques », in *Tangence*, n° 51, mai 1996, p. 5.

<sup>43</sup> Cf. PIERRE NEPVEU, « Qu'est-ce que la Transculture ? », *Paragraphes*, 2, Département d'Études Françaises, Montréal, 1989, p. 17-18.



transculturel littéraire, celui-ci rappelle des points importants du texte *Territoire imaginaire de la culture* de Morin Michel et Claude Bertrand où la culture est posée comme une intransquillité essentielle : « *Le refus de toute appropriation de la culture à l'intérieur d'une identité et d'un territoire réel, et la conviction que toute culture se définit d'abord par sa capacité d'auto-altération, de dépaysement, de migration. La culture, c'est l'expérience même de la rupture et de l'indétermination : elle n'est pas un lieu, elle est un processus infini, inachevable, de liaisons à même une série tout aussi infinie de ruptures* »<sup>44</sup>.

Dans les limites de ce transculturel littéraire, Semujanga, critique littéraire et africaniste, emprunte le concept au contexte québécois où la richesse du débat de la notion a été rendue par la revue *Vice-versa*. En effet, avec ses articles « Rhétorique de la critique africaine »<sup>45</sup> ou « De l'africanité à la transculturalité »<sup>46</sup> ou même dans une synthèse sur l'essai autour du roman africain<sup>47</sup>, les travaux de Semujanga retracent la question de la remise en cause d'une certaine approche de la culture et de la critique qui ont façonné la lecture du roman africain. Entre une phase de critique afro-centriste (avec un discours agonique) et une autre euro-centriste<sup>48</sup> (avec un

discours agonique et cognitif) qui, tous deux, en définitive, constituent la culture africaine en bloc homogène identifiable sans risque, il propose « une poétique nouvelle du roman africain », liée à la critique scientifique.

La sémantique d'une critique euro-centriste étant claire, focalisons le propos sur l'africanité, comme mise au jour des *topoï* africains de ce roman. Synchroniquement, son postulat de base se cristallise autour d'une sociologie de la littérature africaine (Charles Larson) ou d'une anthropologie, d'une étude ethnologique du roman africain. Des travaux importants comme ceux de Janheinz Jahn et de Mohamadou Kane articulent cette africanité ou cette origine africaine du roman. Pour Janheinz Jahn, la critique africaine doit mettre en évidence l'originalité des textes africains à travers les *topoï* typiquement africains (*agisymbiens*) de ces textes. *Roman africain et Tradition* de Kane prospère dans cette voie, et son article « Les formes traditionnelles du roman africain »<sup>49</sup> affirme tout le tribut du roman africain dont « l'originalité doit être cherchée plus particulièrement dans ses rapports avec les formes de la littérature orale de l'Afrique noire »<sup>50</sup>. Et répondant aux critiques de Victor P. Bol<sup>51</sup> à propos d'une

<sup>44</sup> MICHEL MORIN, CLAUDE BERTRAND cités par Pierre Nepveu, « Qu'est-ce que la transculture? », *Paragraphes 2*, Université de Montréal, Département des Études françaises, 1989, p. 19.

<sup>45</sup> JOSIAS SEMUJANGA, « Rhétorique de la critique littéraire africaine », *Tangence* n° 51, « Paradigmes critiques », mai 1996, p. 81-97.

<sup>46</sup> JOSIAS SEMUJANGA, « De l'africanité à la transculturalité », *Études françaises*, vol. 37, n° 2, 2001, p. 133-156.

<sup>47</sup> JOSIAS SEMUJANGA, *Introduction aux littératures francophones*, Sous la dir. de Christiane N'diaye, Montréal, PUM, 2004. Lire le chapitre « L'essai », p. 119-137.

<sup>48</sup> Analysant cette critique, Amadou Koné estime qu'elle convoque surtout sur la tardive apparition du roman dans la création littéraire africaine et la question de l'écriture que les Africains ont empruntée aux puissances colonisatrices. Cf. Amadou Koné : « Les problèmes de l'origine du roman africain et leurs rapports avec la critique », *Littérature et méthodologie*, Abidjan, CEDA, 1984, p. 9-15 ; p. 11-12. Pour Amadou Koné, la thèse de Lilyan Kesteloot (1963) insiste essentiellement sur la grande influence des auteurs européens (les écrivains français de

tendance réaliste comme Zola, Balzac et autres), russes, américains qui constituent comme les ancêtres littéraires des premiers écrivains d'Afrique noire. Cf. Amadou Koné : *Du récit oral au roman*, Abidjan, CEDA, 1985, p.14.

<sup>49</sup> MOHAMADOU KANE, « Sur les "formes traditionnelles" du roman africain », *Revue de Littérature comparée*, Tome XLVIII, 1974, n° 3 et 4, Paris, Librairie Didier, p. 536-568.

<sup>50</sup> « Sur les « formes traditionnelles » du roman africain », p. 536.

<sup>51</sup> Dans cet article Bol affirme une simplicité et une certaine candeur de l'écriture romanesque africaine, une écriture où l'intrigue est tenue, le récit sans aménagement de suspense, les personnages sans épaisseur psychologique. Cf. Victor P. Bol : « Les formes du roman africain », *Actes du Colloque sur la littérature africaine*, Dakar, 1963, Faculté de Lettres, revue de la Faculté de Lettres n° 14, 1965. Nous rappelons cet exemple non par un souci d'adhésion aux points de vue exprimés mais surtout pour cerner, dans la réponse apportée la spécificité de la position de Kane.

simplicité du roman africain, Kane rappelle qu'un tel constat est bien la preuve de sa méconnaissance de la littérature sinon il eût compris ce qui relève de l'évidence : « *Le romancier crée son œuvre dans l'esprit même du récit oral, dont il reprend les techniques et les recettes [...]. Le romancier africain fait passer dans l'écriture les ressources des conteurs et créateurs du monde traditionnel...* »<sup>52</sup> Et Kane n'omet pas de souligner la complexité de la mission du roman qui doit, à la fois, constituer un héritage de la littérature traditionnelle pour une meilleure intégration de l'individu dans le paradoxe d'un engagement littéraire qui signifie conservatisme...

D'inspiration très négritudienne et donc très essentialiste, à la recherche d'une source endogène de la critique, Semujanga relève que l'africanité s'est donc développée en tant que réaction identitaire (contre-discours ou contre-critique), plaçant d'emblée l'idéologie au cœur de la critique. En effet, l'africanité projette « une vision téléologique et essentialiste dont l'aspect pratique débouche sur la valorisation des cultures et civilisation du monde noir. »<sup>53</sup> Les travaux d'Amadou Koné<sup>54</sup> peuvent constituer une sortie de l'essentialisme critique et un pas décisif vers le transculturel.

En installant l'écriture (et sa perspective individualiste dans le roman) au centre de sa critique, Amadou Koné marque une nuance importante pour le débat avec *Du récit oral au roman*. Il estime qu'il est moins question de dire la tradition que de mettre en forme une « pensée personnelle » où le substrat

culturel de l'oralité peut affleurer. C'est pourquoi à partir d'un type aussi codé que le roman historique Koné peut conclure que les écritures nouvelles sont dans « *la ligne des transformations du récit héroïque traditionnel* »<sup>55</sup>. Les romans historiques apparaissent comme « *une transition entre le récit traditionnel simplement traduit et le véritable roman, imaginé ou inventé par un individu, mais conservant toujours des structures apparentées à celles du récit traditionnel* ».<sup>56</sup>

Ce détour appelle les remarques suivantes : une critique transculturelle du roman africain repose au moins sur deux postulats de base : un affaïssement historique dans la démarche critique et une délocalisation du centre d'intérêt. Elle est moins une théorie des influences que le constat d'une circulation des valeurs culturelles et esthétiques. D'où la notion de « macrosémiotique internationale » dont le critique parle, et qui, comme discours du contemporain, caractérise la mobilité des flux globaux. L'enjeu d'une telle affirmation est bien le décentrement d'une critique qui se détourne de plus en plus du local, du national pour une lecture, « une sorte de butinage ignorant les frontières arbitraires de la culture dite nationale ou des genres artistiques »<sup>57</sup>. Joseph Paré aussi aboutit à la nécessité de la réévaluation méthodologique « *commandée par le caractère hybride [du roman africain] qui oscille entre deux traditions littéraires* »<sup>58</sup>.

Par ce bout, la critique, comme la production romanesque d'ailleurs, s'inscrit dans un dépassement de l'État et d'une investigation à la recherche des sources de la création.

<sup>52</sup> MOHAMADOU KANE, « Les paradoxes du roman africain », in *Présence africaine*, n° 139, Paris, L'Harmattan, 1986, p. 79.

<sup>53</sup> JOSIAS SEMUJANGA, « De l'africanité à la transculturalité, Eléments d'une critique littéraire dépolitisée », *op. cit.*, p. 135.

<sup>54</sup> Citons surtout Amadou Koné : « Les problèmes de l'origine du roman africain et leurs rapports avec la critique », in *Littérature et méthodologie*, Abidjan, CEDA, 1984, p. 9-15 ; Amadou Koné : *Du récit oral au roman*, Abidjan, CEDA, 1985.

<sup>55</sup> AMADOU KONE, *Du récit oral au roman*, *op. cit.*, p. 66.

<sup>56</sup> AMADOU KONE, *Du récit oral au roman*, *ibidem*.

<sup>57</sup> JOSIAS SEMUJANGA, *Dynamique des genres dans le roman africain : éléments de poétique transculturelle*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 8.

<sup>58</sup> JOSEPH PARE, *Ecritures et discours dans le roman africain francophone post-colonial*, Ouagadougou, Editions Kraal, 1997, p. 6.

## 2. LE PARADIGME DU TRANS DANS LA CRITIQUE LITTÉRAIRE AFRICAINE

Le transculturel n'est point à confondre avec le multiculturel compris comme un « chacun a sa culture ». L'un des points majeurs de cette nouvelle critique se trouve dans une interrogation, une lecture claire du paradigme du « Trans ». GERARD GENETTE livre les mouvements entre les textes sous cinq types de mobilité appelés génériquement l'architextualité, l'intertextualité, l'hypertextualité, la métatextualité et la paratextualité<sup>59</sup>. Chez G. Genette et M. RIFATERRE notamment, il s'agit de trouver les traits de la littérarité. La perspective transculturelle, quoique sensible à une telle démarche, postule surtout un décentrement du textuel vers le culturel (plus ouvert même que le discursif qu'un Marc Angenot propose) et plus encore une mobilité culturelle qui féconde le texte à la fois comme expression d'une circulation des valeurs et des motifs et acceptation d'une crise même de la notion de culture. La compréhension de l'œuvre comme création littéraire se situe dans cette tension. Aussi, serait-il simpliste voire réducteur de penser que transculturel est une simple forme achevée de l'intertextualité<sup>60</sup>.

<sup>59</sup> GERARD GENETTE, *Palimpsestes, La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982.

<sup>60</sup> Pour une telle lecture de la critique transculturelle, l'on lira un article comme « De l'intertextualité à la Transculturalité ». Cf. François Traoré Bruno, article à paraître dans *En-Quête*, n°17, Université de Cocody-Abidjan, 2007, p. 66-90. Ce numéro porte sur la problématique du passage de l'intertextualité à la transculturalité. Ainsi, un travail majeur comme *Les procédés de la création dans l'œuvre de Sony Labou Tansi*<sup>60</sup>, avec son sous-titre « Système des interactions dans l'écriture », semble encore timide dans une formalisation de la dynamique transculturelle mais s'inscrit bien dans les théories intertextuelles. (Anatole Mbanga, *Les procédés de la création dans l'œuvre de Sony Labou Tansi, systèmes d'interactions dans l'écriture*, Paris, L'Harmattan, 1996.)

Comme le souligne la racine latine du mot *trans* : « La critique transculturelle est [...] la méthode d'analyse qui vise à montrer comment une œuvre dévoile la culture de « soi » et de « l'Autre » par des coupes transversales sur les genres artistiques et littéraires. Elle étudie les relations qu'une œuvre particulière établit avec la macro-sémiotique internationale, trop riche et trop variée pour être envisagée dans le seul cadre national. <sup>61</sup>

Le sens du paradigme *trans* (« à travers », « de part en part », « au-delà de ») conduit vers les fondements même du postmoderne littéraire... Le « Trans » n'est pas une transcendance, comme la recherche d'une valeur supérieure à retrouver, une ontologie à mettre à nu ou à atteindre, mais un au-delà de la transtextualité genettienne qui recouvre toutes les formes de relations manifestes ou secrètes entre des textes. Sous cet angle, la transtextualité permet surtout de caractériser les mouvements de textes vers d'autres textes (dans son sens large de *tissu*), elle est surtout une tentative de formalisation, de discrimination entre les types de relation entre des textes.

La critique transculturelle, notamment celle qui se décline à partir du roman africain francophone, autorise à une lecture qui dépasse les simples liens entre textes, un véritable butinage avec des enjeux qui vont au-delà. La métaphore du butinage situe la critique dans une prise en compte d'un réseau ou d'un *réseautage* (conscient ou inconscient de l'auteur) qui est à la base de la création littéraire. À l'image du sage (Hampaté Ba), qui lie la beauté du tapis à « la variété de ses couleurs », la critique transculturelle fonde l'esthétique, la poétique du roman sur un effet des stratégies discursives, sur une discursivité de la diversité, de la variété des matériaux culturels, littéraires, artistiques dans le texte. Ainsi les notions de polymorphisme, de polygénéricité, de polyphonie,

<sup>61</sup> JOSIAS SEMUJANGA, « De l'africanité à la transculturalité », *Études françaises*, vol. 37, n° 2, 2001, p. 144.

du foisonnement, de décroissement, d'ouverture et d'impureté, etc., font le lit de cette critique dans le roman africain.

L'investigation appelle une pluralité de voies : une voie tropologique pure ; une lecture du transculturel comme effet de fragmentation (qui fonctionne comme une figuration métonymique), une voie analytique du flux et du reflux mémorielle, sans oublier que nous sommes à l'ère de la mobilité, de la transativité dans l'écriture. Par exemple, Dans *les formes transculturelles*, trois niveaux d'analyse complémentaires importants de la dynamique transculturelle sont soulignés par trois articles<sup>62</sup>. Un niveau historique, un niveau tropologique et un niveau de la fragmentation. Semujanga<sup>63</sup> analyse la circulation des valeurs, la question des réminiscences à partir d'une mise en relief mémoriel comme conjuration de l'oubli historique: une mémoire transculturelle profondément ancrée dans l'histoire dont elle traverse allègrement les frontières de-çà de-là. Dans le contexte africain, cela est important car il s'agit d'une mémoire « *qui tout en manifestant inlassablement la hantise de la colonisation tente de dépasser le piège du jeu du miroir qui s'abîme dans l'altérité indépassable* »<sup>64</sup>.

Une métaphore très originale d'une critique transculturelle serait une analyse très pragmatique des « figures et des spectres » telle que l'envisage

Justin Bisanswa dans son article<sup>65</sup>. Au-delà de cette « interrogation « des petits trucs » de fabrication du roman africain »<sup>66</sup> qu'il opère, c'est la portée de l'approche tropologique<sup>67</sup> (métonymie, allégorie ou allusion) de ces mouvements de va et vient qu'il propose qui retient l'attention.

Selom Gbanou propose le « fragmentaire dans le roman francophone africain »<sup>68</sup> en tant qu'une de ses formes transculturelles. L'analyse du fragment requiert une mise en relief, un isolement d'un segment perçu comme structure signifiante : avec sa transativité, sa mobilité. Ce niveau sémiologique situe déjà l'analyse à l'avant de l'intertextualité. Selom caractérise ce phénomène en parlant de « technique vingtiémiste de collage, de *cut up* », (que l'on peut compléter avec l'échantillonnage, le *sampling* de W. Burroughs et autres) dont l'effet serait l'inscription de ce roman dans « une convergence esthétique avec l'époque postmoderne du chaos, du désordre, de l'éternel recommencement »<sup>69</sup>. De l'analyse de son corpus, des expressions symptomatiques de « roman du melting pot typographique et événementiel »<sup>70</sup>, « mouvement de zapping », « l'art du roman en clips » permettent au critique de postuler le fragmentaire comme « *reflet de l'individu délocalisé, dépersonnalisé et désespéré qui cherche [ses] rêves, souvenirs [ : ]*

<sup>62</sup> Il s'agit de « La mémoire transculturelle comme fondement du Sujet africain chez Mudimbé et Ngal », p.15-39 de Josias Semujanga; « Figures et spectres », p. 63-82 de Justin Bisanswa et « Le fragmentaire dans le roman francophone africain », p. 83-105 de Selom Komlan Gbanou.

<sup>63</sup> JOSIAS SEMUJANGA, « La mémoire transculturelle comme fondement du Sujet africain chez Mudimbé et Ngal », *Tangence*, n° 75, été 2004, Rimouski, Presses de l'Université du Québec, p. 15-39.

<sup>64</sup> JOSIAS SEMUJANGA, « La mémoire transculturelle comme fondement du Sujet africain. », *op. cit.*, p. 19

<sup>65</sup> JUSTIN BISANSWA, « Figures et spectres », *in Tangence*, n° 75, été 2004, Rimouski, Presses de l'Université du Québec, p. 63-82.

<sup>66</sup> JUSTIN BISANSWA, « Figures et spectres », *Tangence*, n° 75, *op. cit.*, p. 64.

<sup>67</sup> Nous choisissons de parler de tropes pour mettre l'accent sur une analyse de fonctionnement plutôt que de parler de rhétorique qui insisterait sur les résultats.

<sup>68</sup> KOMLAN SELOM GBANOU, « Le fragmentaire dans le roman francophone africain », *in Tangence*, n° 75, *op. cit.*, p. 83-105.

<sup>69</sup> KOMLAN SELOM GBANOU, « Le fragmentaire dans le roman francophone africain », *op. cit.*, p. 84.

<sup>70</sup> *Ibidem*, p. 93.

*altérité de soi et angoisse identitaire, exigences d'un nouvel horizon d'attente* »<sup>71</sup>.

Ces trois modalités de saisie du transculturel critique (mémoriel, topologique et du fragmentaire) soulignent la souplesse de la méthode et la variabilité des angles d'attaque du texte. Modalisation de la liquidité spatiale, théorie de la déspatialisation et expliquant le nouveau sujet africain, la critique transculturelle interroge la création romanesque dans ses manifestations, dans « l'incongruité » de certaines présences. Plus de nature sémiologique et dynamique, le paradigme du *Trans* est la prise en compte d'une « révolution pacifique de déstructuration qui brouille l'identité africaine des textes qui fait éclater les frontières des genres »<sup>72</sup>. Ses objets culturels, ses discours qui migrent (ou qui sont convoqués par un auteur) vers un texte sont dans une nouvelle dynamique de la création. Dans l'article consacré à Ngal et Mudimbé, Semujanga résume bien l'écriture transculturelle : « *L'écriture surgit au moment de la traversée simultanée de plusieurs cultures, la transculture devenant [...] un lieu neutre ou sont convoquées diverses représentations du monde* »<sup>73</sup>. Copier, réutiliser, recycler, dans la transculture, n'est pas voler. Un tel postulat épouse les contours d'un discours du contemporain fondé sur la « mort de l'innocence ».

### 3. LA CRITIQUE TRANSCULTURELLE COMME UNE LECTURE DE LA MOBILITE CULTURELLE

Des travaux anthropologiques érudits ont formalisé des nomenclatures de mouvements des flux

migratoires. Citons seulement ceux d'Appadurai<sup>74</sup>, de Nestor Canclini<sup>75</sup> et Walter Moser<sup>76</sup> et, citant les

---

<sup>74</sup> Il distingue cinq champs d'analyse (ou d'observation) de ces mouvements de transferts, d'échanges (les *ethnoscapes*, les *technoscapes*, les *financescapes*, les *médiascapes*, les *idéoscapes*). Dans cette nomenclature, les *médiascapes* apparaissent comme les relais des quatre autres champs d'analyse. « Les *médiascapes*, ce sont à la fois la distribution des moyens électroniques de produire et de disséminer de l'information (journaux, magazines, chaînes de télévisions et studios cinématographiques) désormais accessible à un nombre croissant d'intérêts publics et privés à travers le monde, et les images du monde créées par les médias ». Arjun Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2001, [1996], p. 71.

<sup>75</sup> Selon Patrick Imbert, Nestor Canclini aussi dans *La globalización imaginada* livre quatre types de relation liés au déplacement : « 1. Les relations primaires directes entre les personnes ; 2. les relations secondaires établies par les fonctions et les rôles joués dans la vie sociale ; 3. les relations tertiaires médiatisées par les technologies et les grandes organisations et 4. les relations quaternaires reposant sur l'espionnage, les archives et la surveillance ». Patrick Imbert, *Trajectoires culturelles transaméricaines*, Ottawa, Les Presses de l'université d'Ottawa, 2004, p. 69-70.

<sup>76</sup> La Chaire de recherche du Canada en transferts culturels et littéraires conduit des recherches, de façon plus systématique, sur cette question des transferts dans le contexte de la globalisation. Pour une analyse des objets en mouvement, Walter MOSER propose une approche descriptive des objets en transit, une pragmatique de l'axiologie de leur production de sens et de signification et la prise en compte du défi épistémologique (à la fois par rapport à la reconnaissance de l'objet à analyser et à la question de la contemporanéité de la lecture) que ces transferts engendrent. L'analyse du mouvement des objets bénéficie ainsi d'une terminologie proche des catégories d'Arjun Appadurai. La *locomotion* caractérise ainsi les types de déplacement, la question des voyages et leurs implications sur des éléments comme la langue, la citoyenneté, l'identité etc. ; la *mediamotion* prend en compte la médiologie et l'impact des médias dans la

---

<sup>71</sup> *Idem*, p. 105.

<sup>72</sup> « Le fragmentaire dans le roman francophone africain », *Idem*, p. 85.

<sup>73</sup> JOSIAS SEMUJANGA, « La mémoire transculturelle comme fondement du Sujet africain chez Mudimbé et Ngal », *Tangence* n° 75, Été 2004, Rimouski, Presses de l'Université du Québec, p. 15-39, p. 15.

propos de Zygmunt Baumann pour qui « Le temps n'est plus la mesure d'une conquête progressive de l'espace ; l'espace n'est plus un obstacle, puisque les médias permettent son franchissement instantané »<sup>77</sup>, Walter Moser conclut que ce qui est en train de changer, c'est la relation espaces / temps. De façon générale, ces travaux formalisent la mobilité des objets culturels et jettent un éclairage sur le paradigme de la représentation de l'objet qui la situent au cœur de la réflexion sur le postmodernisme. Parce que « *les groupes migrent, se rassemblent dans des lieux nouveaux, reconstruisent leur histoire et reconfigurent leur projet ethnique* »<sup>78</sup>, par exemple, la saisie de l'*Ethnoscape* comme ce lieu du nouveau projet ethnique, la forme de ce fondu enchaîné, cet espace fuyant, non localisé, bref, ce « paysage imaginaire », « *sur la vaste étendue duquel [le paysage] sont dispersées des identités déplacées, recomposées, inventées* »<sup>79</sup> permet d'analyser la recomposition identitaire, ethnique et autres dans leur dynamisme.

Ces outils conceptuels, en tant qu'ils facilitent une analyse et une lecture de la performance de la mobilité des éléments culturels et l'axiologisation, sont pertinents pour analyser et traduire nombre d'effets de la mobilité actuelle des objets et, à l'occasion, peuvent être de formidables outils d'analyse textuelle. Ainsi, au-delà de leur crédit

---

formation des identités nouvelles ; l'*artmotion* est l'expérience esthétique qui s'inscrit dans la grande mobilité de la culture contemporaine.

<sup>77</sup> Propos de Zygmunt Baumann cités par Walter Moser

« *La culture en transit. Locomotion, Médiamotion, Artmotion* » p. 7. Site :

<http://www.sciencesociales.uottawa.ca/transferts/>, p. 7.

<sup>78</sup> *Après le colonialisme, op. cit.*, p. 89.

<sup>79</sup> PASCAL GIN, « Imaginaires du territoire et paysages ethniques : l'*ethnoscape* et ses aménagements culturels », colloque international « Au-delà des études de cas – Qu'avons-nous appris sur l'ethnicité et la politique ? », Université d'Ottawa, le 2 octobre 2004, polycopie, p. 1.

cognitif, ils fournissent des outils évaluatifs d'une lecture pragmatique des textes dans deux directions : à l'endroit d'une *ethnoscopia* (paysage ethnique) dans son sens le plus large (comme la vie des peuples avec la possibilité de l'ébauche d'une théorie des imaginaires en mouvement) et en direction des médias. Ainsi, à titre indicatif, la critique transculturelle pourrait prospecter et prospérer dans une analyse des objets culturels et dans une problématique de l'intermédialité dans le roman africain postcolonial<sup>80</sup>.

Semujanga livre le mouvement analytique transculturel en deux étapes: *un procès esthétique* regroupant les phases et les modalités d'intégration d'un segment culturel et un *procès axiologique*<sup>81</sup> où l'on interroge les motivations de la convocation et de l'intégration dudit segment. Dans les travaux cités, on retrouve chez Moser Walter, par exemple, le mouvement analytique en trois points :

1. Une phase descriptive consistant en une phénoménographie (mot qu'il emprunte à M. Maffesoli) de la mobilité, c'est-à-dire un repérage du noyau culturel et son identification (ses origines) avec les éventuelles modifications et altérations subies par ce modèle et les modalités de son intégration dans le récit ;
2. une dimension axiologique de la motivation de cette convocation ;
3. une troisième phase qui serait celle du défi épistémologique consacrée à l'analyse du « pur mouvement, passe, transition, « en

---

<sup>80</sup> L'analyse ne manquera pas d'être fructueuse, des oeuvres comme *Le récit du cirque*, Paris, Buchet/Chastel, 1975, de Alioum Fantouré à des textes plus récents comme *Cinéma*, Paris, Seuil, 1997, de Tierno Monémbo ou *African psycho*, Paris, Le Serpent à plumes 2003, d'Alain Mabanckou.

<sup>81</sup> JOSIAS SEMUJANGA, *Dynamique des genres dans le roman africain, op. cit.*, p. 31.

transit » au sens fort du terme »<sup>82</sup> et surtout au rapport de l'objet en transit au quotidien, convaincu que « face au contemporain, les garanties et les certitudes épistémiques ne tiennent plus »<sup>83</sup>.

Le contexte de cette contribution ne permettant pas de développer ces points, soulignons toutefois que nous avons adapté certaines de ces formes à une critique transculturelle du nouveau roman africain. Un auteur comme Tierno Monenembo use de *l'awalé* comme véritable stratégie discursive dans *Un attiéké pour Elgass* et *Cinéma* est bien un roman western à l'africaine<sup>84</sup> et son dernier roman (*Peuls*) même fait de la parenté à plaisanterie un ressort narratif impressionnant<sup>85</sup>. Kourouma également hisse une pratique de l'injure et du juron chez les Malinkés au rang d'une véritable pratique discursive innovante dans *Allah n'est pas obligé*.<sup>86</sup> La spécification générique de *Les naufragés de l'intelligence* de Jean Marie Adiaffi est roman nzassa<sup>87</sup>, tous les romans de

Werewere Liking sont des « chants-romans », *Le fils-de-la-femme-mâle*<sup>88</sup> de Maurice Bandaman est un conte romanesque. La liste pourrait être allongée et trouver des emprunts culturels intéressants et importants pour la lisibilité des œuvres nouvelles. Une possibilité de la réappropriation littéraire de ces modèles analytiques autorise à parler d'une écriture de transit, de la transition, de la mobilité. La critique transculturelle telle qu'elle se décline dans le champ littéraire est essentiellement une lecture de la mobilité culturelle.

Cette technique de réconvocation tous azimuts de matériaux hétéroclites, cette technique du kilt ou du patchwork conduit à parler au niveau formel de la lecture d'un véritable hyperréalisme du roman africain après la phase du discours réaliste. Le niveau de transitivité textuelle souligne une forte circulation de valeurs que les textes se passent comme certificat de contemporanéité et peut-être *topos* du renouvellement de l'écriture. Ici, se confirme le propos de Milan Kundera (*L'immortalité*) selon lequel le roman ne doit pas ressembler à une course de cycliste, mais à un banquet où l'on passe quantité de plats.

Sur un tout autre registre, l'émergence et l'opérationnalité du concept des « écrivains de la migritude »<sup>89</sup> de Jacques Chevrier, à propos de certains écrivains, sont liées à cette problématique de

dans les limites de sa propre culture, elle devient intéressante quand on lit la métaphore du raccommodage de *Pelourinho* de Tierno Monenembo ou même de la technique du kilt que l'on retrouve chez une auteure comme Angela Carter (Cf. Béatrice Bijon « « The Quilt-maker » : couture, coupure, césure », *Métatextualité et Métafiction*, Rennes, P.U. Rennes, 2002, p. 131-140).

<sup>88</sup> MAURICE BANDAMAN, *Le fils-de-la-femme-mâle*, Paris, L'Harmattan, 1993.

<sup>89</sup> JACQUES CHEVRIER, « Afrique(s)-sur-Seine : autour de la notion de migritude », *Notre Librairie, Revue des littératures du Sud*, n° 155-156, Identités culturelles, juil.-déc. 2004, p.13-17.

<sup>82</sup> « La culture en transit. Locomotion, Médiamation, Artmotion »

Site : <http://www.sciencesociales.uottawa.ca/transferts/>, p. 9.

<sup>83</sup> « La culture en transit. Locomotion, Médiamation, Artmotion », *op. cit.*, p. 5.

<sup>84</sup> Dans une perspective transculturelle, nous avons analysé « l'Enjeu postmoderne d'un roman-western africain : *Cinéma* » et la « dynamique du Jeu et la scansion « ludique » de la parole ou *L'Awalé* dans *Un attiéké pour Elgass* », *Le postmodernisme et sa pratique, op. cit.*, p. 526-545.

<sup>85</sup> ADAMA COULIBALY, « Métafiction historiographique ou le discours postmoderne de *Peuls* de Tierno Monénembo », *Interculturel francophonies*, Lecce, n° 9, Juin-juillet, 2006, p. 169-181.

<sup>86</sup> Cf. ADAMA COULIBALY, « *Allah n'est pas obligé* ou la parole injurieuse », in *Nouvelles Etudes Francophones*, n° 22, 2, automne, 2007, p.11-24.

<sup>87</sup> Dans la culture akan, le nzassa est un pagne constitué à partir de coupons de tissus ramassés et raccommodés, rapiécés. Si une telle technique peut, chez cet auteur se lire

la transculturalité. En effet, les « écritures vagabondes » qu'il analyse semblent la forme dynamique de ce discours décentré ou décalé par rapport au local ou par rapport au contemporain. De fait, une critique transculturelle excède les limites d'un simple décloisonnement intertextuel et transgénérique. C'est la conscience que le dépassement est ouvert, excessif. Un texte comme *Verre cassé* confirme ce jeu délibéré au niveau de la création quand le fait d'en prendre conscience, d'en rendre compte est la critique transculturelle. Aussi ne peut-on manquer de conclure que des auteurs de mieux en mieux formés à l'écriture, en constant mouvement, ayant une formation universitaire sont des justifications de cette littérature transculturelle tout comme une critique qui accepte de plus en plus l'impureté, l'emprunt, « le dépassement, l'affaissement de la frontière » pose la lecture transculturelle de ce roman. Cette critique est revenue de ses illusions de la forte historicité de la critique, de même qu'elle a pris conscience des limites d'une critique strictement formaliste, autotélique qui ne trouve pas ses fondements dans la vision traditionnelle de l'art africain ...

Métaphoriquement, la critique transculturelle est une écriture de la frontière, de la porosité ou de la perméabilité de la frontière : non la frontière comme limite, mais comme conscience que des objets culturels, des fragments textuels, des niveaux discursifs présents dans le texte sont des emprunts (pour le sujet écrivain). Et la sédimentation heureuse de l'écriture ne se lit que dans cette explosion de la frontière, comme son ignorance, dans une mise à mal du national, du pur, de la culture noble... Comment comprendre l'arrimage d'une telle démarche avec une théorie du genre comme Semujanga le propose dans *Dynamique des genres* ?

#### 4. PROBLEMES ET PERSPECTIVES D'UNE CRITIQUE : LA CULTURE COMME CENTRE D'INTERET

La culture, comme point central de la critique transculturelle ne va pas de soi. Les limites de la

notion devraient être situées pour en fixer les perspectives. Dans l'abondante littérature sur les limites du culturalisme, deux oeuvres<sup>90</sup> paraissent sensiblement à la même période au début des années 1990. Dans *Les non-lieux*, Marc Augé rappelle bien « les limites de la vision culturalistes des sociétés »<sup>91</sup> en 1992 quand JAMESON articulait (en 1991) la centralité de la culture comme un des traits définitoires des sociétés postmodernes : « *Un des indices les plus importants pour suivre la piste du postmoderne pourrait bien être le sort de la culture : une immense dilatation de sa sphère [...], une acculturation du Réel et historiquement originale, un grand saut dans ce que Benjamin appelait « l'esthétisation de la réalité »*<sup>92</sup>.

La critique transculturelle du roman africain émerge ainsi dans un contexte marqué où l'on ne manquera pas de la lire à l'aune des débats déjà faits si ce ne sont les sanctions déjà attribuées. Le contexte ne lui confère donc pas que des armes pour lire mais aussi des obligations d'allégeance qu'elle devra assumer ou régurgiter. C'est pourquoi, dans le contexte très structuraliste qui a figé une partie de la critique du roman africain, la centralité de la culture dans cette critique en fait une sorte de conscience critique, qui réussit à introduire la notion de culture dans l'analyse littéraire outrancièrement structuralisante : démarche qui avait été posée comme une des avancées majeures proposées par les travaux de Bakhtine<sup>93</sup>. La culture telle que l'envisage

<sup>90</sup> Le choix de ces deux textes est moins le résultat d'une sélection rigoureuse que le fruit du hasard de nos lectures personnelles.

<sup>91</sup> MARC AUGÉ, *Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, p. 67.

<sup>92</sup> FREDRIC JAMESON, *Le postmodernisme, ou la logique culturelle du capitalisme tardif*, Paris, Éditions Beaux-arts de Paris, 1991, p. 17.

<sup>93</sup> Cf. MIKHAÏL BAKHTINE, *La poétique de Dostoïevski*, Paris, Seuil, 1970.



la transculturalité permet de sortir du binarisme tétanisant afro-centriste et euro-centriste. Mais le postulat d'une critique fondée sur la maîtrise de la culture se heurte à la difficulté même de saisir, de figer la culture.

Pierre Halen<sup>94</sup> souligne au moins trois difficultés liées à l'usage d'une identité culturelle fixe, pétrifiée. Premièrement, la désignation sémantique avec des niveaux discursifs et thématiques d'une réalité, d'une entité fortement culturalisée et donc spécialisée et subjective. Deuxièmement, l'historicité flottante des étiquettes identitaires faite d'adhésion et d'abandon des notions ou des désignations. Pour HALEN, valable seulement pour un temps, « *l'étiquette identitaire fonctionne historiquement à l'intérieur d'un contexte donné* »<sup>95</sup>. Troisièmement, la question de la fluctuation même d'une affirmation culturelle. Ramenée à la proportion de notre problématique, elle se résume à l'énoncé : dire que Sony use du réalisme magique comme les auteurs latino-américains, c'est se soutenir l'idée que même chez des auteurs d'un même pays, cette expression du réalisme magique varierait d'une époque à l'autre et plus encore, d'un auteur à un autre.

A ce propos, Pierre Halen fait observer que la convocation de la culture (ce qui se cultive historiquement, dit-il) pour se définir entre dans une logique qui « est toujours interculturelle. Elle [la culture] n'est pas l'Un qui devrait au nom d'une morale ou d'une politique, se mettre à dialoguer avec l'Autre : elle est dans son essence, déjà dialogue ».<sup>96</sup> Ce que ces propos de HALEN mettent en lumière, c'est toute la difficulté de définir, de fixer (historiquement et géographiquement) les limites du culturel. De

<sup>94</sup> PIERRE HALEN, « Constructions identitaires et stratégies d'émergence », *Etudes françaises*, Les Presses de l'Université de Montréal, 2001, vol. 37, 2, p. 13-31.

<sup>95</sup> PIERRE HALEN, « Constructions identitaires et stratégies d'émergence », *op. cit.*, p. 23.

<sup>96</sup> PIERRE HALEN, « Constructions identitaires et stratégies d'émergence », *ibidem*, p. 17.

nature sédimentaire et rhizomique, la culture, la lecture de la culture ne saurait prospérer sur le rigide, le normatif absolu, sur le pur. Un tel constat est à la fois une difficulté mais aussi une des formes de la richesse du transculturel. Par exemple, dire que *Cinéma* de Tierno Monénembo est un western-roman, c'est historiquement pouvoir entamer la lecture par rapport à un effet de démythification historique (qui serait ici une parodie du modèle du western mythique américain de la conquête de l'Ouest) tandis qu'un rapport au western spaghetti (surtout italien) met l'accent, dans le récit du roman africain, sur la production langagière outrancière, transgressive du personnage de Binguel.

Cette bi-directionnalité possible de la lisibilité découle d'une culture non essentialisée, mais dynamique constituée et consolidée par des ingrédients historiques épars. Une telle prise en compte de la culture (« culture inventive » dirait Halen) dans la critique transculturelle qui est fondée sur une théorie des genres montre la souplesse de la méthode, celle du roman mais aussi celle du genre. « *Le roman africain, pour ainsi dire, n'a rien d'original qui ne soit ce que l'art du roman prévoit : le phagocytage de tous les genres littéraires au-delà des frontières nationales et internationales* »<sup>97</sup>.

Dans un rapport au contemporain, au quotidien, la critique transculturelle avec le postulat d'une culture archéologisée, sédimentée pose le constat d'une mort des genres et d'une impureté fondamentale de la création ; deux enjeux importants du postmodernisme littéraire. Le débat postmoderne littéraire ouvert en 1987 sur « La mort du genre » a permis à Caroline Bayard de faire une magistrale mise au point. Pour elle, « *les genres n'ont pas été tués [...] ils ont été alternativement sédimentés, archéologisés, détournés. Ils reviennent par fragments, ils se faufilent dans le*

<sup>97</sup> JOSIAS SEMUJANGA, *Dynamique des genres dans le roman africain : éléments de poétique transculturelle*, *op. cit.*, p. 23.

*rapiéçage, le recyclage, le patchwork des créations artistiques qui font nos existences et nous placent parfois à la frontière de celles-ci, à la lisière des garde-fous de celles-ci*<sup>98</sup>.

Le doute ontologique dont la forme littéraire est l'expression de « l'ère du doute » permet d'introduire le doute, la crise, le mouvement, et l'incrédulité jusque dans les limbes d'une notion étymologiquement très stéréotypée comme le genre. Ceci le constitue en une modalité dynamique de lisibilité. Au moment où le roman africain se fait assidu sur « les avenues de l'imaginaire », cette adaptation des moyens d'investigation d'un réel devenu flou, spectral est peut-être l'un des gages d'une critique juste et fortement déhistoricisée, une critique du contemporain littéraire.

Expliquant que le constat de la mort du genre dans le roman est surtout hérité de Leslie Fiedler avant de s'imposer au postmodernisme, Bertrand Gervais recommande de dépasser l'expression très moralisante de la mort pour parler plutôt d'une « exploration des limites du genre, un déboulonnement des conventions littéraires »<sup>99</sup>. De la sorte, comme pour le roman contemporain, une lecture du roman africain postcolonial, une approche critique doit faire droit au postulat majeur de l'impureté comme théorie du genre.

A la question, « *que se passe-t-il, aujourd'hui, dans la création ?* », Guy Scarpetta, en 1985, répondait par l'affirmation d'une impureté fondamentale : « *Il me semble que ce qui « revient », aujourd'hui, dans tout un pan de l'art et de la littérature, c'est l'affirmation d'une impureté fondamentale* »<sup>100</sup>. Chez Scarpetta, l'impureté n'est pas seulement « *formelle ou*

*stylistique, elle n'est pas seulement une façon de répondre aux mythologies de l'art pur par les mélanges des genres, ou d'assumer qu'aucun code ne soit jamais naturel [...] c'est aussi quelque chose qui touche à la façon de penser, à l'idéologie.*»<sup>101</sup> Cette esthétique de l'impureté est le défi épistémologique dont Moser propose la prise en compte. Les œuvres sont impures comme dans une ère du kitsch où l'original, l'authentique, l'unique sont évacués. Une certaine originalité des œuvres transculturelles d'ici et d'ailleurs est à ce prix.

Joseph Paré observait une insuffisance critique du roman africain du fait que « *le renouvellement thématique et scriptural [...] est demeuré limité dans l'interprétation de la part importante des stratégies discursives qui contribuent à façonner l'activité créatrice et le contenu des œuvres* »<sup>102</sup>. L'option transculturelle n'est ni thématique ni sémiotique, ni sociocritique. Comme une approche du type de la post-théorie (Imbert Patrick), elle les fédère et situe la culture au centre du texte. Lecture de la dynamogénique, elle tente de cerner le mouvement, l'effet de transit, de mobilité culturelle qui traverse les textes et les situe du côté du grouillement plutôt que du repos.

L'insémination de la culture par les démarches critiques dans la lecture rappelle le passage de l'intertextualité vers une dynamique transculturelle des textes littéraires. Plus spécifiquement, l'émergence d'une telle critique dans le roman africain déborde les propositions d'une approche endogène ou exogène pour offrir une investigation du roman à partir d'un critère du contemporain : la mobilité. Un tel outil renforcé par les appareillages

<sup>98</sup> CAROLINE BAYARD, « Les genres et le postmodernisme », *La mort du genre 2*, Québec, NBJ, 1989, n<sup>os</sup> 216-217, p. 49.

<sup>99</sup> BERTRAND GERVAIS, « La mort du roman : d'un mélodrame et de ses avatars », *Études littéraires*, vol. 31, n<sup>o</sup> 2, hiver 1999, p. 61.

<sup>100</sup> GUY SCARPETTA, *L'impureté*, Paris, Editions Grasset et Fasquelle, 1985, p. 307

<sup>101</sup> GUY SCARPETTA, *L'impureté*, op. cit., p. 307

<sup>102</sup> JOSEPH PARE, *Écritures et discours dans le roman africain francophone post-colonial*, Ouagadougou, Editions Kraal, 1997, p. 5.

préexistants et débarrassés de leur lourdeur offre une réorientation conceptuelle de la critique avec le

postulat épistémologique de l'impureté et de la transitivité des valeurs et des objets.

## BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

## ROMANS

- MAURICE BANDAMANN, *Le fils-de-la-femme-mâle*, Paris, L'Harmattan, 1993.
- ALIOUM FANTOURE *Le récit du cirque*, Paris, Buchet/Chastel, 1975.
- AMADOU KONE, *Du récit oral au roman*, Abidjan, CEDA, 1985.
- ALAIN MABANCKOU, *African psycho*, Paris, Le Serpent à plumes, 2003.
- TIERNO MONENEMBO, *Cinéma*, Paris, Seuil, 1997.
- GUY SCARPETTA, *L'impureté*, Paris, Editions Grasset et Fasquelle, 1985.

## OUVRAGES CRITIQUES

- ARJUN APPADURAI, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2001, [1996].
- MARC AUGÉ, *Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éditions du Seuil, 1992.
- MIKHAÏL BAKHTINE, *La poétique de Dostoïevski*, Paris, Seuil, 1970.
- SEWANOU DABLA, *Les nouvelles écritures africaines, les romanciers de la seconde génération*, Paris, L'Harmattan, 1986.
- PATRICK IMBERT, *Trajectoires culturelles transaméricaines*, Ottawa, Les Presses de l'université d'Ottawa, 2004.
- FREDRIC JAMESON, *Le postmodernisme, ou la logique culturelle du capitalisme tardif*, Paris, Éditions Beaux-arts de Paris, 1991, 2007.
- AMADOU KONE, « Les problèmes de l'origine du roman africain et leurs rapports avec la critique », *Littérature et méthodologie*, Abidjan, CEDA, 1984, p. 9-15
- ANATOLE MBANGA, *Les procédés de la création dans l'œuvre de Sony Labou tansi, systèmes*

- d'interactions dans l'écriture*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- JOSEPH PARE, *Ecritures et discours dans le roman africain francophone post-colonial*, Ouagadougou, Editions Kraal, 1997.
- JOSIAS SEMUJANGA, *Dynamique des genres dans le roman africain : éléments de poétique transculturelle*, Paris, L'Harmattan, 1999.

## ARTICLES

- CAROLINE BAYARD, « Les genres et le postmodernisme », *in La mort du genre 2*, Québec, NBJ, 1989, n<sup>os</sup> 216-217.
- JUSTIN BISANSWA, « Figures et spectres », *in Tangence*, n<sup>o</sup> 75, 2004, Rimouski, Presses de l'Université du Québec, p. 63-82.
- JACQUES CHEVRIER, « Afrique(s)-sur-Seine : autour de la notion de migritude », *in Notre Librairie, Revue des littératures du Sud*, n<sup>os</sup> 155-156, Identités culturelles, Juillet/Décembre 2004, p. 13-17.
- ADAMA COULIBALY, « Métafiction historiographique ou le discours postmoderne de *Peuls* de Tierno Monénembo », *in Interculturels francophonies*, Lecce (Italie), n<sup>o</sup> 9, Juin-juillet, 2006, p. 169-181.
- ADAMA COULIBALY, « *Allah n'est pas obligé* ou la parole injurieuse », *in Nouvelles Etudes Francophones*, n<sup>o</sup> 22, Vol. 22, n<sup>o</sup> 2, 2007, Lafayette, p. 11-24.
- SELOM KOMLAN GBANOU, « Le fragmentaire dans le roman francophone africain », *in Tangence*, n<sup>o</sup> 75, Rimouski, Presses de l'Université du Québec, p. 83-105.
- BERTRAND GERVAIS, « La mort du roman : d'un mélodrame et de ses avatars », *in Études littéraires*, Vol. 31, n<sup>o</sup>2, Hiver 1999.

PIERRE HALEN, « Constructions identitaires et stratégies d'émergence », in *Etudes françaises*, Les Presses de l'Université de Montréal, 2001, Vol.37, 2, p. 13-31.

MOHAMADOU KANE, « Les paradoxes du roman africain », in *Présence africaine*, n° 139, Paris, Harmattan, 1986.

MOHAMADOU KANE, « Sur les "formes traditionnelles" du roman africain », in *Revue de Littérature comparée*, Tome XLVIII, 1974, n° 3-4, Paris, Librairie Didier, p. 536-568.

PIERRE NEPVEU, « Qu'est-ce que la Transculture ? », in *Paragraphes*, 2, Département d'Études Françaises, Montréal, 1989, p. 15-31.

JOSIAS SEMUJANGA, « Rhétorique de la critique littéraire africaine », in *Tangence*, n° 51, « Paradigmes critiques », Mai 1996, p. 81-97.

JOSIAS SEMUJANGA, « De l'africanité à la transculturalité », in *Études françaises*, Vol. 37, n°2, 2001, p. 133-156.

JOSIAS SEMUJANGA, « La mémoire transculturelle comme fondement du Sujet africain chez Mudimbé et Ngal », in *Tangence*, n° 75, 2004, Rimouski, Presses de l'Université du Québec, p. 15-39.

FRANÇOIS BRUNO TRAORE, « De l'intertextualité à Transculturalité : état critique d'une émergence

dans la littérature française », in *En-Quête*, n° 17, Université de Cocody-Abidjan, 2007, p. 66-90.

#### THESE

ADAMA COULIBALY, *Le postmodernisme et sa pratique dans la création romanesque de quelques écrivains d'Afrique noire francophone*, Thèse de Doctorat d'État, Université de Cocody Abidjan, UFR LLC, Lettres modernes, 2007.

#### COLLOQUES

VICTOR P. BOL, « Les formes du roman africain », *Actes du Colloque sur la littérature africaine*, Dakar, 1963, Faculté de Lettres, revue de la Faculté de Lettres, n° 14, 1965.

PASCAL GIN, « Imaginaires du territoire et paysages ethniques : l'*ethnoscape* et ses aménagements culturels », colloque international « Au-delà des études de cas – Qu'avons-nous appris sur l'ethnicité et la politique ? », Université d'Ottawa, 2004.

#### WEBOGRAPHIE

WALTER MOSER, « *La culture en transit. Locomotion, Médiamotion, Artmotion* », p. 7. Site : <http://www.sciencesociales.uottawa.ca/transfer ts/>

**LA MORT DES HEROS : DE LA DISCONTINUITÉ A LA CONTINUITÉ DE LA VIE.  
LES EXEMPLES DE *A GRAIN OF WHEAT* DE NGUGI WA THIONG'O ET *LA VIE ET DEMIE*  
DE SONY LABOU TANSI**

**ABIB SENE**  
Université Gaston Berger  
Sénégal

**RESUME**

*Dans cet article, nous nous évertuons à mettre en surface la dimension politique et culturelle du phénomène de la mort dans les sociétés kenyanes et congolaises. Dans les œuvres de notre corpus, Ngugi wa Thiong'o et Sony Labou Tansi ont eu recours à une forme ironique de la mort pour véhiculer leurs points de vue sur des questions économiques et sociopolitiques marquant généralement la marche des Etats africains anté- ou post-dépendance. Des thématiques relatives à la mal-gouvernance et au despotisme sont développées à travers des images malicieuses, lesquelles en disent long sur la situation inquiétante dans laquelle est plongée une Afrique nouvellement indépendante. L'aspect culturel de la mort est mis en relief dans leurs romans, en général, pour réfuter les allégations historiques qui voudraient faire de l'Afrique un espace a-culturel.*

**ABSTRACT**

*Managing to highlight the political and cultural aspects of death in the Kenyan and Congolese societies remains the meant point of this article. In the selected corpus, Ngugi wa Thiong'o and Sony Labou Tansi have employed an ironic image of death to pinpoint the economic and socio-political setbacks that gangrene the process of development of the African continent as well as before and after independence. The two authors bring out some malicious images that imply themes related to ill governance and despotism. Such illustrated points lay naked the misfortune in which the newly Independent Africa is hastened. Besides, Ngugi and Labou Tansi have underlined the cultural aspects of death to deny some allegations of those who took a stand to portray Africa like a continent deprived of any cultural features.*

**Mots-clés:** colonisation, néocolonialisme, mort, héros, justice, liberté.

**Keywords:** colonization, neocolonialism, death, hero, justice, freedom.

Qu'est-ce que la mort ? Du latin *mortuus* (qui a cessé d'être), la mort est définie par Roland Quilliot comme étant « à la fois l'arrêt de l'activité intégrée du vivant et la rupture de son unité »<sup>103</sup>. Toutefois, elle peut revêtir une tout autre connotation dans plusieurs sociétés traditionnelles. C'est le cas chez les Kikuyu du Kenya et les Pygmées du Congo Brazzaville pour qui la mort marque le passage d'une vie à une autre. Elle est, dans cette perspective donc, comprise comme étant une expression d'un état transformationnel qui place la personne dans une dimension spirituelle lui conférant des pouvoirs d'ubiquité et d'omniscience. De ce fait, elle demeure une valeur ajoutée à la vie, une fin du *pour-soi* et un point de départ pour l'*en-soi*. Elle place les possibles de l'être vivant dans le néant pour libérer son âme dans l'inconnu de l'*énigme-invisible*. La vie demeure alors un « sujet d'état », le bénéfacteur<sup>104</sup> qui subit une transformation de la part d'un autre actant, la mort, lequel lui affecte un objet de valeur, l'immortalité ou la continuité permanente de la vie. Bien entendu, l'appréciation de cet objet de valeur varie d'un pays à

un autre, d'une communauté, d'une ethnie à une autre. Ainsi, dans bon nombre d'ethnies africaines, la mort reste une valeur positive avec laquelle l'individu se met en jonction pour passer d'un monde à un autre et d'une vie à une autre. Cela étant, le thème de la mort dans les sociétés africaines s'articule autour des productions littéraires d'auteurs africains porteurs d'une vision propre de l'existence.

Dans la littérature post-coloniale en Afrique australe et du centre, des écrivains comme Ngugi wa Thiong'o et Sony Labou Tansi, ont particularisé leurs écrits par un style ironique, d'une part, et d'autre part, sur le combat farouche des Africains pour la liberté, contre les désillusions qui ont conduit leurs rêves d'épanouissement après le départ des colons à se briser. Des régimes politiques aux allures despotiques, des systèmes économiques aux orientations égocentriques ont phagocyté les espoirs nés des indépendances. Cela a bouleversé les fondamentaux de ce qui restait comme conformisme social après le passage dévastateur de la colonisation. Ainsi, ces écrivains traitent-ils la mort en l'habillant de relents politiques. De cette sorte, ils véhiculent des messages servant un engagement littéraire fondé sur la dénonciation des avatars politiques et des dérives dictatoriales que narrativisent leurs textes.

Pour panser le chaos provoqué par le dirigisme politique, ces auteurs ont fait du thème de la mort le canevas d'un message qui se veut christique et donc rédempteur. De ce fait, il conviendra de souligner la dimension militante de la

---

<sup>103</sup> ROLAND QUILLIOT, *Qu'est-ce que la mort ?*, Paris, Armand Colin, 2000, p. 83.

<sup>104</sup> Est bénéfacteur tout sujet d'état bénéficiant d'une action réalisée par un autre sujet appelé « sujet de faire ». Consulté : « Sémiotique discursive » in [coursval.free.fr/coursL2/LaSemiotiqueDiscursive.htm](http://coursval.free.fr/coursL2/LaSemiotiqueDiscursive.htm).

mort dans la quête de la liberté politique et spirituelle. En outre, il sera important de mettre en évidence la dimension culturelle de ce phénomène qui, d'une société traditionnelle à une autre, se découvre différemment. Toutes choses qui permettront de présenter l'image de la mort comme celle d'un canal qui fait passer l'individu de la faiblesse de la vie à la puissance de l'immortalité, ou de la faiblesse de l'existence charnelle (la discontinuité de la vie) à la puissance de la continuité de l'âme.

### 1. L'épée *post mortem* dans *A Grain of Wheat* de Ngugi wa Thiong'o

Selon certaines sociétés traditionnelles africaines, il existe deux mondes : le monde visible et concret des vivants et le monde invisible et abstrait où se reposent les esprits des ancêtres. La mort, dans ces sociétés, est considérée comme un voyage chez les aïeux et non comme une disparition dans le néant. Une telle perception est bien souvent illustrée dans nombre d'ouvrages comme *A Grain of Wheat* de Ngugi wa Thiong'o et *La vie et demie* de Sony Labou Tansi. Ce dernier, dans la perspective de poser un regard critique sur la gouvernance des Etats africains en général, et celle de la République du Congo Brazzaville en particulier, recourt à la double signification de la mort pour ironiser sur ce qui est supposé être un état de non-être.

De la même façon, dans son entreprise de recoller les pages de la vraie histoire du Kenya, Ngugi fait du thème de la mort un vecteur temporel à partir duquel il mesure la vie des hommes qui ont posé sur leurs épaules, au nom de la liberté de leur peuple, le fardeau mortel de la résistance anticoloniale. Dans *A Grain of Wheat*, l'écrivain kenyan revisite l'histoire de son pays pour célébrer les figures emblématiques de la résistance, à savoir : les guerriers Mau Mau.

« *Les morts ne sont pas morts* »<sup>105</sup>. Cette assertion du poète sénégalais, David Diop trouve ses résonances dans *A Grain of Wheat* où la vie après la mort se thématise et s'articule autour d'une structure narrative particularisée par les mouvements continu/discontinu. En effet, sur le plan axiologique,

se note une permutation, pour ce qui est des héros dans *A Grain of Wheat* entre le haut invisible, espace du *Ngoma* (esprit du défunt), et le bas visible où se notent les effets positifs de l'absence physique des guerriers. Alors se trouve être mise en évidence l'impossibilité de tuer le rêve d'un peuple épris de justice et de liberté. Le caractère d'ubiquité affecté à ces héros précise le message de Ngugi qui peint la révolution comme la nécessité, l'expression d'une volonté populaire indéniable et immortelle. Leurs actions se rangent dans un passé-présent et restent des signes évocateurs d'une continuité.

Dans *A Grain of Wheat*, Ngugi convoque la thématique de la mort pour donner voix à un bilan de vie qui, tout en se conjuguant au passé, s'actualise au présent pour ainsi transmettre un message à une nouvelle génération. A travers les personnages de Waiyaki et d'Harry Thuku, l'écrivain kenyan envisage la mort comme une vengeance sur la vie, s'inspirant ainsi de la tradition de son ethnie kikuyu. En effet, dans un contexte de guerre anticoloniale, là où l'être assujetti demeure mortel, le faire révolutionnaire des Mau Mau s'avère atemporel. Face au devoir et au vouloir de ses compatriotes, Waiyaki fait preuve de dépassement et sacrifie sa vie pour ainsi répondre à l'appel d'un destin commun. Il affronte les colons et verse son sang innocent. Par ce geste, il arrose la matrice patriotique d'une révolution. Il meurt héroïquement et propage sa cire libératrice dans le cœur et l'esprit des hommes et des femmes de Thabai et de Reng'ei.

La graine de sa vie tombe de l'arbre de l'engagement pour donner un nouvel élan à la volonté du peuple de se dessaisir du fardeau oppressant de l'asservissement. Son esprit se sauve de la peur de la mort, et se projette dans un « *Nous* » dont la fonction est de se libérer. Waiyaki meurt de son engagement individuel pour retrouver la vie dans un projet social commun. Ainsi, il fait connaître à son être un destin éternel. De ce fait, l'événement de la mort prend la marque séculière d'un phénomène transitionnel mettant en relief une continuité temporelle. Elle apparaît comme une constante à partir de laquelle le héros transcende la flèche du temps pour épouser l'immortalité. De la réalité empirique de la mort, découle une acception du temps qui ne s'arrête que pour continuer. Par ce biais, l'existence du héros conduit le récit à développer un « *stop and go* » narratif.

<sup>105</sup> DAVID DIOP, *Coups de pilon*, Paris, Présence Africaine, 2002, p. 34.



La disparition du héros se lit en effet comme un phénomène intermédiaire d'un espace fusionnel de départ et d'un autre infini et spirituel d'arrivée. La vie de Waiyaki prend la valeur d'une réalité circonstancielle ponctuée par une relation discontinue/continue. Se note par conséquent, l'articulation d'une certaine pensée sociale au visage acéphale, où la mort entretient un lien ombilical avec le temps qui se trouve être selon Jules Lagneau : « *la marque de mon impuissance, l'étendue de ma puissance* »<sup>106</sup>.

Puisqu'il n'y a pas temps sans mouvement<sup>107</sup>, Waiyaki, par le biais de la mort, effectue un mouvement hors de lui-même pour atteindre un postérieur dans l'éternité du *Ngoma*, lequel laisse les Kikuyu dire que « *tous les êtres vivants possèdent leur esprit ancestral [Ngoma] qui est visible sous la forme de l'ombre [Kururu]* »<sup>108</sup>. Ainsi, l'existence du héros demeure comme un signe qui s'incarne dans « *la ligne du temps [où] une continuité ontologique* »<sup>109</sup> se précise et prend forme dans le monde de l'immortalité<sup>110</sup>. Son existence n'est plus une « *proie du temps* »<sup>111</sup>. Elle s'est départie d'un en-deçà fini pour un au-delà infini. Le héros existe et continue à subsister sur la flèche temporelle pour, de ce fait, guider la mémoire collective sur le sentier de la résistance aussi bien dans le passé, dans le présent que dans le futur. Son être se note comme le signe d'un temps standardisé de la continuité. Pour avoir porté la croix du sacrifice, il se hisse au rang de martyr. Ce qui amène un guerrier MauMau à dire : « *everybody who takes the cross for liberating Kenya is the true Chris for us Kenyan people* »<sup>112</sup>.

Ce destin, Harry Thuku le partagera avec Waiyaki. En effet, combattant de la première heure, il va briser le bâton de la mort qui érige l'obéissance en dogme et la peur en tradition dans le Thabai colonial. C'est en s'offrant aux baïonnettes du colon, qu'il délivre ce message : « *let my people go, let my people go* »<sup>113</sup>. En réalité, Harry a rêvé d'un « *Canaan's shore* »<sup>114</sup> et a osé y porter son peuple au prix de sa vie, laissant en vie une philosophie d'une âme dépouillée de tout élan égotiste.

Singulière de par sa nature tragique, la narration de la mort d'Harry Thuku et de Waiyaki épouse la forme linguistique du prétérit, mais s'actualise pour prendre la « *forme d'un sens actuel dans l'acte narratif* »<sup>115</sup>. Le narrateur rapporte : « *Waiyaki's blood contained within it a seed, a grain, which gave birth to a movement whose main strength thereafter sprang from a bond with the soil* »<sup>116</sup>. « *L'image de l'homme qui se sacrifie* »<sup>117</sup> est exhumée des pages de l'histoire pour servir d'explication à un contexte présent qui se trouve être une ramification d'un passé de combat. Alors dans le « *temps du raconter* »<sup>118</sup> se greffe le « *temps du raconté* »<sup>119</sup>, faisant du « *fragment de ce passé* »<sup>120</sup> la référence temporelle d'une dialectique continue/discontinue. En effet, le sacrifice suprême de Waiyaki a injecté son esprit combatif dans la conscience de son peuple, lequel finira par retrouver le goût de la mort rédemptrice « *pour libérer tous les silences emprisonnés quelque part* »<sup>121</sup>.

A travers le sacrifice de Waiyaki et d'Harry Tuku, se lit l'expression d'une générosité de résistants

<sup>113</sup> NGUGI WA THIONG'O, *A Grain of Wheat*, op. cit., p. 12. « *Libérer mon peuple, libérer mon peuple* ».

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 12. « *Rivage de Canaan* ».

<sup>115</sup> JACQUES BRES, *La narrativité*, Louvain, Duculot, 1994, p. 124.

<sup>116</sup> NGUGI WA THIONG'O, *A Grain of Wheat*, op. cit., p. 12 : « *Le sang de Waiyaki contenait une graine dont la semence a donné naissance à un mouvement dont la force principale jaillissait d'un lien avec le sol* ».

<sup>117</sup> B. N ISLIMYELI, « Une approche sémiotique de la peinture moderne turque. La mort et le sacrifice mis en œuvre », in *Synergie Turquie*, n° 2, 2009, p. 28.

<sup>118</sup> JACQUES BRES, *La narrativité*, op. cit., p. 124.

<sup>119</sup> *Ibidem*, p. 124.

<sup>120</sup> *Ibidem*.

<sup>121</sup> SONY LABOU TANSI, *La vie et demie*, Paris, Editions Seuil, 1979, p. 100.

<sup>106</sup> JULES LAGNEAU, cité par Michel Adam dans « Espace et temps chez les Kikuyu du Kenya », in *L'Homme*, 1997, n° 142, vol 37, p. 37.

<sup>107</sup> MICHEL ADAM, « Espace et temps chez les Kikuyu du Kenya », op. cit., p.37.

<sup>108</sup> *Ibidem*, p. 37.

<sup>109</sup> *Ibidem*.

<sup>110</sup> ETIENNE KLEIN, *Le facteur temps ne sonne jamais deux fois*, Paris, Editions Flammarion, 2007, p. 69.

<sup>111</sup> FRANÇOIS CHENET, *Le temps. Temps cosmique, temps vécu*, op.cit., p. 146.

<sup>112</sup> NGUGI WA THIONG'O, *A Grain of Wheat*, London, Heinemann, 1967, p. 95. « *Tous ceux qui portent volontairement la croix du sacrifice demeurent les vrais Chris pour le peuple kenyan* ».

magnifiée dans la narration d'une cause virile à travers laquelle les deux héros visent un triomphe dans un combat périlleux. La gloire libératrice de combattants qui sous-tend leur sacrifice, les érige au rang de héros immortels. Leur abnégation, leur sens profond du sacrifice suprême va libérer le citoyen kenyan de tout complexe d'infériorité. Leur esprit s'est fait corps dans le paraître quotidien de leur peuple pour qui ils se sont dressés contre

*force labour on white settler's land, and with soldiers settlement scheme which after the first big war left many black people without homes or land around Tigon and other places*<sup>122</sup>.

La sincérité de leur sacrifice résiste alors aux effets cuisants du temps pour faire écho dans le monde des vivants. Morts, ils continuent d'accompagner leurs compatriotes dans la quête douloureuse de la liberté. En parlant des faits héroïques d'Harry Thuku, le narrateur de *A Grain of Wheat* informe :

*they [the inhabitants of Reng'ei and Thabai] talked of him [Harry Thuku] in their homes; they sang his praises in teashops, market places and on their way to Gikuyu Independent churches on Sundays. Any word from the mouth of Harry became news and passed from ridge, right across the country. People waited for something to happen. The revolt of the peasants was near at hand*<sup>123</sup>.

Leur sacrifice est lumière et leur absence une présence dans le sentier qui mène à la réhabilitation de la dignité perdue. De leur tombe des martyrs, se dresse un arbre de vie qui déconstruit le néant dans

<sup>122</sup> NGUGI WA THIONG'O, *A Grain of Wheat*, op. cit., p.12. « Le travail forcé des indigènes dans les plantations des colons blancs et l'occupation des terres par les soldats qui avaient pour conséquence, au lendemain de la grande guerre, la dépossession de plusieurs autochtones de leurs terres et de leurs maisons à Tigon et dans bien d'autres régions ».

<sup>123</sup> *Ibid.*, p.13. « Ils [les habitants de Reung'ei et de Thaba] parlaient de lui [d'Harry Thuku] dans leurs maisons; ils chantaient ses louanges dans les salons de thé, dans les marchés et sur leurs chemins pour la messe dominicale dans leurs églises gikuyu. Chaque mot de Harry sonnait nouveau et portait une résonance au-delà du pays. Le peuple s'attendait à quelque chose. La révolte des paysans était imminente ».

lequel la sépulture a enfermé leur corps. Ils sont ressuscités par leur passé de héros et sont anoblis dans leur vie après la mort. Alors le temps de leur existence se lit sous le signe de « *la double vie [du] geno et du pheno* »<sup>124</sup>. Leur destinée transcende le temps mais reste connectée à la « *mémoire informationnelle* »<sup>125</sup> de leur peuple qui se fait rapporter comme suit : « so in Harry Thuku, people saw a man with God's message »<sup>126</sup>.

Cependant, le fruit de leur combat sera consommé dans une indépendance hypothéquée par « *la folie des trois V [villa, voiture, voyage]* »<sup>127</sup> dont souffrent les orientations politiques de nombreux Etats du continent. Cette indépendance pour laquelle Waiyaki et Harry Tuku se sont sacrifiés sera compromise par la nouvelle classe dirigeante africaine que Labou Tansi se garde de ménager.

## 2. La mort pour la vie ou le rejet de l'obscurantisme dans *La vie et demie* de Sony Labou Tansi

De la même manière que Ngugi qui peint la mort comme un événement de renaissance, Labou Tansi, dans *La vie et demie*, met en surface une identité du trépassé qui s'exprime à travers une certaine force libératrice. De ce premier roman, l'écrivain congolais donne une « *vie et demie* » à la mort pour combattre l'existence que sous-tend l'injustice sociale. Il oppose la vie à la mort et contemple d'un regard ironique le duel fatal entre le visible et l'invisible. Par conséquent, se note une dialectique de la puissance et de l'impuissance qu'implique le phénomène de la mort. Alors que Ngugi met en évidence l'immortalité de l'esprit guerrier des combattants kikuyu pendant la résistance coloniale, Labou Tansi expose le caractère sempiternel du combat post-indépendance contre un néocolonialisme naissant en terre congolaise. Tous deux font porter à la mort un masque politique, dont

<sup>124</sup> EDGAR MORIN, *La méthode : la vie de la vie*, Paris, Seuil, 1985, p. 113. *Geno* en grec signifie origine, naissance, et *pheno*, le paraître.

<sup>125</sup> *Ibidem*.

<sup>126</sup> NGUGI WA THIONG'O, *A Grain of Wheat*, op. cit., p.95. « Ainsi, en Harry Thuku, le peuple voyait un messenger de Dieu ».

<sup>127</sup> RENE DUMONT, *Démocratie pour l'Afrique*, Paris, Points Actuels, 1993, p. 153.

le sacrifice des personnages instaure la continuité spirituelle de leur vie terrestre.

D'ailleurs, dès les premières pages de son ouvrage, Labou Tansi nous fait découvrir un personnage qui, malgré les coups de couteau et de fourchette de table reçus, s'obstine à la vie. L'homme de Dieu, le Prêtre Martial, qui est le principal opposant politique du Guide Providentiel, refuse « *de mourir cette mort* »<sup>128</sup>. Son esprit fantôme plane sur le quotidien de son bourreau qui pensait s'être débarrassé d'un homme politique rebelle et dangereux. Mort, à l'image de Waiyaki, Martial devient plus fort et plus mystérieux. Il a désormais le pouvoir de l'ubiquité. Il reste invisible et inaccessible. Il jouit d'une liberté incontrôlable, d'une volonté de puissance s'affirmant dans la chambre présidentielle du Guide. De ce fait, Martial et Waiyaki partagent un pouvoir d'omniprésence qu'ils mettent au service de la liberté et de l'égalité. Les deux héros se ressemblent de par la nature de leur pouvoir après la mort, même s'ils se distinguent à travers leurs approches de la lutte politique.

A l'exemple d'Harry Thuku dans *A Grain of Wheat*, le défunt personnage, Martial dans *La vie et demie*, pour continuer son combat politique, recourt à un être qui n'est plus lui. Il démontre sa valeur intrinsèque en se dévouant à une cause qui vise à faire tomber le régime du Guide. Cela étant, il plonge son bourreau dans une paranoïa qui attédie son bonheur. Son « *Noir* » et ses « *Griffes* » deviennent les armes terrifiantes et redoutées par lesquelles il détermine les humeurs du Guide présidentiel. Ce dernier finit par prendre conscience de sa faillibilité et de son échec devant les morts. Il rechigne ainsi à tuer de ses propres mains l'artiste Layisho parce qu'il ne « *veut pas [lui] donner l'existence de Martial* »<sup>129</sup>. Il s'écrie en ces termes : « *vous êtes tous les mêmes : vous refusez de crever une fois pour toutes* »<sup>130</sup>. Cet aveu d'échec fait dire à Antonella Colletta que « *les morts auront toujours raison* »<sup>131</sup>.

<sup>128</sup> SONY LABOU TANSI, *La vie et demie*, op. cit., p. 13.

<sup>129</sup> *Ibidem*, p. 80.

<sup>130</sup> *Ibidem*, p. 81.

<sup>131</sup> ANTONELLA COLLETTA, « *La vie et demie* de Sony Labou Tansi et *Le mâle de cocagne* de René Depestre : la platitude de l'homme désagrégé », in *Sony Labou Tansi, le sens du désordre*, Service des Publications de la Recherche de l'Université Paul Valéry, Montpellier III, 2001, p. 41.

A la différence d'Harry et de Waiyaki qui mettent leur esprit de défunts au service d'une entreprise commune, Martial s'assigne une mission personnelle « mobilisée » par une volonté de vengeance. Labou Tansi articule ainsi un face-à-face tendu entre la vie et la mort. En effet, Le Guide de la Katamalanésie fait front à un opposant politique qui, tout en étant mort, continue de résister. La peur et l'angoisse témoignent d'un conflit intérieur engendré par l'incapacité du Guide à mettre sa main sur l'*être-non-existant* de Martial. Ce dernier reconquiert son identité et son rôle dans le concert des personnalités politiques de l'Etat Katamalanésien. Sa présence dans le monde des esprits, garant de forces occultes, lui confère un pouvoir de vengeance, une suprématie qui fait triompher sa vision du Bien sur le Mal. A partir du monde des Esprits, le père de Chaidana observe les turpitudes du Guide et s'assigne le devoir de l'affronter.

Ainsi deux forces, deux espaces différents contrastent-ils éloquentement. Le palais de la République où s'effectue le duel entre le prêtre Martial et le Guide Présidentiel s'oppose à la forêt d'Aberdares dans *A Grain of Wheat* où s'affrontent MauMau et colons blancs. La liberté acquise dans cet espace forestier au prix du sang sera compromise entre les murs du palais présidentiel de la Katamalanésie où se construit un régime dictatorial exercé contre des Africains que l'on dirige en Père fondateur de la Nation.

Le « *Noir* » de Martial apparaît comme le mal qui ronge le bonheur du dictateur de la Katamalanésie qu'il prive de toute liberté de mouvement. Sa présence devient un poids écrasant qui pèse sur les épaules et la conscience du Guide Providentiel, son « *Noir* » et sa « *Gifle* » laissant des traces d'airain sur le corps de ce dernier. Ainsi vaincu par la douleur, le Guide apparaît-il dépouillé de ses pouvoirs, ses victimes devenant chacune, par la même occasion, un cas de conscience.

A l'image de Waiyaki et d'Harry Tuku dans *A Grain of Wheat*, Martial renvoie son *Ngoma* sur terre pour faire triompher la liberté sur la servitude. Il entre en guerre contre l'homme fort de la Katamalanésie : c'est le mort contre le vivant ; l'abstrait contre le visible. Le « *Noir* » du prêtre s'enfile et enferme le Guide dans une crainte perpétuelle. De ce fait, il se donne à lire comme l'image d'un prédateur mu par la volonté de déstabiliser le dirigeant providentiel. Ce dernier, par

conséquent, se transforme en « *une machine de guerre* »<sup>132</sup> qui détruit tout ce qui porte la marque du prêtre défunt. De ce face-à-face résulte la résignation, et par conséquent, l'échec du Guide. L'être est défait par le non-être. Le mort administre une leçon de sagesse aux vivants inconscients de l'importance de la justice : ainsi la mort prend-elle le pas sur la vie.

Dès lors, on assiste à une transformation d'états. Un mouvement narratif s'effectuant, le récit passe du palier stagnant de l'interdit à un niveau supérieur de l'obligation. La morale prend le dessus sur la règle. La mise en texte de ce « *paradoxe de Chisholme* »<sup>133</sup> peint un « *micro-univers linguistique* »<sup>134</sup> frappé par un élan de rupture et de discontinuité. Du face-à-face binaire (interdit/obligation) résulte un engagement individuel qui se schématise dans un rapport de tension entre le sujet (Martial) et l'objet convoité (la vengeance). La narration s'est bipolarisée à ce niveau pour laisser apparaître deux « *contrepoids* »<sup>135</sup> qui s'affrontent pour une « *mise à distance de ce qui est et de ce qui doit être* »<sup>136</sup>. La mort tranche pour faucher le récit dans une tonalité de résignation. Ce qui finalement nous amène à conclure qu'en Katamalanasia, la seule vérité qui vaille est celle des morts.

Dans *La vie et demie*, la mort est une ironie. Elle est l'incarnation de la justice divine par laquelle l'écrivain congolais remet en question et déconstruit un système de justice apprivoisé par le pouvoir exécutif. Sa vision apocalyptique des régimes de la série des « *Jean* » et celles des « *C* » est un appel à une conscientisation des dangers de l'obscurantisme post-colonial. Dans ses commentaires sur *La vie et demie*, Jean Claude Blachère illustre ce point par ces propos : « *Labou Tansi dénonce aussi la valse des*

*coups d'Etats, la danse des appétits, la veulerie de Judas, la rupture de l'unité avec la nature* »<sup>137</sup>.

### 3. La mort, comme un mouvement vers la vie

Premiers habitants du Congo Brazzaville, les Pygmées restent une communauté nomade de l'ethnie peule. Ils peuplèrent la forêt des Grands-lacs depuis l'*homo sapiens* dit *Homo I*. Depuis plus de 130.000 ans<sup>138</sup>, la communauté pygmée développe une civilisation forestière réglementée par les lois de la nature. A y observer de près, l'écrivain congolais met en vue une image taillée de la conception de la mort chez ce peuple autochtone du Congo Brazzaville. En effet, fortement ancrés dans une civilisation du monisme<sup>139</sup>, les Pygmées font de la forêt un « *espace où la mort est la compagne savante de la vie* »<sup>140</sup>. Elle se fait chemin et prend la forme d'un « *tissu de significations stables* »<sup>141</sup> qui s'exprime dans les rites mortuaires.

Ayant quitté Yourma pour échapper à la persécution du Guide qui a décimé la famille des Martial, Layisho (le fils jumeau de Martial) et Chaïdana Layisyo (la fille jumelle de Martial) prennent refuge dans la forêt où ils vivront longtemps avec les Pygmées. Ces derniers, n'ayant pas apprécié la présence d'étrangers dans leur terroir, vont empoisonner Martial et Chaïdana Layisho. Malgré l'assistance de Kapahacheu, un membre de la communauté pygmée qui s'efforce de leur sauver la vie, Martial Layisho trouve la mort « *à la troisième nuit de la troisième semaine qui suivit le départ des Pygmées* »<sup>142</sup>. Mort en pays pygmée, Martial reçoit l'attention mortuaire et le type d'enterrement que reçoivent « *les hommes bien* »<sup>143</sup>. En effet, au pays des

<sup>132</sup> ROBERT MISRAHI, *Qui est l'autre*, Paris, Armand Colin, 1999, p. 12.

<sup>133</sup> Ce paradoxe consiste à avoir l'obligation de faire ce qui est interdit.

<sup>134</sup> ANNE HENAULT, *Narratologie sémiotique générale. Les enjeux de la sémiotique*, Paris, PUF, 1983, p.16.

<sup>135</sup> *Ibidem*, p. 29.

<sup>137</sup> *Ibidem*, p. 143.

<sup>137</sup> JEAN CLAUDE BLACHERE, « L'histoire selon Sony », in *Sony Labou Tansi, le sens du désordre*, op.cit., p. 59.

<sup>138</sup> NGOMA MASSALA, ARMAND MAFOUNBOU MOODY, « Rites gémeillaires chez les Pygmées et leur évolution », op. cit., p. 86.

<sup>139</sup> Doctrine philosophique considérant le monde comme formé d'un seul principe tel que la matière (le monisme matériel, spirituel ou idéaliste.)

<sup>140</sup> MAURICE BLANCHOT, *L'espace littéraire*. Paris, Gallimard, 1955, p. 183.

<sup>141</sup> *Ibidem*, p.256.

<sup>142</sup> SONY LABOU TANSI, *La Vie et demie*, op. cit., p. 92.

<sup>143</sup> *Ibidem*, p. 94.

Pygmées, puisque « *les hommes bien ne meurent pas mais repartent au paradis* »<sup>144</sup>, Kapahacheu

*alla attacher le cadavre de Martial qu'il entourait de pièges. Pendant les dix-neuf mois et vingt-deux jours que le corps mit à pourrir, Kapahacheu prit à ses pièges sept cent quarante-deux sangliers, deux cent vingt-huit civettes, huit cent trois chacals, quatre-vingt-treize chats, quatre crocodiles, deux léopards, d'innombrables rats de toutes tailles, ainsi que quatre boas et treize vipères*<sup>145</sup>.

Dans cette forêt où l'existence s'harmonise avec les lois de la nature, se tracent des sentiers où passent les « *morts pour joindre le monde de l'immortalité* »<sup>146</sup>. Pour Ngoma Massala et Armand Mafounbou Moody, « *la mort les place dans l'immortalité temporelle et donc dans l'éternité* »<sup>147</sup>. Les morts, au pays des pygmées, restent parmi les vivants pour dresser au quotidien le spectacle d'une vie « *directement en phase avec la forêt* » qui est temps et vie »<sup>148</sup>. Ainsi, les ossements de Martial Layisho seront taillés en objets de décoration remis dans le parcours des interactions sociales et donc de la vie. D'un homme visible et audible, Martial est transformé en un objet-espace, en un signe d'une autre vie, le « *representamen* » d'une éternité. « *Les hommes bien on les garde* »<sup>149</sup>, dira le Pygmée Kapahacheu. Et pour convaincre Chaïdana de l'existence du monde éternel dans lequel est envoyé Martial, le Pygmée

*montra la petite collection d'outils et de pièces artistiques qu'il avait sorties des os de Martial. Les objets d'art étaient d'une saisissante beauté et se résumaient à quatre statuettes, douze colliers, deux instruments de musique, une pipe et une gibecière*<sup>150</sup>.

Ainsi les morts sont-ils renvoyés à la vie à partir de leur « *dedans à l'extérieur* »<sup>151</sup>. Et c'est à ce titre que

kapahacheu peut donc parler de l'immortalité de son frère à Chaïdana, car Martial continue de vivre parmi les vivants :

*les dents de l'Enfer, dit Kapahacheu qui appelait Martial tantôt l'Enfer, tantôt Mahashia. Il désignait un beau collier qu'il portait autour des reins ; Chaïdana le regarda longuement, elle n'eut aucune réaction. Elle répéta seulement sans même y faire attention : on enterre les méchants. C'est peut-être mieux comme cela*<sup>152</sup>.

Puisque « *le silence est le mode authentique de la parole* »<sup>153</sup>, Martial le défunt garde le silence pour être plus éloquent à travers ces signes. Sa mort est une promotion sociale, un sacrement qui lui ouvre les portes de l'éternité. Ses œuvres du passé jugées positives, le sauvent d'un séjour au « *village-sous-la-terre* »<sup>154</sup>. Mort, Martial Layisho se dessaisit de la finitude pour un ailleurs infini. L'idée de la mort, dans la conscience collective des Pygmées, est conçue sur une dimension salutaire et salvatrice. Quoiqu'indicible, elle demeure un événement heureux d'une transition allant d'un « *ici* » à un « *ailleurs* ». Et Ngoma Massala et Armand Mafounbou Moody de préciser, à propos de la mort chez les Batsoua, « *qu'il ne doit y avoir ni pleurs, ni regrets. [...] on chante les exploits du défunt, on loue la volonté des dieux qui ont décidé de le rappeler* »<sup>155</sup>.

Les morts dans *La vie et demie* « *attrape[nt], la vie de la forêt [pour ainsi] devenir homme-racine* »<sup>156</sup>. Ils sont de la forêt et retournent à la forêt pour continuer d'y servir leur communauté. De ce fait, la forêt prend le visage d'un monde dont l'éternité se met en évidence par une intrication complexe de « *ce qui est et ce qui devient* »<sup>157</sup>. Se donne ainsi à lire une chaîne

<sup>152</sup> *Ibidem*, p. 94.

<sup>153</sup> HEIDEGGER cité par J. P. Sartre, *Situation I*, Paris, Gallimard, 1947, p. 104.

<sup>154</sup> L. T. THOMAS cité par Lamine Ndiaye, « Mort et altérité : approche socio-anthropologique d'un phénomène indicible », in *Ethiopiennes*, « Littérature philosophie et art », n° 74, 1<sup>er</sup> semestre, 2005, p. 2.

<sup>155</sup> NGOMA MASSALA, ARMAND MAFOUNBOU MOODY, « Rites gémeillaires chez les Pygmées et leur évolution », *op. cit.*, p. 86.

<sup>156</sup> SONY LABOU TANSI, *La vie et demie, op. cit.*, p. 101.

<sup>157</sup> GASTON BACHELARD, *Epistémologie*, Paris, PUF, 1972, p. 10.

<sup>144</sup> NGOMA MASSALA, ARMAND MAFOUNBOU MOODY, *op. cit.*, p. 86.

<sup>145</sup> SONY LABOU TANSI, *La vie et demie, op. cit.*, pp. 92-93.

<sup>146</sup> NGOMA MASSALA, ARMAND MAFOUNBOU MOODY, *op. cit.*, p. 86.

<sup>147</sup> *Ibidem*, p. 86.

<sup>148</sup> SONY LABOU TANSI, *La vie et demie, op. cit.*, p. 94

<sup>149</sup> *Ibidem*, p. 94.

<sup>150</sup> *Ibidem*, p. 94.

<sup>151</sup> SONY LABOU TANSI, *La vie et demie, op. cit.*, p. 92.

temporelle d'interactions où le présent épouse le passé tout en donnant naissance à une éternité. La mort se meurt dans la forêt et se prévaut d'une signification qui n'est plus relative à la mort ; celle « dont on ne sait ni le jour, ni l'heure, mais celle qui empêche de vivre chaque jour »<sup>158</sup>.

#### 4. Ancestralité et continuité du héros dans l'éternité

Dans *A Grain of Wheat*, « l'idée générative régénérative »<sup>159</sup> structure un message et donne au récit une valeur qui trouve sa force à la fois dans le retour au passé et dans la projection vers l'avenir. La vie des héros de cette œuvre se développe comme un signe d'un temps social fixé dans le vouloir « de la liberté absolue, de l'éternité »<sup>160</sup>. Elle porte les marques des actes-signes – qui correspondent aux précédents actualisés dans le monde du *Dasein* – « et des endo- et exo-signes en vertu de quoi, ils échappent au temps biologique et culturel »<sup>161</sup> pour se faire sentir dans le signe *a-temporel*. Le récit de leur transcendance donne au roman tout entier le ton d'un livre d'honneur qui enregistre la mémoire infaillible et transcendante des héros. Et Adam de dire, en parlant de la société kenyane, que : « chaque individu, en effet, c'est pour une part, l'actualisation d'une instance empruntée à l'ancestralité dans laquelle il finit lui-même par se fondre à sa mort »<sup>162</sup>. En effet, ces héros se fondent dans ce temps « [qui] est continu [et qui] ne passe pas deux fois par le même instant »<sup>163</sup>. Ils se définissent dans le *statum esse*<sup>164</sup>. Leur existence a nié le temps chronique pour s'inscrire dans une éternité. Alors ils atteignent la nature du *motus esse* (un être en mouvement) et transfigurent leur esprit en une figure divine. Ce qui fait du récit un fragment fictionnel de l'histoire du Kenya. Et Gérard

Genette de préciser cette relation entre texte et histoire comme suit : « la principale détermination temporelle de l'instance narrative est évidemment sa position relative par rapport à l'histoire »<sup>165</sup>.

Ce flambeau de résistance bien articulé dans sa dimension temporelle sera repris et porté de plus belle manière par une génération de « *Beautiful Ones* »<sup>166</sup>. Dans *La vie et demie*, Martial qui se trouve être un opposant indésirable déclame une devise héroïque : « je ne veux pas mourir cette mort-là ». A l'image du Christ, le prêtre Martial fait de sa vie un corps suspendu sur une croix sacrificielle et rédemptrice pour connaître une mort libératrice, et de ce fait, une vie éternelle. Sa mort altruiste vise à établir une union sacrée entre les affres d'une disjonction et le bonheur d'une conjonction salvatrice. Antonella Colletta renchérit : « derrière l'image de Martial se profile le messianisme kongo »<sup>167</sup>.

Assassiné, Martial, à l'exemple de Waiyaki et d'Harry Thuku dans *A Grain of Wheat*, irradie ses concitoyens par la lumière de ses idées et l'ardeur de son engagement. Ainsi mort, ainsi vivant ! Martial demeure éternel. Jean-Michel Devésá illustre cette idée de cette manière : « nombreux étaient maintenant ceux qui voulaient mourir la mort de Martial pour avoir l'occasion de repasser dans la vie après la mort »<sup>168</sup>.

A l'évidence, les héros – Waiyaki, Harry Thuku, et Martial – se complètent dans leur résistance. Du combat anticolonial à la résistance post-coloniale, ils font de leur vie des parcours narratifs où leur pouvoir de faire va changer la vie de leurs compatriotes. En faisant leur la violence légitime, ils se dessaisissent de l'objet de valeur négative – la soumission – pour entrer et faire entrer leur peuple en conjonction avec l'objet de valeur positive – la liberté. Quoique différents d'époques, les combats de Waiyaki et de

<sup>158</sup> P. BAUDRY, cité par Lamine Ndiaye, *op. cit.*, p. 2.

<sup>159</sup> EDGAR MORIN, *La méthode : la vie de la vie*, *op. cit.*, p.114.

<sup>160</sup> CYRILLE BERGORRE-BRET ET ALII, *100 fiches pour aborder la philosophie*, Paris, Bréal, 1998, p. 254.

<sup>161</sup> FRANÇOIS CHENET, *Le Temps. Temps cosmique, temps vécu*, *op. cit.*, p.146.

<sup>162</sup> JULES LAGNEAU, cité par Michel Adam in « Espace et temps chez les Kikuyu du Kenya », *op. cit.*, p. 37.

<sup>163</sup> ETIENNE KLEIN, *Le facteur temps ne sonne jamais deux fois*, *op. cit.*, p. 67.

<sup>164</sup> L'être stable de l'éternité divine.

<sup>165</sup> G. GENETTE, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, p. 228.

<sup>166</sup> AYI KWEI ARAMA, *The Beautiful Ones are not yet Born*, London, Heinemann, 1989.

<sup>167</sup> ANTONELLA COLLETTA, « *La vie et demie* de Sony Labou Tansi et *Le mâât de cocagne* de René Depestre : La platitude de l'homme désagrégé », *op. cit.*, p. 52.

<sup>168</sup> JEAN-MICHEL DEVESA, *Sony Labou Tansi, écrivain de la honte et des rives magiques du Kongo*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 86-87.

Martial visent un objectif commun : la liberté et la justice sociale.

### CONCLUSION

Dans les différentes œuvres étudiées, le thème de la mort reste la toile de fond. Ngugi wa Thiong'o et Sony Labou Tansi ont fait usage d'une ironie tragique pour ainsi décrier l'hypocrisie du colon et des chefs d'Etat africains qui, tout en se disant être gardiens et protecteurs de leurs peuples et de leur bonheur, s'adonnent tout de même à des pratiques politiques déshumanisantes.

Le thème de la mort permet également aux deux auteurs de ressusciter la justice en terre africaine. La mission de l'esprit fantôme de Waiyaki, de Harry Thuku (en période coloniale), de Martial (en période post-coloniale), est fort comparable à celle du père de Hamlet dans la pièce théâtrale de Shakespeare (*Hamlet*) où le roi assassiné par son propre frère fait porter à son esprit un message de vengeance qu'il doit transmettre à son fils. L'esprit de Martial revient au palais du Guide Providentiel pour venger une mort injuste. De cette vengeance résultera un cercle vicieux de violence à travers lequel les neuf Guides qui se sont succédé sur le trône de l'Etat Katamalanasien « vont s'arracher le pouvoir, diviser le territoire national puis le faire sombrer dans une sorte de guerre nucléaire »<sup>169</sup>. Ces dirigeants d'une Afrique nouvellement indépendante n'ont pas répondu aux attentes de leurs peuples. Les indépendances ont ainsi débouché sur la production d'une identité de l'Afrique dite « libre », cependant prise en otage par ceux qui étaient censés la protéger et la rendre prospère, prolongeant ainsi le legs de la politique coloniale au moment même où le continent devait s'employer à s'en libérer.

---

<sup>169</sup> E. LAWSON-ANANISSOH, *Le Roman « nouveau » en Afrique francophone : Henri Lopes, Sony Labou Tansi. Eléments d'une poétique*, Thèse de Doctorat Nouveau Régime, Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III, p. 6.

## BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

## CORPUS ROMANESQUE

- SONY LABOU TANSI, *La vie et demie*, Paris, Editions Seuil, 1979.
- NGUGI WA THIONG'O, *A Grain of Wheat*, London, Heinemann, 1967.

## ETUDES CRITIQUES

- BALUSTANKY, M. KATHLEEN, *The Novels of Alex La Guma : The Representation of a Political Conflict*, Boulder, Three Continent Press, 1989.
- R. BOURNEUF, R. OULLET, *L'Univers du roman*, Paris, Presses Universitaires de France, 1975.
- CHARLES CANTALUPO, *Ngugi wa Thiong'o: Texts and Contexts*, Trento, African World Press, 1995.
- R. CHEMIN, A. CHEMIN-DEGRANCE, *Panorama critique de la littérature Congolaise contemporaine*, Paris, Présence Africaine, 1979.
- DAVID COOK, MICHEL OKENIMKPE, *Ngugi wa Thiong'o: An exploration of His Writings*, Nairobi, Heinemann, 1969.
- JEAN MICHEL DEVESA, *Sony Labou Tansi, écrivain de la honte et des rives magiques du Kongo*, Paris, L'Harmattan, 1996.

## OUVRAGES THEORIQUES

- GASTON BACHELARD, *La Poétique de l'espace*, Paris, Quadrige/PUF, 1957.
- GASTON BACHELARD, *Epistémologie*, Paris, PUF, 1997.
- MAURICE BLANCHOT, *L'espace Littéraire*, Paris, Gallimard, 1955.
- FRANÇOIS CHENET, *Temps. Temps cosmique, temps vécu*, Paris, Armand Colin, 2000.
- ARENDT HANNAH, *Les origines du totalitarisme. L'impérialisme*, Paris, Fayard « Poche », 1982.
- ETIENNE KLEIN, *Le Facteur temps ne sonne jamais deux fois*, Paris, Editions Flammarion, 2007.
- ROBERT MISRAHI, *Qui est l'autre*, Paris, Armand Colin, 1999.
- ROLAND QUILLIOT, *Qu'est-ce que la mort ?*, Paris, Armand Colin, 2000.
- ERO TARASTI, *Fondement de la sémiotique existentielle*, Paris, l'Harmattan, 2009.

## ARTICLES

- JEAN CLAUDE BLACHERE, « l'histoire selon Sony » in *Sony Labou Tansi, le sens du désordre*, Service des Publications de la Recherche de l'Université Paul Valéry, Montpellier III, 2001.
- JACQUES CHEVRIER, « Le Roman africain dans tous ses états », in *Notre Libraire*, n° 78 (Janvier-Mars), 1985.
- ANTONELLA COLLETTA, « *La vie et demie* de Sony Labou Tansi et Le mât de cocagne de René Depestre : La platitude de l'homme désagrégé », in *Sony Labou Tansi, le sens du désordre*, Paris, Service des Publications de la Recherche de l'Université Paul Valéry, Montpellier III, 2001.
- DEREK ELDERS, « Review of Ngugi's *A Grain of Wheat* », in *African literature Today*, 1968, n° 1.
- JULES LAGNEAU, « Espace et temps chez les Kikuyu du Kenya », in *L'Homme*, 1997, n°142, vol. 37.
- LAMINE NDIAYE, « Mort et altérité : approche socio-anthropologique d'un phénomène indicible », in *Ethiopiennes*, « littérature philosophie et art », n° 74, 1<sup>er</sup> semestre, 2005.

## THESE

- E. LAWSON ANANISSOH, *Le Roman « nouveau » en Afrique francophone : Henry Lopez, Sony Labou Tansi. Eléments d'une poétique*, Paris, Université de la Sorbonne Paris III, 1996.

## REVUE

- Bulletin de la société française d'Égyptologie*, n°112, 1988.

## WEBGRAPHIE

- « Sémiotique discursive » in [coursval.free.fr/coursL2/LaSemiotiqueDiscursive.htm](http://coursval.free.fr/coursL2/LaSemiotiqueDiscursive.htm) – (05-11-12).

## ETUDE DIVERSE

- HENRY GRAVRAND, *La civilisation Sereer, les Pangool*, Dakar, Nouvelles Editions Africaines, 1990.



## LETTRES ET LANGUES

# THE LANGUAGE OF SLAVERY IN TONI MORRISON'S *BELOVED*: WRITING THE UNSPEAKABLE

ANGE GAËL PAMBO PAMBO N'DIAYE  
Université Omar Bongo  
Gabon

## **RESUME**

*L'esclavage en particulier dans le roman Beloved questionne le langage, et l'écriture en tant qu'inscription préoccupe la romancière Toni Morrison. Née du déplacement – processus d'appropriation et de réappropriation non seulement historique, mais aussi linguistique –, sa signification s'élabore dans une forme de rupture rendant malaisé le regard du critique. Dans la perspective du sujet africain américain, la lecture de l'écriture de l'esclavage dévoile de fait une écriture de l'indicible, permettant de mieux rendre compte des réalités à la fois anhistoriques et anhistoriques.*

## **ABSTRACT**

*Language is at the center of Toni Morrison's novels. In Beloved, the author writes about slavery. Language comes out of a signifying process. Its acquisition by means of replacement or reappropriation results from a long historical process which has left some gaps, making sometimes unspeakable the writing on the African American experience. The fundamental point raised in this paper is the unprecedented impact of slavery on the languages deported and transformed in America throughout different phases of denial, rejection, and erasure, thus modifying cultural modes.*

**Mot clés :** *Esclavage, indicibilité, intemporalité, invisibilité, fragmentation, réappropriation.*

**Key words :** *Slavery, unspeakable, timelessness, invisibility, fragmentation, reappropriation.*

*“In the beginning, there were no words. In the beginning was the sound, and they all knew what that sound sounded like”.*  
(*Beloved*, p. 259)

A diachronic study of *Beloved* merely draws the historiography of African American people, making gaps ever wider. A synchronic approach has the benefit of showing out of contextualization, a poetic of the unspeakable.<sup>170</sup> A bridge across one methodological grid and another spawns imagination through a horizontal line where signifiers easily interact and become consequently meaningful. Reappropriation as an ultimate step and muteness rejected from a vertical scheme underline the distinction between historical and fictional writing.

Language fills the gaps of an unspeakable history with its imagery. Writing makes African American history possible, imagination being a means of re-creation perceived in language. Out of history, it stands as an act of rebirth shaping identities. From slavery to freedom, having linguistic stakes – language becomes not only a matter of identity, but an ideological apparatus as well. Reappropriation

rendered through imagination defines the African American subject. From the silence of the past, imagination in the present unveils the writing of the unspeakable in *Beloved* – an extremely complex language.

The language system contained in Morrison’s text does not function according to the Saussurean mode of representation putting forth a preeminence on external objects. Utilizing a different codification, standing non-binary only with an unspeakable form, language in the text is manifested in a complete absence of signifier. Literally bereft of its acoustic form – unheard, writing has no body, or no words to describe slavery.

This is exactly the idea beyond the representation of *Beloved*, the main protagonist of the novel. Its volatility construed as a ghost in the story informs the absence of body sustaining language. Morrison’s writing takes to creativity that tells slavery – *Beloved* being *par excellence* a pure imagination, a concept that is essentially abstract with non-identified manifestations from the beginning up to the end. Reading the book, one question remains: who is *Beloved*? The ungraspable within the novel lies

---

<sup>170</sup> JOHN LYONS, *Introduction to Theoretical Linguistics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1969, p. 46.

indeed in a lack of concepts; the missing words that would lead to knowledge.

The writing of the unspeakable comes through indirection. In the story, the multiplicity of opinions gives a heterogeneous aspect that conceals all possibility of communication. A narrative confusion is therein created, invalidating any interpretation of the text. The fictional purpose inscribed makes writing unspeakable – even chaotic, since opposition destroys the sense of logic, or the perception of a signified. Discourse as produced by the text seems irrational, characters and narrators unreliable. Interpretation versus meaning annihilates writing, as if it is not meant to signify.

This phenomenological approach is essentially based on writing. It claims the autonomy of meaning residing in the signified – theoretically the unseen part of a sign. The access to the unspeakable is made through imagination apprehended here as a cultural thing. Imagination comes before language in the novel *Beloved*. Its relation with the act of writing significantly weighs on the nature of the text, as it retrieves and nullifies the identity element. Even with a shift in the written structure, the text does not show any parallel in the transfer of images. Language suffers from its impossibility to cope with blanks, *sine qua nun* to feed its aesthetics.

There is no hindrance to communication, though writing does not imitate language. A code confines it in a coherent whole, the absent signifier that does not refer to the language of the body. The perception of *Beloved* is made impossible, as writing becomes unspeakable. The signifier alluding to the words of the text is therefore the corrupt part of the linguistic sign, whose opacity serves to hide a deeper, almost ideological reality.

### 1. SIGNIFYING [IN]VISIBILITY

The concept of invisibility in *Beloved* is treated in a way not forcibly related to the concept of blackness. It comes through characterization and gives consistency to its object. Indeed, a character is a verbal construct or an extended verbal representation of a human being. Yet, *Beloved* the protagonist of the novel does not fall in this category. The language of its body is inexistent, as ascertained in the opening lines: “124 WAS SPITEFUL [...] For years each put up with the spite in his own way” (*Beloved*, p. 3).

Morrison strives desperately to write about this complex figure, unspeakable since apprehended outside the limits of language – its invisibility being the consciousness of an absent visibility.<sup>171</sup> She resorts then to imagination as a way to recapture it. Its lack of voice is a mark of oblivion, manifested through a historical erasure, a dispossession, or deprivation of language definitely showing the muteness of “*a story not to pass on*” (*Beloved*, p. 275).

The abundance of semes in the text defines a writing that reports a palpable silence. It turns into a poetic of the impossible talk between Sethe and her family. Painful and disturbing, the representation of a poltergeist in the story comes as an appropriate imagination suiting with an authorial intention. A signifying gap is left behind wordlessness. Verbalization does not appear as an ultimate resort to language, reached in the denegation of the act of writing. Compression and restriction *un-write* language, as writing itself happens to reflect the body of slave made invisible.

Morrison’s writing plays on the decidability of characters, considering different axes of articulation. The unspeakable first appears when *Beloved* is denied from the very beginning of the story the status of a character. Lacking human attributes, its identification through a personifying process is hardly readable. Second, doubts cast on its apprehension as a verbal construct irrefutably turn the language of slavery into the writing of the unspeakable. This text definitely displays a different mode of representation. Traditionally binary, its sign is made monolithic, displaced or absent – its signifier remains untied to its signified (any written form). This absence of correlation does not hinder any form of communication either, since the ostracized signified still speaks by itself.

*Beloved* incorporates a cultural mode of perception that pertains to the African American community. The dynamics of its narrative perfectly illustrates in a system of representation the inadequacy of its linguistic components. The gap manifested in a lack of parallelism technically reveals

---

<sup>171</sup> SAM DURRANT, *Postcolonial Narrative and the Work of Mourning: J.M. Coetzee, Wilson Harris, and Toni Morrison*, Albany, SUNY, 2004, p. 101.

the unspeakable, which can be defined as a form of language beyond expression – verbalization unable to be spoken or written. Any attempt at writing about silent voices evokes the language of slavery, filled with voids telling the invisibility and fragmentation of characters.

## 2. THE UNSPEAKABLE FRAGMENTATION

The unspeakable in *Beloved* also appears in the fragmentation of language. It occurs in the act of enunciation. It is technically represented in the dislocation of the linguistic sign. Language fails to signify, turning sound into muteness. The most suggestive scene of such deconstruction in the novel is illustrated in the story of Sixo. His girlfriend Patsy is unable to find the location of the “*deserted stone structure*”, despite all the precision and details.

The unspeakable is as well literalized in a fragmentation that reveals slavery, with regards to Sethe’s poeticized tree on her back. Whips on the flesh turning the human body to pieces feed imagination with a blossoming tree in spring time, the sculpture of “*the decorative work of an ironsmith too passionate for display*” (*Beloved*, p. 17). The language of slavery writes the unspeakable through a displacement of the signified.

Indetermination undermines too the fragmentation of language. Not as an innocent act, it does not necessarily reveal any form of alienation. But in Sixo’s refusal there is a subversive attitude that bespeaks an anti-language. His determination not to speak English is legitimized by the lack of future in it (*Beloved*, p. 25). Displacement of signifiers is a reappropriation of meaning based upon silence. This same articulates the role of language in the submission of a people. Despite the precision of Sixo’s language that “*painstakingly instructed her how to get there*” (*Beloved*, p. 24), Patsy does not manage to get to the deserted lodge.

Illocutionary, the slave’s words are not inscribed in any form of actualization as to lead to a particular and coherent perception. The lack of scheme explains their ineffectiveness, language being deprived of concepts – of any orientations that may convey either a political or an ideological vision. Out of any

“*signified structure*”<sup>172</sup>, language as a legacy is non-referential and self-contained. The inadequacies of linguistic forms account for Sixo’s final decision not to speak English as it is logocentric. The lack of double articulation is a negation of identities, since signifiers leave semantic gaps. Dismantled is the sign, as silence is made on the content of verbalization. The unspeakable fragmentation, the one elucidated in the expression “with no future in it” tells as well the slave’s perception of time and the treatment of temporality in the writing of the unspeakable.

## 3. TIMELESSNESS

The unspeakable comes in as a narrative instance, when time can hardly be written. Its manifestation evokes absence. The novel defines time through its volatility: “*I was talking about time. [...] Some things go. Pass on. Some things just stay*” (*Beloved*, p. 35). Denying any form of inscription, time becomes a fragmentation of the coherence of meaning, as it leads to a questioning of its rationale – “*It’s so hard for me to believe in it*”. Its articulation regenerates signification – the unspeakable timelessness being simultaneously veiled and disclosed in a female body.

The bodily language is linked to a platonic philosophy. The representation of a burning house in the text stands for the oppressed woman whose body is literally metamorphosed. Written or metaphorized, its dissipation in the transformation of Sethe’s back into an artwork sets significance – the house made into the metaphor of the body; the body being the space of imagination.

Consummation as a symbolic act opens to polysemy. The unspeakable deriving from a profusion of signifiers defers the body. “*Rememory*” kept in the body opens up to infinite spaces of imagination. These “*places are still there*” (*Beloved*, p. 36) – unforgettable, indelible: “*Someday you be walking down the road and you hear something or see something going on. So clear. And you think it’s you thinking it up. A thought picture. But no. It’s when you bump into a rememory that belongs to somebody else*” (*Beloved*, p. 37). Time unfolds – its denouement marks signification as it goes, passes, and stays.

---

<sup>172</sup> ROLAND BARTHES, *S/Z*, Paris, Seuil, 1970, p. 12.

Coming through the alteration of oblivion – “*Some things you forget*”, and memory – “*Other things you never do*” – textuality turns time into an unspeakable sign, just like the burned house.

Writing considers as well the concept of “*rememory*”. Ubiquity and complexity reveal it as a psychic time that gives archetypal images – mental, but not individual representations ascertained by the absence of the signified in the expression of “*a thought picture*.” As a totalizing concept made arbitrary in the economy of Morrison’s writing, it induces a contradiction between real and unreal presence: “*Where I was before I came here, that place is real. It’s never going away. Even if the whole farm – every tree and glass blade of it dies.*” Between imagination and representation, “*rememory*” comes as a way to “*think up the past*”. The use of the term “*bump into a rememory*” serves to describe a collective consciousness coming not necessarily from a lived experience.

However in its materialization, it is shared and transmitted – “*if you go there and stand in the place where it was, it will happen; it will be there for you, waiting for you.*” Consciousness making possible the knowledge of the past is in an “*out there*” unspeakable deprived of the signified. It is a floating image, “*the picture*”, the place and space of imagination. Out there – “*outside my head*”, it is contained within language. Its body is the signifier – the graphic, acoustic, and visible form that one “*bumps into.*” It is the body of language that turns into the language of the body, making timelessness [in]corporeal, and the language of body unspeakable as the holding hands whose shadows are different (*Beloved*, p. 47).

The unspeakable comes through the slippery of signifiers in a motion that literally veils the production of meaning. Language yields signification within the articulation of nonsense apprehended in the text not as the absence of meaning, but the production of a symbolic writing through a disruption of language.<sup>173</sup> It appears as an inadequacy that reaches an “*out there*” revealed in the shadows. From the “*holding*

*hands*” to the “*shadows*”, writing generates an image, the place of meaning opening new perspectives – “*A life*”. The unspeakable in *Beloved* tends to be polysemic.

#### 4. POLYSEMISM

The denial of the signified does, in no way, prevent Morrison’s writing from signifying or meaning. Defined as part of the text slipping away from the narrative project, the unspeakable out of the author’s control works as the unconscious. It participates in fiction even as an undetermined act of creation. It discloses one of the functioning principles of the signified. Affecting language more than it does with writing, the unspeakable is determined by the perception of a past that stands unreadable: “*every mention of [...] past life hurt. Everything in it was painful or lost. [...] it was unspeakable*” (*Beloved*, p. 58).

Coordinating the qualifier “*painful*” with “*lost*”, writing establishes a relation of equivalence by means of substitution. Due to the lack of a referential element, the transposition of terms literally describes the process in which the signified becomes unspeakable. Its representation remains an attempt, as the illusion of reality pre-defines a “*lost*” signified, one that results into a difficult and impossible language. Verbalization engenders a fragmentary writing with dismantled structures. The writing of slavery actually pushes back the borders of human imagination.

Questioning the Saussurean conception of a linguistic sign and untying the signified from the signifier, verbalization can no more report memory. Detachment making language unspeakable explains Sethe’s inability to remember the past: “*Nan [...] used different words. Words Sethe understood then but could neither recall nor repeat now*” (*Beloved*, p. 61). Her understanding is a mental apprehension, a perception of the signified independently from the signifier. It refers back to the author’s concept of a “*thought picture*” as an imaginary representation of the signified.

Its autonomy also affects words, as detachment within language leads to oblivion. It is rendered by a loss of the signifier, as it can be read in: “*What Nan told [Sethe] she had forgotten, along with the language she told it in.*” Timeless is the signified that uncovers the unspeakable memory to make Sethe’s

<sup>173</sup> ANGE GAEL PAMBO PAMBO N’DIAYE, *Le Réalisme magique dans les romans de Toni Morrison : la revendication d’une écriture noire*, Sarrebruck, Editions universitaires européennes, 2011, p. 284-285.

past similar to her present (*Beloved*, p. 4). As a mold giving it a shape, the disconnected signifier stands with no expression, being reduced to a sheer aesthetic object.

The knowledge of the word or rather its utilization is strictly linked to the perception of the signified. It has an ideological imprint. Insidiously working, it carries out its marks within language. But the loss of language derives from the erosion of vision it generates. In a metonymic game that raises the associative and/or commutative value of a linguistic sign, the mechanics of imperialism justifies that loss with a replacement of word, establishing writing as the norm. Dismissing any form of orality, it remains therefore an abstraction, with a dominating signified leaving its signifier with no voice.

### 5. THE WRITING OF THE ZERO SIGNIFIER

Communication is ordinarily processed in a figuration that consists in “*picking up meaning out of a code*” (*Beloved*, p. 62). Its functioning mechanism defines the frame of enunciation where a transformation of sounds into images occurs. “*Usually [Sethe] could see the picture right away of what she heard*” (*Beloved*, p. 69). Sound production, as previously mentioned, goes with the signifier, and the shift towards the signified is not without incidence on the word spoken or written. Two phases come out of this process.

The first step in a communication scheme, though incidental, is subsequent to the speech act, as it designates the after-enunciation – a moment of silence with no more voice. Actualization establishes silence with a deconstructed loss. In a mental representation, this act becomes the body assimilated to the signifier. The code of the unspeakable language revealing different modes of perception refers to a signifier in a materialized form, the one that is no more acoustic but visible, this being the reason “[*Sethe*] could not picture what Paul D said”. The signifier as a picture is therefore linked to a concrete representation. Such apprehension obviously has an impact on language.

The second step is the perception of the signified, since it reveals the meaning of words as a projection. Linking heterogeneous forms, the signified has a conventional relation with its signifier. It is an established referential standard that links the content

to the form. Symbolic, the signified is rather arbitrary as opposed to the signifier, which is more stable.

A word in a narrative remains as unchanged as in a speech act, even though signification can sometimes be assigned to it. In *Beloved*, the signified is deceitful, the signifier remains reliable as “*misunderstanding more thrilling than understanding could ever be*” (*Beloved*, p. 66). The unspeakable lies in the gaps that turn these terms irreconcilable due to the lack in that relationship of a third element – intermediary, but necessary to reach a conceptual harmony. The “*picture*” though unspeakable reveals language, making it more expressive. The Morrisonian signifier is somehow onomatopoeic, as it silences the signified and signifies itself.

### 6. SILENCING THE SIGNIFIED

Words that compose any language reflect human experiences, making therefore speakable the perception of lives.<sup>174</sup> No words can stand beyond the humanly possible. Experiences find within words a means of expression, whereas codified words reveal experiences within which language can be at times unspeakable. Any attempt at writing about these experiences beyond expectancies is a way of making silence either readable or audible. Their reach is the reason some representations in *Beloved* “*could not be translated into a language responsible of humans spoke*” (*Beloved*, p. 125).

The unspeakable comes with a “*no word*” formula, as it identifies the kind of writing the novel *Beloved* deals with. A distance is created in the description of the scene of murder (*Beloved*, pp. 152-153), a reported speech used as a means to disclose an authorial intention. With an undetermined object, the establishment of a narrative fallacy with regard to the ungraspable subject reveals an impossible discourse. The rejection of details and superficiality affect language, so as to show the unspeakable in the scene represented or the experience lived. The “*no word*” formula alludes to an impossible signifier, turning the writing of slavery into the silencing of the signified.

---

<sup>174</sup> M. A. RAFEY HABIB, *A History of Literary Criticism and Theory*, Malden, Oxford, Carlton, Blackwell Publishing, 2005, p. 634.

Indescribable emotions, sufferings, or pains leave writing with some gaps, meaningful to express silence. Language yields an absolute silence, one that is due to the absence of picture, of a mental representation. The signified remains unconceivable. Unimaginable is also the language in search of signifiers. But the “no word” formula comes as a remedy. It stands for the unspeakable giving it a flesh to signify the body – writing. But also from a semantic point of view, it is part of a writing that structurally meets the dynamics of fiction.

### 7. SILENCING THE SIGNIFIER

Language is a site of ideological conflicts, as shown in its configuration revealing a battlefield that raises the impacts of slavery. Its consequences are judged by irreconcilable characters, not only their constitutive elements. The writing of *Beloved* is related to unfaithful representations. Interesting enough is the scene of the newspaper clipping that Stamp Paid gives to Paul D (*Beloved*, p. 154). Illustrating the infanticide committed and Sethe’s picture, this sequence does not come as a questioning of slavery in terms of representation, with regards to Paul D’s doubtful attitude on the exactness of the document. It is rather an attempt at understanding what slavery has generated on language.

The novel *Beloved* reveals an impossible substitution, however revisited in the making of its spot. Considered as a material representation, a picture is distanced from a concept, as the signified is set apart. The picture in the newspaper is the articulation of a signifier. The shift to a symbolic description of an unrecognizable mouth – “there was no way you could take that for her mouth” – informs a parallel discourse overshadowing the perception of a signifier as a mental construct.

Paul D’s skepticism is due to a picture that does not speak much *per se*. In this representation, the unspeakable results from an imperceptible code conveyed in the description of Sethe in the clipping. The one that disrupts the mode of reception, influences as well expression associated with language – “The print meant nothing to him so he didn’t even glance at it”.

Recourse to mental images to the detriment of writing reveals orality. That space of inscription releases silence, readable in: “a little something around the forehead – a quietness – that kind of

*reminded you of her*”. The possible dialog sets and liberates the voice of the oppressed, with an image turning meaningful – “the more he heard, the stranger the lips in the drawing became” (*Beloved*, p. 156). Signification recovered, the unspeakable language is spoken within the iteration of signifiers building a body – a unit or a metaphor of expressivity always in question.

### 8. A CONFLAGRATION OF VOICES

The unspeakable is differently approached in the scene following Paul D’s dismissal from 124. It appears as a numerical association of voices producing a “conflagration” (*Beloved*, p. 172), manifestly a distortion of language. The resulting fragmentation installs silence, turning the unspeakable into a plethora of voices: “[Stamp Paid] heard a conflagration of hasty voices – loud, urgent, all speaking at once so he could not make out what they were talking about or to whom”. Unarticulated, sounds may give an impossible language – noisy voices making words imperceptible. Displacement occurs with the ineffectiveness of words, signification being more a profusion of sounds than a writing of signifiers.<sup>175</sup>

Generated from that motion, the unspeakable becomes a narrative instance in which writing turns ineffable. Synchronization with voices disarticulates language as suggested in: “What [Stamp Paid] heard, as he moved toward the porch, he didn’t understand”. The unspeakable derives from a contrast of redundancies whose effect lies essentially in words – motion and voices contained are actualized. Their concomitance produces harmony as Stamp Paid could only make out the word “mine”. Depriving writing of its object and leaving the text undecipherable, language becomes “a whisper”. A mumbling not signifying dresses up a barrier not telling but hiding the thoughts of women.

There is definitely meaning beyond the unspeakable, since language spoken discloses “unspeakable thoughts, unspoken” (*Beloved*, p. 199). The language of the women of 124 does not remain nonsensical. Signification within their twisted tongues

---

<sup>175</sup> CLAUDINE RAYNAUD, *Toni Morrison: L’esthétique de la survie*. Paris, Belin, 1996, p. 72.



perceived in the [dis]order of words reveals a system of codification<sup>176</sup>, in which is conducted the private conversation of the women of 124 – Sethe, Denver, and Beloved. Their language in comparison with the closed doors of their house informs feminism that utilizes the unspeakable as its mode of expression.

### CONCLUSION

This paper on the writing of the unspeakable actually questions symbolism. This narrative mode with an imagery that systematically binds together the signified and the signifier, seems not only deliberate, but inappropriate as well, to reveal the experience lived by the African American subject, since “*In the beginning, there were no words*” (*Beloved*, p. 259). A discredit on language supposed to reflect reality points out a dialectic correlation inside the establishment of perceptions. Set as an absolute signified, imagination coming from “*words*” often plays tricks on writing. The language of slavery can only be heard in “*the sound*” unarticulated. The unspeakable in Toni Morrison’s *Beloved* is a lost imaginary rejected from a scheme of representation based essentially upon language. It only comes in the making of the novel, in the act of writing that makes *Beloved* “*not a story to pass on*” (*Beloved*, p. 275).

Rememory is made almost impossible in *Beloved* due to the loss of the signifier and the proscription of a language too much conventional, culturally and ideologically oriented as to leave some gaps. Perceptions are beyond language, as it fails to tell the African American experience. The unspeakable in the narrative alludes then to the missing words or better the unnamable as it is perceived in the following passage: “*Everybody knew what she was called, but nobody anywhere knew her name*” (*Beloved*, p. 274). Underlining an erasure of memory through the absence of the signifier, writing can only give an apparent perception of the object designated producing “*sounds*” instead of “*words*”. Evoking orality, sounds metonymically become “*the breath of the disremembered and unaccounted for*”.

Toni Morrison’s writing is definitely an attempt at dealing with the unspeakable, apprehended as a

concept based on the dislocation of the constituent parts that makes up the linguistic sign. In a sense, the treatment of the silenced signifier results from a dissociation that prevents writing from extending imagination, in so much it relies on its materiality involving mainly the production of words which is judged limited.<sup>177</sup> However, the Morrisonian signifier in *Beloved* is not strictly linked to Saussure’s conceptualization of the linguistic sign. Metaphoric, it rather encompasses words, gaps, fragments, and sounds – written as well as non-written forms in a dynamics that, to use Henry Louis Gates’s terminology, signifies the text.<sup>178</sup> In other terms, the signifier in the novelist’s text gets in a process of metaphorization that makes possible the writing of the unspeakable.

---

<sup>177</sup> CLAUDINE NORMAND, *Métaphore et concept*, Bruxelles, Editions Complexe, 1976, p. 12-13.

<sup>178</sup> HENRY LOUIS GATES, JR., *The Signifying Monkey: A Theory of African-American Literary Criticism*, New York and Oxford, Oxford University Press, 1988, p. 48.

---

<sup>176</sup> TERENCE HAWKES, *Structuralism and Semiotics*, London, Routledge, 1988, p. 106-107.

## SELECTED BIBLIOGRAPHY

ROLAND BARTHES, *S/Z*, Paris, Seuil, 1970.

SAM DURRANT, *Postcolonial Narrative and the Work of Mourning: J.M. Coetzee, Wilson Harris, and Toni Morrison*, Albany, SUNY, 2004.

TERENCE HAWKES, *Structuralism and Semiotics*, London, Routledge, 1988.

JOHN LYONS, *Introduction to Theoretical Linguistics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1969.

HENRY LOUIS, JR. GATES, *The Signifying Monkey: A Theory of African-American Literary Criticism*, New York and Oxford, Oxford University Press, 1988.

CLAUDINE NORMAND, *Métaphore et concept*, Bruxelles, Editions Complexe, 1976.

ANGE GAEL PAMBO PAMBO N'DIAYE, *Le Réalisme magique dans les romans de Toni Morrison: La revendication d'une écriture noire*, Sarrebruck, Editions Universitaires Européennes, 2011.

M. A. RAFEY. HABIB, *A History of Literary Criticism and Theory*, Malden, Oxford, Carlton, Blackwell Publishing, 2005.

CLAUDINE RAYNAUD, *Toni Morrison: L'esthétique de la survie*, Paris, 1996.

# DE LA TEORIA A LA PRACTICA: ANALISIS DE UNA CLASE PLANIFICADA DESDE LA PERSPECTIVA DE LAS INTELIGENCIAS MÚLTIPLES<sup>179</sup>

CAMILLE AMBASSA Y ZITA MVOUNZI  
Ecole Normale Supérieure  
Gabon

## RESUMEN

*La presente reflexión es el resultado de un estudio experimental que propone una aplicación de la teoría de las Inteligencias Múltiples (IM) conducida en una clase de español lengua extranjera (ELE) en el instituto Paul Injendje Gondjout de Libreville. La experiencia llevada por los autores, que intenta romper con la rigidez impuesta por la tradicional planificación materializada por la ficha pedagógica, intenta mostrar que se puede mejorar las prácticas docentes a partir de una concepción diferente de los procesos de enseñanza y de aprendizaje. Cuatro tipos de inteligencia han sido convocados en esta experiencia: la inteligencia lingüística, la inteligencia espacial, la inteligencia corporal-kinética y la inteligencia intrapersonal.*

## ABSTRACT

*This present article is dealing with the theory of Multiple Intelligences of experimentation which is done in a classroom of a fourth (4<sup>th</sup>) year high school in Libreville, during a Spanish class as a foreign language. The authors are trying to show that it is possible to improve class practices from different conceptions of teaching and learning process.*

**Palabras clave :** *Inteligencias Múltiples, didáctica, prácticas docentes, actividades.*

**Mots clés :** *Intelligences Multiples, didactique, pratiques de classes, activités.*

**Keywords :** *Multiple Intelligences, didactics, teaching and learning practices.*

---

<sup>179</sup> Se trata aquí de la teoría de las Inteligencias Múltiples elaborada por el psicólogo estadounidense Howard Gardner en 1983. En 2011, Howard Gardner ha sido galardonado con el Premio Príncipe de Asturias de Ciencias Sociales en Oviedo en el Norte de España.

**L**a reflexión didáctica sobre la enseñanza de español como Lengua Extranjera –ELE– en Gabón queda todavía muy tímida e insuficiente. Si la problemática de la búsqueda de la eficacia en las prácticas docentes y el interés de investir las estrategias de aprendizaje alimentan los trabajos de los estudiantes del departamento de español de la escuela normal superior, la preocupación, entre los investigadores, empieza a manifestarse de forma insistente. Eso significa que las dificultades relacionadas a la enseñanza y aprendizaje del español en los institutos de Gabón merecen la atención de los didácticos y pedagogos.

Pues la didáctica del español lengua extranjera muy poco se ha preocupado en buscar fórmulas inteligentes de enseñanza y apropiación de esta lengua dentro de un contexto lingüístico poco favorable. Pero, a sabiendas de que ningún exocontexto es *a priori* favorable a la enseñanza de una lengua extranjera, los trabajos de didáctica de las lenguas extranjeras se han orientado hacia la toma en cuenta de las posturas de los discentes, como procedimiento para una enseñanza adaptada. De allí el desarrollo de una investigación que privilegia las representaciones y los conocimientos de los alumnos para que fueran ellos los primeros y verdaderos responsables de los aprendizajes. Es en esta perspectiva que pensamos que la toma en cuenta de la Teoría de las Inteligencias múltiples del psicólogo americano Howard Gardner puede participar de la construcción de reflexiones que busquen aprendizajes

estables. Retomada por Thomas Armstrong (1999), la teoría de Gardner favorece, tanto en la construcción del currículo como en el aula una diversificación en la actuación del profesor<sup>180</sup>.

La presente reflexión, fruto de un trabajo colaborativo, es la primera en el contexto gabonés. Da cuenta de una experiencia llevada en una clase de español lengua extranjera de nivel cuarto del instituto Paul Indjendje Gonjout de Libreville. Se ha realizado una aplicación de la teoría de las Inteligencias Múltiples.

El artículo propone una presentación monográfica previa, sin comentarios, de la teoría de Howard Gardner. Luego, apoyándose sobre los trabajos de Thomas Armstrong, presenta una muestra de cómo se puede usar en clase.

### **1. ¿QUE ES LA TEORIA DE LAS INTELIGENCIAS MULTIPLES?**

La teoría de las Inteligencias Múltiples es un modelo de comprensión y de intervención propuesto por Howard Gardner en 1983, en el que la inteligencia no es vista como algo unitario, que agrupa diferentes capacidades específicas con distinto nivel de generalidad, sino como un conjunto de inteligencias múltiples, distintas e independientes. Para el

---

<sup>180</sup> Eso es posible siempre que el mismo profesor adapta la teoría a su propio estilo de aprendizaje y no suponga que todos los alumnos aprenden del mismo modo.

psicólogo americano, la inteligencia es vista como la “capacidad de resolver problemas o elaborar productos que sean valiosos en una o más culturas”.

De allí se nota que se amplía el campo de la inteligencia y se reconoce lo que se sabía intuitivamente. A la hora de desenvolverse en la vida no basta con tener un gran expediente académico. Segundo, y no menos importante, Gardner presenta la inteligencia como una capacidad, lejos de lo que se opinaba antes, es decir, la inteligencia como algo innato e inamovible. Se nació inteligente o no, y la educación no podía cambiar ese hecho.

Según esta teoría, todos los seres humanos poseen ocho inteligencias en mayor o menor medida. Al igual que con los estilos de aprendizaje no hay tipos puros, y si los hubiera les resultaría imposible funcionar.

Gardner enfatiza el hecho de que todas las inteligencias son igualmente importantes y, según esto, el problema sería que el sistema escolar vigente no las trata por igual sino que prioriza las dos primeras de la lista, (la inteligencia lógico-matemática y la inteligencia lingüística). Sin embargo en la mayoría de los sistemas escolares actuales se promueve que los docentes realicen el proceso de enseñanza y aprendizaje a través de actividades que promuevan una diversidad de inteligencias, asumiendo que los alumnos poseen diferente nivel de desarrollo de ellas y por lo tanto es necesario que todos las pongan en práctica.

Es evidente que, sabiendo lo que se sabe sobre estilos de aprendizaje, tipos de inteligencia y estilos de enseñanza, es absurdo que se siga insistiendo en que todos los alumnos aprendan de la misma manera. La misma materia se podría presentar de formas muy diversas que permitan al alumno asimilarla partiendo de sus capacidades y aprovechando sus puntos fuertes. Además, tendría que plantearse si una educación centrada en sólo dos tipos de inteligencia es la más adecuada para preparar a los alumnos para vivir en un mundo cada vez más complejo.

Howard Gardner añade que así, como hay muchos tipos de problemas que resolver, también hay muchos tipos de inteligencias. Hasta la fecha Howard Gardner y su equipo de la Universidad Harvard han identificado ocho tipos distintos como lo hemos señalado más arriba.

## 1.1. TIPOS DE INTELIGENCIAS

### 1.1.1. *Inteligencia lingüística*

El don del lenguaje es universal y su desarrollo en los niños es sorprendentemente similar en todas las culturas. Incluso en el caso de personas sordas a las que no se les ha enseñado explícitamente un lenguaje por señas, a menudo inventan un lenguaje manual propio y lo usan espontáneamente. En consecuencia, podemos decir que una inteligencia puede operar independientemente de cierta modalidad en el estímulo o una forma particular de respuesta. Esta forma implica la capacidad para comprender el orden y el significado de las palabras en la lectura, la escritura, y también al hablar y escuchar.

#### *Inteligencia lógica-matemática*

En los individuos especialmente dotados en esta forma de inteligencia, el proceso de resolución de problemas a menudo es extraordinariamente rápido. El científico competente maneja simultáneamente muchas variables y crea numerosas hipótesis que son evaluadas sucesivamente y posteriormente aceptadas o rechazadas<sup>181</sup>.

Junto con la inteligencia lingüística, el razonamiento matemático proporciona la base principal para los test de coeficiente intelectual. Esta forma de inteligencia ha sido investigada en profundidad por los psicólogos tradicionales y constituye tal vez el arquetipo de "inteligencia en bruto" o de la validad para resolver problemas que supuestamente pertenecen a cualquier terreno.

La inteligencia lógico matemática implica la capacidad para identificar modelos, calcular, formular y verificar hipótesis, utilizar el método científico y los razonamientos inductivo y deductivo.

#### *Inteligencia espacial*

La resolución de problemas espaciales se aplica a la navegación y al uso de mapas como sistema notacional. Otro tipo de solución a los problemas espaciales, aparece en la visualización de un objeto visto desde un ángulo diferente y en el juego del ajedrez. También se emplea este tipo de inteligencia en las artes visuales.

---

<sup>181</sup> Es importante puntualizar la naturaleza no verbal de la inteligencia matemática. En efecto, es posible construir la solución del problema antes de articularla verbalmente.

La inteligencia espacial implica la capacidad para presentar ideas visualmente, crear imágenes mentales, percibir detalles visuales, dibujar y confeccionar bocetos.

### **1.1.2. *Inteligencia musical***

Los datos procedentes de diversas culturas hablan de la universalidad de la noción musical. Incluso, los estudios sobre el desarrollo infantil sugieren que existe una habilidad computacional en la primera infancia hasta que el aprendizaje de notación musical proporciona más tarde, cuando es aprendido, un sistema simbólico, lúcido y accesible.

La inteligencia musical implica la capacidad para escuchar, cantar, tocar instrumentos.

### **1.1.3. *Inteligencia corporal cinética***

La evolución de los movimientos corporales especializados es de importancia obvia para la especie. En los humanos, esta adaptación se extiende al uso de herramientas. El movimiento del cuerpo sigue un desarrollo claramente definido en los niños y no hay duda de su universalidad cultural.

La consideración del conocimiento cinético corporal como "apto para la solución de problemas" puede ser menos intuitiva; sin embargo utilizar el cuerpo para expresar emociones (danza) o para competir (deportes), o para crear (artes plásticas) constituye evidencias de la dimensión cognitiva del uso corporal. La inteligencia corporal implica la capacidad para realizar actividades que requieren fuerza, rapidez, flexibilidad, coordinación óculo-manual y equilibrio.

#### ***Inteligencia intrapersonal***

La inteligencia intrapersonal es el conocimiento de los aspectos internos de una persona: el acceso a la propia vida emocional, la capacidad de efectuar discriminaciones entre ciertas emociones y finalmente, identificarlas y recurrir a ellas como medio de interpretar y orientar la propia conducta.

La inteligencia interpersonal permite comprenderse mejor y trabajar con los demás. En el sentido individual de uno mismo, es posible hallar una mezcla de componentes intrapersonal e interpersonales.

Esta forma de inteligencia implica la capacidad para plantearse metas, evaluar habilidades y desventajas personales, y controlar el pensamiento propio.

#### ***Inteligencia interpersonal***

La inteligencia interpersonal se constituye a partir de la capacidad nuclear para sentir distinciones

entre los demás, en particular, contrastes en sus estados de ánimo, temperamento, motivaciones e intenciones. Esta inteligencia le permite a un adulto hábil, leer las intenciones y los deseos de los demás, aunque se los hayan ocultado. Esta capacidad se da de forma muy sofisticada en los líderes religiosos, políticos, terapeutas y maestros. Esta forma de inteligencia no depende necesariamente del lenguaje. Implica la capacidad de relacionarse con los demás, trabajar con gente, ayudar a las personas a identificar y superar problemas.

### **1.1.4. *Inteligencia naturalista***

Se describe como la competencia para percibir las relaciones que existen entre varias especies o grupos de objetos y personas, así como reconocer y establecer si existen distinciones y semejanzas entre ellos.

Los naturalistas suelen ser hábiles para observar, identificar y clasificar a los miembros de un grupo o especie, e incluso para descubrir nuevas especies. Su campo de observación más afín es el mundo natural, donde pueden reconocer flora y fauna, y utilizar productivamente sus habilidades en actividades de caza, ciencias biológicas y conservación de la naturaleza.

Pero puede ser aplicada también en cualquier ámbito de la ciencia y la cultura, porque las características de este tipo de inteligencia se ciñen a las cualidades esperadas en personas que se dedican a la investigación y siguen los pasos propios del método científico.

En realidad todos aplicamos la inteligencia naturalista al reconocer plantas, animales, personas o elementos de nuestro entorno natural. Las interacciones con el medio físico nos ayudan a desarrollar la percepción de las causas y sus efectos y los comportamientos o fenómenos que puedan existir en el futuro; como por ejemplo la observación de los cambios climáticos que se producen en el transcurso de las estaciones del año y su influencia entre los humanos, los animales y las plantas.

## 1.2. USO DE LAS INTELIGENCIAS MÚLTIPLES EN CLASE SEGUN THOMAS ARMSTRONG<sup>182</sup>

La teoría de las Inteligencias Múltiples permite la puesta en marcha de estrategias de enseñanza en clase. Pues da la posibilidad a los docentes de elaborar estrategias de enseñanza novedosas que pueden ir junto con estrategias antiguas. Pero, lo que se puede tomar en cuenta es que ningún conjunto de estrategias puede funcionar en cualquier momento con cualquier alumno. Eso es que dado la particularidad estratégica de cada alumno, no existe una estrategia transversal para todos los alumnos. Del mismo modo, una estrategia apropiada a un alumnado puede resultar inadecuada en otro grupo. Dado estas particularidades, se aconseja variar o mejor, adaptar las estrategias conforme al grupo de alumnos que tenemos. De este modo, el hecho de que el docente se apoya en diferentes inteligencias a través de una variedad de actividades, puede favorecer el fomento o desarrollo de la motivación en los alumnos que verán de este modo sus inteligencias desarrollarse. Para Armstrong, la aplicación práctica de las Inteligencias Múltiples en clase puede resumirse a un uso diversificado de estrategias pedagógicas. De este modo, la teoría de Gardner se inscribe en un paradigma educativo que no tiene regla particular, fuera de las exigencias impuestas por los componentes cognitivos de la propia inteligencia indicada. Los docentes pueden escoger entre las actividades, adaptando la teoría a su propio estilo de aprendizaje y a su filosofía pedagógica, siempre que ésta postula la singularidad de los estilos de aprendizaje.

De hecho, la teoría de Gardner posibilita la construcción de un contexto –este concepto utilizado en su dimensión cognitiva- que da a los docentes la posibilidad de explicar una tarea, un contenido, un tema o un objetivo pedagógico por lo menos de ocho modos diferentes. Esencialmente la teoría de las inteligencias múltiples permite a los docentes planificar la clase, organizar las unidades didácticas y

los currículos que pueden a su vez solicitar diferentes inteligencias.

Armstrong piensa que la mejor manera de planificar las actividades en el marco de la teoría de las Inteligencias Múltiples es construir analogías entre dos inteligencias dentro de una misma asignatura. Dicho de otra manera, ¿cómo tomar por ejemplo una estructura lingüística compleja y expresarla en el lenguaje propio a otras inteligencias como la cenestésica, la musical o en símbolos o conceptos lógicos, en interacción social o en introspección? La teoría de las Inteligencias Múltiples posibilita la diversidad de las formas de aprender de los alumnos para un mejor diseño de las actividades y, sobre todo, un aprendizaje efectivo. En otras palabras, los aprendices son quienes inspiran el método de enseñanza.

Esta visión exige que el docente deje de ser un simple ejecutor del programa tal como viene impuesto en el currículum.

En este trabajo, hemos privilegiado las cuatro inteligencias siguientes: la inteligencia lingüística, la inteligencia espacial, la inteligencia corporal-kinética e intrapersonal.

## 2. LA EXPERIMENTACION

Para facilitar la percepción de la aplicación de las Inteligencias Múltiples, hemos creído conveniente presentar la planificación y el desarrollo de una clase desde la perspectiva de la teoría de Gardner. La hemos analizado de modo que veamos que, combinando un poco de voluntad y de imaginación, el docente pueda contribuir a que sus alumnos se impliquen más en el desarrollo de la clase.

### 2.1. LA PRESENTACION

El trabajo que vamos a analizar fue realizado en una clase de cuarto curso, en el instituto Paul Indjendjet Gondjout de Libreville. El soporte de base es un texto teatral, “Cásate conmigo”, extracto de *Una verdadera mártir* de José Luis de Santos, sacado del manual *Así es el mundo*<sup>183</sup>. Como material, los alumnos tienen una copia del texto y prevén el diccionario y lápices de colores diferentes. El universo

<sup>182</sup> Según el propio Gardner, entre los diferentes trabajos posteriores a la publicación de la Teoría, Armstrong es “*un des premiers éducateurs à écrire sur le sujet...s’est toujours démarqué de mon esprit à cause de l’exactitude de ses comptes rendus...*”

<sup>183</sup> Libro de textos de Español Lengua extranjera, 2º año, página 46.

del parque (indicado en la introducción del texto) sirve como pretexto y base para el diseño de las actividades.

Desde la planificación<sup>184</sup> hasta su desarrollo, la clase es concebida como un proyecto común entre el profesor y los alumnos. Lo que se busca primero es que cada uno sienta que el resto del grupo necesita su implicación y talento para realizar el proyecto. Luego, que los alumnos experimenten otras formas de aprender. La multitud de actividades obedece a la preocupación de activar en ellos habilidades diversas.

En las líneas siguientes, presentamos con más detalles el contenido de la planificación.

## 2.2. EXPLICACION DEL PROYECTO

¿Qué es lo que se pretende hacer?: El profesor presenta el objeto de estudio como un proyecto

¿Cuáles son los objetivos del proyecto?: El profesor explica a los alumnos que lo que se persigue es:

- Aprender de otra forma: lúdica, atractiva e interesante
- Romper con la rutina
- Permitir que cada uno se implique libremente en las actividades

¿En qué consistirá el trabajo?: El profesor explica y enumera las actividades previstas:

- Traducción del texto
- Formación de grupos de trabajo
- Presentación del trabajo de grupo por los portavoces
- Escenificación.

Preparación del proyecto: actividades de anticipación

- Lectura expresiva del texto por el profesor
- Comprensión global del texto

- Traducción del texto por el profesor para facilitar la comprensión de los giros idiomáticos contenidos en el texto

- Formación de los grupos de trabajo y explicación de sus prerrogativas

### 2.2.1. Grupo 1: « Los fotógrafos »

Actividades:

- Organización de una breve fase de matrícula (por el profesor) para los que se interesan a dicho grupo.

A partir de las indicaciones que aparecen en la introducción del texto, “Los fotógrafos” deben:

- Representarse mentalmente un parque
- Intentar explicar al resto de la clase lo que es un parque

Recomendaciones

Para preparar la organización de un concurso interno al grupo (tema: el parque más bonito):

- Cada miembro del grupo de “Los fotógrafos” va a buscar la imagen de un parque (en revistas, internet, libros, etc.)
- Prever un pequeño discurso de campaña para presentar su imagen y decir al resto de la clase en qué ésta es la mejor.

Puesta en marcha:

Actuación de “Los fotógrafos”

Actividades:

- Organización de la elección de la mejor imagen:
  - Breve presentación de la imagen por cada competidor: paisaje, los colores, etc. (3 minutos)
  - Voto por el resto de la clase
  - Un alumno voluntario sale a la pizarra para apuntar progresivamente los votos obtenidos
  - Proclamación del resultado por el profesor

Competencias explotables:

A partir de las actividades que acabamos de realizar, podemos desarrollar las competencias siguientes:

- Los comparativos (Ej.: La imagen de mi amigo es *más bonita que* la de...)
- Los números (Ej.: *El primer* candidato ha obtenido *veintidós* votos)
- Los verbos de tipo “gustar” (*me gusta* esta imagen porque...)

---

<sup>184</sup> En la metodología del Español Lengua Extranjera, se distingue en la organización pedagógica el currículo, el syllabus, la unidad didáctica y la planificación de clase que es la última programación previa a la clase. Como las demás, comprende los contenidos, los objetivos perseguidos, el método de llevarlo a cabo y la evaluación de lo que se va a enseñar.



### 2.2.2. Grupo 2: « La academia »

-Organización de una breve fase de matrícula para los que se interesan a dicho grupo.

Recomendaciones:

- todo el mundo debe sacar una fotocopia en color de la imagen elegida.

Los miembros de “La academia” se encargarán de:

- describir la imagen
- proponer una traducción del vocabulario relativo al parque
- proponer una lista de actividades (deportes, pasatiempos, etc.) que se suelen practicar en un parque

Puesta en marcha

Actuación de “La academia”:

Actividades:

Presentación del trabajo por el portavoz de cada subgrupo formado a partir de las tres rúbricas:

1. La propuesta de descripción de la imagen
2. La propuesta de traducción del campo semántico del parque
3. La lista de actividades relativas al parque

Precisamos que el resto de la clase puede completar la información o reaccionar cuando es necesario. Mientras tanto, el profesor coordina el trabajo y va apuntando en la pizarra los elementos pertinentes sacados de cada rúbrica de la presentación:

- los colores (al enumerarlos, se prevé una casita al lado que los alumnos irán coloreando en sus cuadernos)
- el vocabulario de enriquecimiento relativo al parque (en el panel reservado al vocabulario)
- unos pasatiempos o actividades propios al parque (deporte, juegos, lectura, paseo, etc.).

Competencias explotables:

A partir de las actividades que acabamos de realizar, podemos desarrollar las competencias siguientes:

- los colores (Partiendo de la imagen elegida)
- el vocabulario de enriquecimiento relativo al parque (objetos, componentes, etc.)
- el vocabulario relativo a los pasatiempos y actividades propios al parque.

### 2.2.3 Grupo 3: “Los artistas”

- Organización de una breve fase de matrícula para los que se interesan a dicho grupo.

Recomendaciones.

A partir de las indicaciones de la introducción, los artistas deberán :

- concebir y proponer un decorado o un escenario en un espacio de la clase (bancos, objetos, actores, figurantes, etc.)
- proponer ideas de trajes (disfraces) para los dos actores principales.

Puesta en marcha.

El profesor coordina el torno de palabra y las intervenciones de los portavoces

Actuación de “Los artistas”

Actividades:

El portavoz de cada rúbrica se levanta y explica:

- Propuesta de escenario. El escenario se encontrará hacia la pizarra, es decir, frente al resto de la clase para que todo el mundo pueda ver la escenificación. Habrá tres bancos: uno, ocupado por los actores principales, dos otros, ocupados por figurantes (una pareja de enamorados, un viejo solitario fumando en pipa).
- Propuesta de trajes. Dado que la escenificación se hace en clase y que el uniforme es obligatorio en el instituto, el disfraz se limitará únicamente en unos atrezos (accesorios de teatro) tales como, una peluca, pendientes largos, para las chicas y una camisa y unos zapatos deteriorados para los chicos.

Competencias explotables:

A partir de las actividades que acabamos de realizar, podemos desarrollar las competencias siguientes:

- el uso de las preposiciones Por y Para
- el estudio de los adverbios de localización (detrás, delante, la izquierda, la derecha, etc.)

### 2.2.4. Grupo 4: “Los actores”

Recomendaciones:

Para la sesión de escenificación:

- los artistas deberán preparar el escenario durante el recreo

- cada uno deberá llevar su disfraz en el bolso y sólo utilizarlo en clase
- todos los chicos aprenderán de memoria las réplicas del chico y las chicas, las de la chica.
- formar libremente parejas y entrenarse para la escenificación, intentando resaltar al máximo los sentimientos de los actores (el carácter machista del chico y la candidez de la chica).
- última lectura expresiva del texto por el profesor (gestos, entonación, etc.)

Puesta en marcha

- Control del escenario
- Últimas consignas del profesor para animar a los actores

Actuación de los “actores”

Actividad: la escenificación

- el profesor coordina la sesión de escenificación (la disciplina)
- llama progresivamente a las parejas que vienen a presentar su trabajo.

Precisamos que fuera de las indicaciones contenidas en el texto, se da a los actores la libertad de actuar con su cuerpo, sus emociones, etc., para que las presentaciones no sean uniformes.

Competencias explotables:

A partir de las actividades que acabamos de realizar, podemos desarrollar las competencias siguientes:

- el uso de la enclisis (por ejemplo: partiendo del título)
- el uso del imperativo (por ejemplo: partiendo del título)
- el uso de Ser y estar (unos usos evidentes, partiendo del estado de ánimo de los actores. Por ejemplo: La chica *está* triste)
- el uso de las perífrasis verbales con gerundio (La chica *está llorando*).

### 2.3. COMENTARIOS Y ANALISIS

Tradicionalmente, la planificación de las clases impartidas se presenta bajo la forma de lo que se conoce en nuestro contexto como una “ficha pedagógica”. Dicha ficha se caracteriza por un conjunto de rúbricas y etapas que el docente tiene que observar y aplicar.

El ejemplo de planificación que estamos analizando quiso voluntaria y ocasionalmente apartarse de la “rigidez” de esta ficha. Sin caer en la improvisación, observamos que lo que se ha privilegiado es, primero, la creatividad, la originalidad, tanto por parte de los alumnos, como del mismo docente. De ahí, la concepción de la clase como un proyecto. El acento se ha puesto en la realización de tareas, de actividades más próximas de la vida real ya que los unos y los otros se consideran progresivamente como “colaboradores”.

Como se ha dicho antes, la teoría de las Inteligencias Múltiples se fundamenta en la preocupación de diversificar las actividades para que la mayor parte de los alumnos se sienta concernida por lo que se hace en clase y que no se aburra.

Pues, intentaremos ver en qué medida la planificación ha permitido poner de realce las cuatro inteligencias, según la teoría de Gardner, que el profesor ha querido activar (la inteligencia lingüística, la inteligencia espacial, la inteligencia corporal-kinética e intrapersonal).

Para averiguarlo, vamos a buscar a qué inteligencia corresponden las diferentes actividades contenidas en la planificación. Se tratará también de mostrar qué pautas de actuación favorecen la activación de dichas inteligencias.

La fase de presentación del proyecto, y sobre todo, la forma novadora que emplea el profesor, al precisar que cada alumno tiene la libertad de integrar el grupo que quiera, ya es un aspecto importante en el diseño de una clase según la teoría de las Inteligencias Múltiples. La aparente falta de coacción deja al alumno la sensación de ser el que decide; lo que lo “libera” un poco de “la dictadura” habitual que consiste en explotar documentos, siguiendo casi siempre el mismo esquema (presentación, explicación y comentario, gramática, etc.).

En esta planificación, la aplicación de las Inteligencias Múltiples se ha centrado principalmente en el tipo de grupos formados y las actividades realizadas.

El primer grupo formado se llama « Los fotógrafos ». La habilidad que se solicita en este grupo es espacial. Como se ha dicho, a los alumnos que tienen este tipo de inteligencia muy desarrollada, les gustan actividades como la fotografía, vídeos, diapositivas, pintura, representación mental, manipulación de imágenes, etc. Así, con actividades

tales como la representación mental de un parque, el concurso del parque más bonito, “Los fotógrafos” han podido compartir su gusto por los colores, los paisajes, etc. El pequeño discurso de campaña, previsto por cada competidor, ha permitido expresar su pasión por los detalles, la composición de las imágenes.

Con el segundo grupo llamado “La academia”, lo que se persigue es la activación de la inteligencia lingüística. Esta categoría de alumnos aprende mejor cuando realizan tareas como juegos de vocabulario, lectura, manipulación de textos, etc. Para satisfacer esta necesidad, los miembros de “La academia” se han encargado de la descripción de la imagen, la traducción del vocabulario relativo al parque, etc. Estas actividades necesitan el empleo del diccionario, la manipulación de palabras y, más bien, discusiones y debates sobre lo que se debe elegir y presentar al resto de la clase.

Al prever el grupo de “Los artistas” y la fase de escenificación, la habilidad que se quiere activar es la inteligencia corporal-kinética. Esta inteligencia se caracteriza por un gusto por los movimientos, el teatro, juegos de actuación, etc. Pues, la fase de escenificación ha sido un momento particularmente enriquecedor. Tanto la transformación del aula en escenario como la prestación de los “actores” cambiaron por completo la imagen, a veces, errónea, que teníamos de ciertos alumnos. En efecto, algunos entre ellos que, hasta ahora, no podían expresarse en público o, que sólo, habían coleccionado malas notas en las pruebas escritas habituales, tuvieron y aprovecharon la ocasión de expresar su talento de actor. Otros llegaron hasta saltar lágrimas sólo para expresar la pena de la chica. Las apreciaciones positivas que siguieron este trabajo contribuyeron de modo significativo en salvar la autoestima de los alumnos que, desde luego, se sintieron valorados por el profesor. Como se puede imaginar, esta experiencia hizo cambiar la idea que los alumnos tenían de la clase de español y reforzó su motivación por aprender la lengua.

La organización del trabajo en grupo tuvo como objetivo esencial la activación de la inteligencia

interpersonal. El trabajo cooperativo permitió a los alumnos intercambiar sus ideas, organizarse (por ejemplo: al elegir un portavoz), relacionarse, etc.

#### **A MODO DE CONCLUSION**

El artículo tenía como objetivo una presentación de la teoría de las Inteligencias Múltiples de Howard Gardner tal como las había concebido en 1983. Sin duda alguna, esta teoría ha revolucionado el mundo de la educación y de la psicología en las postrimerías del siglo XX. En efecto, la sugerente idea de que existen distintas capacidades humanas independientes, desde la inteligencia artificial hasta la que supone el conocimiento de uno mismo, ha atraído ya a innumerables educadores, padres e investigadores interesados por el papel del individuo en este proceso. A continuación hemos presentado la reflexión de Armstrong que ha realizado según el propio Gardner, una de las aplicaciones más acertada de las inteligencias múltiples en clase.

A partir de estas dos aproximaciones teóricas, se presenta los resultados del primer intento de aplicación de la teoría de Howard Gardner en una clase de español en el contexto escolar gabonés. No hemos conducido un estudio longitudinal. Solo queríamos, a partir de lo experimentado, sentar los fundamentos de nuevas aproximaciones pedagógicas a partir de las disposiciones de los alumnos. Es una apertura que presentamos a todos los docentes que piensan que se puede concebir la docencia de otro modo...(un tanto atrevido) al margen de la rigurosa metodología y la dura dictadura del Instituto de Pedagogía Nacional (IPN). Se presenta también como una posible alternativa sobre el camino de la búsqueda de soluciones a los problemas planteados por la enseñanza de contenidos descontextualizados en Gabón.

La continuación de la investigación sobre la aplicación de la teoría de las Inteligencias Múltiples en un campo más amplio del sistema de enseñanza de Gabón daría resultados cuantitativamente interesantes para sacar conclusiones definitivas.

## REFERENCIAS BIBLIOGRAFICAS

NEIL POSTMAN, WEINGARTNER, *La enseñanza como actividad crítica*. Barcelona, Ed. Fontanella, 1981.

SANTA-CECILIA ÁLVARO GARCIA, *El currículo de español como lengua española. Fundamentación metodológica. Planificación y aplicación*. Madrid, Edelsa, 1995.

THOMAS ARMSTRONG, *Les intelligences multiples dans votre classe*, Montréal, Chenelière Éducation, 1999.

HOWARD GARDNER, *Frames of Mind: The Theory of Multiple Intelligences*, Nueva York, Basic Books, 1983.